

LAMARTINE ET LA TURQUIE

1ère PARTIE

CHAPITRE I

LÂMÏA KERMAN

Un voyage en Orient avait été de tout temps le rêve de Lamartine. Il y avait déjà longtemps que le poète voulait visiter ces contrées lointaines, connaître les pays qui, depuis le commencement du siècle, ne laissaient d'attirer les regards sur eux et qui tentaient sans cesse son imagination de poète épris de larges horizons.

Déjà dès 1818 nous sommes au courant de ce désir ardent du poète qui écrit que "s'il pouvait amasser seulement cent louis, il irait en Grèce et en Jérusalem avec un bourdon et un sac et mangeant du pain" ¹.

En 1824 dans une lettre adressée à M. de Genoude, il écrivait qu'il avait le vif désir de visiter la Turquie, la Grèce, la Palestine, la Suisse et l'Italie" et en 1826 dans une lettre à son ami de Virieu: "Il faut que je prépare dix mille francs écrit-il pour acheter un brick et passer trois ans chez les enfants d'Allah," ².

C'est que depuis son enfance il avait le goût des voyages lointains, Quand il lisait la Bible sur les genoux de sa mère, il rêvait déjà des pays merveilleux qui servaient de cadres aux scènes bibliques, à cette source de poésie primitive si pure et si simple qui le tenait sous son charme dès sa plus tendre enfance ³.

Plus tard il se sent encore en étroite affinité avec cet Orient qui le hante dans ses rêves et dont la seule pensée échauffe son âme et anime son imagination: "Mon imagination était amoureuse, dira-t-il de lamer, des montagnes, des moeurs et des traces de Dieu dans l'Orient. Toute ma vie l'Orient avait été le rêve de mes jours de ténèbres dans les brumes d'automne et d'hiver de ma vallée natale. Mon corps comme mon âme est fils du soleil; il lui faut la lumière; il lui faut ce rayon de vie que cet astre darde, non pas du sein déchiré de nos nuages d'Occident, mais du fond de ce ciel de pourpre....." ⁴,

"Je suis né Oriental, dira-t-il, dans le Commentaire du Passé, la solitude, le désert, la mer, les montagnes, les chevaux, la conversation intérieure avec la nature, une femme à aimer, de longues nonchalances

* Le présent article constitue la première partie d'une longue étude sur Lamartine et la Turquie qui sera très prochainement imprimée en entier.

¹ cf. (41) p. 73

² cf. (24)

³ cf. (1) Tome I p.9

⁴ cf. (1) p. 20 tome I

de corps pleines d'inspiration d'esprit, puis de violentes et aventureuses périodes d'action comme celles des Ottomans et des Arabes, c'était là tout mon être, une vie tour à tour poétique, religieux héroïque ou rien"

Il se peut encore que le désir de ces voyages lointains lui soit venu d'un certain M. de Valmont qu'il avait connu chez son oncle et qui avait voyagé beaucoup, notamment en Turquie, en Italie, en Prusse et en Russie.⁵

D'autre part, comme nous venons de le dire plus haut, l'Orient était en ce moment-là à l'ordre du jour tant au point de vue politique que littéraire.

En effet les affaires d'Orient ne laissaient de préoccuper les hommes politiques de l'époque. Cet éternel agonisant, qui était toujours mourant mais qui ne mourait jamais, cet Empire ottoman dont chacun voulait faire sa proie, continuait à être un problème passionnant pour l'opinion publique de l'époque.

Déjà Byron s'était constitué le défenseur ardent de la Grèce qui luttait pour son indépendance et avait enflammé les coeurs par ses poèmes. Il y chantait la bravoure et l'héroïsme des descendants de cette antique race qui répandaient leur sang pour la terre riourricière, pour cette Grèce, source de la civilisation européenne.

En outre, depuis que l'exotisme était entré dans la littérature, l'Orient, tout particulièrement parmi les pays étrangers, avait commencé, la politique aidant, à attirer les regards sur lui.

Certes l'exotisme était connu dans la littérature française dès le XVIIe et même le XVIe siècle.

Pour ne parler que des plus illustres, Molière et Racine, sans bouger de leur place, avaient peint dans leurs ouvrages un Orient de fantaisie; au XVIIIe siècle, Montesquieu et Voltaire, nous décrivent à leur tour, un Orient licencieux et voluptueux copié sur les Mille et une Nuits qu'on venait de traduire en français.

Mais c'est surtout au XIXe siècle que les écrivains, à la recherche de sensations et d'impressions neuves, se mettent à voyager et à contempler sur les lieux-mêmes ce que les autres avaient rêvé et imaginé sans jamais quitter leur fauteuil⁶

Ce fut Chateaubriand qui, donna le signal, l'un des premiers en France en parcourant le Nouveau Monde et en décrivant de façon magistrale les

⁵ cf. (11) p. 96

⁶ cf. (41) "L'idée qu'un grand voyage a pour l'homme de pensée écrit René Doumic non seulement de l'attrait mais de l'utilité, est une idée du début du XIXe siècle. L'imagination venait de s'ouvrir aux spectacles extérieurs. On était sensible au charme de la couleur et de l'atmosphère. On était curieux de la diversité des moeurs. On prenait un plaisir de mélancolie à retrouver les traces des civilisations disparues, à savourer la poésie des ruines" (p. 73)

savanes et les sites sauvages de l'Amérique, puis l'Orient, de sa palette aux mille couleurs chatoyantes. Et Lamartine marchant sur les traces de son aîné, s'apprêtait maintenant, à son tour, à visiter cet Orient, pays de mirage et de rêve dont le désir le hantait depuis si longtemps.

En même temps il voulait en visitant ces terres lointaines, renouveler son inspiration poétique qui avait perdu de sa vigueur depuis quelque temps.

En effet, bien qu'il fût en 1832 à l'apogée de sa gloire, l'écrivain souffrait en ce moment-là d'une dépression morale. Pourtant l'Académie venait de le recevoir dans son sein presque d'emblée, sans le faire attendre. Les Harmonies Poétiques et Religieuses avaient obtenu un succès éclatant. Il était en train d'écrire Jocelyn. Malgré tout cela, le poète est mécontent de lui-même et de son inspiration poétique qu'il ne trouve pas assez vive à son gré. Il éprouve le désir de la retremper et de la vivifier aux sources mêmes de cette poésie biblique, née dans cette vieille terre d'Asie, berceau de l'humanité. Il cherche donc des impressions neuves et une inspiration rajeunie pour son nouveau poème la Chute d'un Ange dont la scène devait se passer justement dans ce cadre biblique.

"Peut-être qu'au retour, écrit-il en 1830, si mes forces morales étaient revenues, je pourrais enfin en dix ans écrire mon poème ou un autre plus de mon temps encore. Voilà au fond ma seule idée"

Il faut toutefois chercher aussi d'autres motifs, d'ordre plus personnel, cette fois-ci, qui, eux aussi ne décidèrent pas moins le poète à entreprendre ce voyage.

D'après Claudius Grillet, Lamartine va demander à la Terre Sainte, plus encore que des émotions et des matériaux esthétiques, une réponse à ses doutes religieux.⁷ L'écrivain lui-même nous en fait d'ailleurs l'aveu dans son récit de voyage: "...Il me semblait aussi, écrit-il le 20 mai 1832 à la veille de s'embarquer, que les doutes de l'esprit, que les perplexités religieuses devaient trouver là leur solution et leur apaisement"⁸

D'autre part sa mère qu'il chérissait mourut en 1829 le plongeant dans une profonde douleur. Il est abattu: pour oublier, pour parvenir à se distraire de son deuil, il se lance dans la politique et pense passer deux années en Orient grâce à un poste diplomatique qu'il obtiendrait en Grèce. Au retour il pourrait commencer à écrire ce grand poème dont l'idée l'obsède depuis si longtemps.

Après la Révolution de 1830, il donne sa démission à Louis Philippe⁹ et met sa candidature pendant les élections de 1831 grâce à son beau-frère de Coppens d'Hondschoote qui fit tout ce qu'il put pour le faire élire

⁷ cf. (44) 25 Avril 1920 p. 357

⁸ cf. (1) p. 10

⁹ Dans une lettre adressée à sa femme et datée du 17 septembre 1830, il lui écrit qu'il a donné sa démission la veille.

député de Bergues. Il y échoua n'obtenant que cent-quatre vingt et une voix contre cent-quatre-vingt-huit. Il pense alors plus sérieusement à son projet de voyage.

Ajoutons à tout cela une autre cause: la santé de sa fille unique Julia qui lui donne de sérieuses inquiétudes. Julia, délicieuse fillette adorée des siens, était en effet d'une santé délicate. Lamartine pense que le climat doux de l'Orient, le soleil, l'air de la mer pourraient peut-être la guérir, fortifier sa santé qui restait précaire malgré tous les soins qu'on lui prodiguait.

Tous ces motifs réunis, l'incitent donc à entreprendre ce voyage, C'est un appel qui devient chaque jour plus pressant, plus irrésistible, obsédant même et auquel il fallut finalement obéir. Il fréta donc à un armateur marseillais, Bruno Rostand, l'arrière grand oncle du poète Edmond Rostand, pour son usage seul et pour trois cents francs par mois, le brick *Alceste* de deux cents cinquante tonneaux et contenant seize hommes d'équipage. Cependant dans une lettre datée du 3 Juin 1832, il écrit de Mâcon à son ami le Comte de Virieu que le jour même de leur départ, sa fille Julia étant tombée sérieusement malade d'un catarrhe aigu, le voyage a été différé pour plus tard. Dès qu'il sera rassuré sur la santé de sa fille, les premiers jours de Juin 1832, Lamartine partira pour Marseille afin de s'occuper des préparatifs de voyage, en attendant l'arrivée de sa femme et de sa fille qui viendront le rejoindre à Marseille dès que celle-ci sera rétablie.

Trois amis du poète prennent en outre part à ce voyage. Ce sont, de Laroyère, ancien maire et médecin à Hondschoote, de Capmas, ancien sous-préfet et Amédée de Parseval ami d'enfance du poète; enfin, le poète emmène avec lui six domestiques et tout un troupeau de chèvres, de poulets, de moutons et de chiens.

L'*Alceste* était un voilier rapide et résistant mais manquait littéralement de confort. Sauf la grande cabine réservée à Madame de Lamartine et à Julia, les autres voyageurs devaient se contenter des trous noirs exigus en guise de cabines et où l'on n'avait que juste assez de place pour suspendre un hamac.

Luxe suprême, il y avait à bord une bibliothèque de cinq cents volumes. Par mesure de précaution Lamartine venait d'acheter tout un arsenal de fusils et de sabres et avait même fait mettre sur le pont quatre canons, car à cette époque-là la Méditerranée orientale n'était pas tout à fait sûre encore et les pirates infestaient toujours l'Archipel Grec.

L'itinéraire que Lamartine devait suivre au cours de son long voyage était tout d'abord arrêté de la façon suivante: première étape Istanbul, Syrie, Egypte; on devait passer l'hiver à Izmir, le printemps dans les îles de l'Archipel; le retour en France aurait lieu vers la fin de 1833.

Dans une lettre adressée de Marseille, avant son embarquement, à Monsieur Ronot à Mâcon et datée du 20 Juin 1832, Lamartine parle

ainsi de son plan de voyage: "Je vais d'abord relâcher à Constantinople où je visiterai les belles rives du Bosphore, la Troade et de là sur toutes les côtes de Syrie. Je pénétrerai à Jérusalem, au Liban, à Palmyre et à Balbek, si les Arabes le permettent. Je passerai de là en Egypte; je remonterai le Nil jusqu'à Thèbes et ferai dans le désert les incursions les plus intéressantes comme les Pyramides, Denderah etc. Je reviendrai à Smyrne passer l'hiver. Au printemps je me remettrai en mer pour visiter les îles de l'Archipel et la Grèce puis Malte et la Sicile. Je reviendrai par l'Adriatique et par Venise. Voilà le plan arrêté de mon long et aventureux voyage. " ¹⁰

Le 10 Juillet 1832 l'Alceste quittait Marseille pour l'Orient

Cependant avant son départ, Lamartine avait changé son itinéraire de voyage. De Marseille, il écrit à Virieu qu'il vient d'intervertir avec Monsieur Guys, consul général de France en Syrie les plans de son voyage. Il ira d'abord à Istanbul et à Izmir, puis passera l'automne et l'hiver à Beyrouth en Syrie; de là, il ira à Jérusalem, au Liban, à Balbek et à Palmyre; il passera ensuite en Egypte puis en Grèce. ¹¹

Mais cet itinéraire aussi fut abandonné à cause de la santé de Julia. Voici le nouveau plan qu'il adopte: Egine, Salamine, Corinthe, Athènes. Chypre, Syrie. Il est décidé d'aller à Istanbul l'année suivante, au retour.

Nous sommes au courant de l'itinéraire suivi par Lamartine grâce au carnet de route de Geoffroi, valet du poète, carnet que Henri Guillemin a déniché dans la maison même des descendants de ce brave homme qui, en vrai bourguignon qu'il était, s'était fait marchand de vin en vieillissant. Car on ne peut pas se fier à la chronologie de Lamartine au cours de son voyage. On ne sait pour quelle raison, il brouille toutes les dates dont aucune n'est exacte. ¹²

D'après le journal de ce dernier, on part donc le 10 Juillet, Le soir on mouille près du Château d'If. Le lendemain on relâche encore à La Ciotat, le vent n'étant pas favorable. Ensuite on essuie une tempête et l'on mouille à l'entrée du golfe de Palma le 17. Le 21 on touche à Malte ou l'on passe onze jours en quarantaine. On repart le 1er Août accompagné de la frégate Madagascar que le commandant anglais eut la bonté de mettre à leur disposition pour les conduire en Grèce, afin de les préserver des pirates, Enfin le 8 Août à neuf heures du soir on entre dans la rade de Nauplie.

¹⁰ cf. (5) Tome IV pp. 478-479

¹¹ cf. (5), lettre datée du 25 Juin 1832

¹² cf. (23) p. 563. Comme l'a fait remarquer H. Guillemin, en s'appuyant sur le journal de Geoffroi, ce n'est pas le 30 septembre que le poète partit pour visiter Lady Stanhope mais le 13; il se mit en route pour Jérusalem non pas le 8, mais le 1er Octobre; il partit pour voir les Cèdres le vendredi saint 5 Avril 1833 et non le 13 comme il dit dans son récit de voyage.

Son premier contact avec la Grèce est désastreux et le déçoit horriblement. De Nauplie il écrit ces lignes à Virieu dans une lettre datée du 12 Août 1832: "...Dedans et dehors sur terre et sur mer, tout y est ruine, dévastation, brigandage, incendie, meurtre, et pillage, anarchie la plus complète et la plus horrible que l'oeil puisse contempler..."¹³ Et plus loin: "... nous resterons à Athènes quelques jours écrit-il : on y est sûrement et fort bien hélas parce que c'est le seul pays où les Turcs soient encore et maintiennent ordre et sécurité."

"Quant aux Grecs aucune expression ne peut donner idée des abominables convulsions dans lesquelles ils enfantent leur ruine et engloutissent tout ce que l'Europe a fait pour leur belle cause. . Depuis six mois, ils ont pillé et brûlé chez eux-mêmes leurs propres villes et leurs villages.... J'ai vu de Navarin ici, soixante lieues de Grèce sans avoir vu ni un arbre ni une maison. Tout est mensonge. Il n'y a de beau que les lignes et les groupes à cinq ou six plans des montagnes du Taygète ou de la Laconie. Le ciel même ne vaut pas celui de l'Italie, il est brumoux et peu profond.. ."

Et dans le Voyage en Orient nous lisons ces lignes qui nous montrent la déception qu'il éprouve à la vue de la Grèce: "Où est la beauté de cette Grèce tant vantée? Où est son ciel doré et transparent? Tout est terne et nuageux comme dans une gorge de la Savoie ou de l'Auvergne, aux derniers jours de l'automne"¹⁴

Plus tard même déception à la première vue de l'Acropole: "L'effet de cet édifice, écrit-il, le plus beau que la main humaine ait élevé sur la terre, au jugement de tous les âges, ne répond en rien à ce qu'on attend, vu ainsi; et les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poètes vous retombent tristement sur le coeur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs images. . . ." ¹⁵

Ce n'est que plus tard, vu de près, que le Parthenon l'enthousiasme enfin: "Je passe des heures délicieuses couché à l'ombre des Propylées, les yeux sur le fronton croulant du Parthenon; je sens l'antiquité tout entière dans ce qu'elle a produit de plus divin;... l'aspect du Pathénon fait apparaître, plus que l'histoire, la grandeur colossale d'un peuple. . ." ¹⁶

Mais retournons en arrière à Nauplie où nous avons laissé le poète. On reste dans ce port jusqu'au 15 Août. On repart dans la nuit du 15 au 16 pour Athènes. C'est le 19 seulement qu'ils entrent dans la rade du Pirée à cause de la mer agitée. Lamartine quitte Athènes le 22 à cinq heures

¹³ cf. (5) p. 497 et suiv.

¹⁴ cf. (1) Tome I p. 92

¹⁵ cf. (1) pp. 98-99 A l'encontre de tant d'écrivains, de penseurs et d'artistes qui se sont extasiés devant ce monument célèbre, Lamartine du moins a le courage d'écrire ce qu'il pense dans toute la droiture et franchise de son âme.

¹⁶ cf. (1) Tome I p. 108

du matin. Mais ils essuient une grosse tempête au large. Enfin le 26 par une mer calmée, on entre dans la rade de Rhodes. Le 30 à une heure de l'après-midi, ils arrivent à Chypre où ils restent deux jours. Enfin le 1er septembre à six heures du soir on part pour la huitième fois et pour la dernière étape qui devait être Jaffa" dit Geoffroi. Le 6 Septembre au matin, on se trouve, après cinquante-six jours de traversée, devant Beyrouth. Lamartine y cherche aussitôt un logement pour installer sa femme et sa fille qui habiteront Beyrouth tandis que lui, ira visiter de là les endroits intéressants à voir.

Il loue cinq maisons formant un groupe et qui communiqueront entre elles par des escaliers de bois et des galeries que le poète fera construire. Un champ planté de mûriers, de citronniers et d'orangers s'étend tout autour de la maison et offre un peu d'ombre aux voyageurs. Cette maison servira de quartier général à Lamartine qui fera de là des excursions dans les pays voisins.

Lamartine court d'enchantement en enchantement à Beyrouth, au sein de cette végétation luxuriante et des jardins qui parent la ville d'un rideau de verdure, avec la mer au premier plan et les montagnes à l'arrière fond. Il étudie avec une curiosité inlassable les coutumes, les traditions, les costumes orientaux qu'il voit pour la première fois et qui le charme littéralement.

Dans une lettre adressée toujours à son ami de Virieu de Beyrouth, Lamartine donne encore un nouveau plan de voyage pour la Syrie.

Voici quel est ce projet qu'il ne put d'ailleurs réaliser¹⁷. Il va laisser sa femme et sa fille à Beyrouth où il reviendra au cours de ses excursions passer deux mois en hiver. Il visitera le Liban, Balbek, Jérusalem; l'écrivain veut visiter à fond la Judée et ses parages, puis à travers le désert, il ira en Egypte par caravane. Il passera deux mois à longer le Nil, puis retournera à Beyrouth. Le vaisseau qui doit le ramener en France arrivera le 1er mai, mais il a l'intention de faire escale à Izmit et à Istanbul, à moins d'aller par terre en traversant la Caramanie à Istanbul où il projette de passer l'été; il reviendra par l'Allemagne. Il ne veut pas exposer sa fille à l'air de la mer pendant les deux ou trois mois que durera la traversée. Il appréhende l'air marin pour la poitrine délicate de Julie qui se porte, dit-il, à merveille

Après son installation à Beyrouth et quelques jours de repos goûté auprès de sa femme et de sa fille, la première visite de Lamartine est pour

¹⁷ cf. (21) Nous savons par une lettre écrite à sa femme du couvent de Saint-Jean près de Jérusalem et datée du mardi soir 23 octobre (Lettres inédites, publiées par René Doumic dans la Revue des Deux Mondes 15 Août 1908 p. 887) qu'il renonce au voyage d'Egypte: "L'Egypte, écrit-il, m'intéresse peu. J'aime mieux ce que je viens de faire, qui me suffit même à la rigueur pour mon objet poétique. J'ai visité toute la scène évangélique et celle de l'Ancienne Loi. Quelques courses au Liban et à Balbek et Damas suffiront pour le reste avec Constantinople comme scène de nature"

Lady Stanhope dont la figure romantique devait certainement tenter sa curiosité : le 13 septembre, au matin, Lamartine part donc accompagné de son ami Amédée de Parseval pour le Liban dans le dessein de la visiter. Lady Stanhope le reçoit fort hospitalièrement. On reste chez elle un jour, à deviser sur les questions politiques et surtout religieuses. Le lendemain on se remet en route pour Beyrouth où ils rentrent après quatre jours de marche à cheval, après avoir fait en cours de route une visite à l'Emir Béchir et chez les Druses.

Ensuite Lamartine organise une nouvelle excursion à travers la Syrie et la Palestine. Accompagné de M. de Parseval, du docteur de la Royère et de Geoffroi, il se remet en route le 1er octobre.

Le poète et ses amis vêtus à la turque chevauchent accompagnés d'une suite de dix kavas qui font office de gendarmes et de domestiques à la fois. Ils montent tous, de superbes chevaux arabes, richement équipés, harnachés de soie et d'or. Et cette chevauchée, pleine de couleurs et de pittoresque, à travers les villes de Palestine, ne manque pas de faire sensation, cela va sans dire, parmi la population.

Arrivés à Nazareth où ils visitent la maison de la Sainte- Vierge, la boutique de Saint-Joseph, les voyageurs la quittent le 10 Octobre et se dirigent vers le mont Carmel. Le lendemain après avoir visité les ruines de Césarée, on se remet en marche à destination de Jaffa. De là on repart pour arriver en vue de Jérusalem le 18 octobre.

Lamartine ne peut entrer à Jérusalem à cause de la peste qui y sévit. Ils visitent le Jardin des Oliviers. " Nous cueillîmes des olives, écrit Geoffroi, pour conserver un souvenir de ce lieu. Nous montons tout à fait au sommet du Mont des Oliviers d'où l'on voit distinctement la ville."

Ils se contentent de contourner la ville, parcourant les portes de Betléem, de Damas, le Cédron, la vallée de Josaphat. Ils se couchent au couvent de Saint-Jean Baptiste d'où Lamartine écrit au Gouverneur de Jérusalem pour lui demander une escorte afin d' empêcher la population de communiquer avec eux, de peur d'être contaminés par la maladie. La réponse favorable vint le soir même. Le 20 à six heures du matin, ils se mettent en route et arrivent à le porte de Betléem à huit heures. Les soldats du gouverneur escortent les voyageurs à travers les rues de la ville. On visite le Saint-Sépulcre, puis le Calvaire. Cependant ils ne purent visiter en détail les lieux saints à cause de la foule nombreuse qui les entourait et qu'ils ne voulaient pas toucher.

De Jérusalem, on repart pour Jéricho. Dans l'après-midi, on visite la Mer Morte en longeant le Jourdain. Puis on revient encore par Jéricho sous les murs de Jérusalem. Le 26 ils reprennent la route de Jaffa et arrivent à Beyrouth le 5 novembre.

Lamartine passe environ quatre mois à Beyrouth. Peu de jours après son retour, au début de décembre, il a la grande douleur de perdre sa fille unique, Julia, qui fut emportée en deux jours.

Lamartine est atterré sous le chagrin. Puis, après quatre mois de souffrance et de solitude, sa douleur un peu apaisée, avant de quitter définitivement la Syrie, il visite Damas, Balbek et plusieurs autres endroits qui l'intéressent. Madame de Lamartine accompagne cette fois-ci son mari dans ses voyages. Ils partent de Beyrouth le 18 mars. On couche la nuit dans un village, après dix heures de marche. Le lendemain on se remet en route pour monter au sommet du Liban par un temps effroyable. Après deux heures de marche pénible dans la neige jusqu'à la ceinture, on redescend le versant et après quatre heures de descente on arrive enfin à la ville de Zaklé où ils couchent. Le 20 à cinq heures du soir, on arrive à Balbek. Le 22 au matin, après avoir vu les ruines de Balbek qui plongent Lamartine dans l'admiration la plus vive, les voyageurs partent pour Damas à travers L'Anti-Liban. Ils passent la nuit à Zebdani et de là ils arrivent à Damas le 23. La troupe passe quatre jours dans cette ville. Lamartine voulait continuer son chemin jusqu'à Palmyre, mais comme la route était dangereuse, il renonça à son projet. Le 1er avril la troupe était de retour à Beyrouth. Trois jours après leur arrivée, Lamartine voulut encore visiter les Cèdres du Liban. Le 5 avril on repart donc. Le jour de Pâques qui tombait le 7 avril, on arrive à Tripoli. Le 9 au matin on quitte cette ville pour aller aux Cèdres par Eden. Mais malgré leur vif désir, ils ne peuvent monter jusqu'aux cèdres à cause de la neige qui rendait le chemin im praticable. Lamartine les contemple de loin seulement. Le 11 la troupe reprend le chemin du retour après avoir passé par Antoura.

Ici s'arrêtent les notes de Geoffroi. Pourtant Lamartine allait visiter encore par la suite Izmir, Istanbul. Après la terre saint ce brave Geoffroi ne trouve pas probablement intéressant de continuer son journal.

Lors de son retour de Damas, sur la route de Beyrouth, le poète avait appris son élection comme député de Bergues. Désormais une nouvelle vie toute politique va commencer pour lui.

Après avoir fait ses adieux à ses amis du Liban, il s'embarque de Jaffa sur le brick la Sophie pour aller à Chypre, à Rhodes, à Izmir puis à Istanbul où il va séjourner encore deux mois.

Le poète emportait avec lui les restes de sa fille dont il avait fait embaumer le corps pour l'ensevelir à Saint-Point dans le tombeau appartenant à sa famille. Il confia ces restes sacrés à l'Alceste qui était revenu au mois de mai à Beyrouth comme il avait été convenu, tandis que les voyageurs s'embarquaient sur le brick la Sophie, Lamartine voulant épargner à sa femme la douleur de faire ce voyage de retour sur le même navire qui les avait conduits en Orient avec leur charmante fillette heureuse et confiante alors en la vie.

La première fois que le poète voit Istanbul, il est déçu et s'étonne de ce qu'on ait comparé si souvent le Bosphore au golfe de Naples qu'il

trouve beaucoup plus beau. Mais bientôt il se rend à la beauté de cette ville et en subit comme tant d'autres, le charme ensorcelant: ". . . . Je jetai, écrit Lamartine, un cri involontaire à la vue du Bosphore et j'oubliai pour jamais le golfe de Naples et tous ses enchantements; comparer quelque chose à ce magnifique et gracieux ensemble, c'est injurier la création"¹⁸

Il nous a décrit en détail tous les coins pittoresques de la ville, toutes les curiosités qui ont charmé ses yeux d'occidental et que nous allons étudier dans la seconde partie de notre ouvrage.

Ce qui lui plaît surtout et l'enchanté, à Istanbul c'est le Bosphore qui s'étend voluptueusement avec ses rives aux collines ombragées de verdure et d'arbres séculaires, ses eaux bleues sillonnées de navires aux voiles blanches et d'une multitude de caïques; c'est son ciel d'une richesse de couleurs qui varient à chaque heure du jour; c'est la vie turque enfin facile et somptueuse à fois; ce sont les cimetières qui étendent leurs stèles de marbre blanc, à l'ombre des cyprès vert foncé dans la solitude calme et la paix du soir. Tout en somme l'enchanté dans cette belle ville qu'il quitte à regret pour prendre le chemin du retour le 23 juillet 1833, par Andrinople, Philippopoli, Sophia, Belgrade, l'Autriche et l'Allemagne.

Lamartine et sa femme après un voyage qui avait duré 16 mois rentrèrent enfin à leur château de Saint-Point au mois d'octobre 1833. Le Voyage en Orient ne sera écrit qu'en 1834 à Milly. Le poète s'était contenté au cours de son voyage de prendre des notes hâtives au jour le jour qui lui servirent plus tard à la rédaction de son livre.

CHAPITRE II

Seize années se passent sur ces événements, sur ce premier voyage de Lamartine en Turquie, pendant lesquelles l'écrivain se lance dans la politique. Après la révolution de 1848, à la chute de Louis Philippe, il assume la tâche d'organiser le gouvernement provisoire où il est nommé ministre des Affaires Etrangères. Du jour au lendemain il devient le favori du peuple qui l'adore. Mais sa gloire fut passagère et ne dura que quatre mois seulement. Après la chute du gouvernement, Lamartine obtint très peu de voix au cours des nouvelles élections. Le peuple, qui l'avait acclamé comme son roi, le boudait maintenant.

Le poète a, à cette époque-là, 59 ans. Il est plongé jusqu'au cou dans des dettes écrasantes qui le contraignent à travailler de cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir tous les jours, Il a besoin à tout prix de cinquante mille francs pour pouvoir libérer Milly où se sont écoulés les meilleurs jours de son enfance et de sa jeunesse, son berceau natal qui est hypothéqué.

¹⁸ cf. (1) Tome II p. 159

Dans une lettre datée du 26 février 1849, il écrit ainsi: "Je n'ai plus d'argent après mes énormes dépenses de 1848. Je travaille sous toutes les formes littéraires à m'en procurer par ma plume" ¹⁹

Déjà dès cette époque, il conçoit le projet de s'expatrier et d'aller vivre en Turquie, parmi les Turcs qu'il a tant aimés, sur ce riche sol d'Asie Mineure dont il a apprécié la fertilité et la richesse lors de son premier voyage en Turquie.

C'était l'époque du "Tanzimat" en Turquie pendant laquelle des hommes d'Etat éminents comme Réchid Pacha, Ali Pacha, Fuat effendi s'étaient tournés vers l'Occident pour faire pénétrer la culture européenne, surtout la culture française dans le pays. Et Lamartine qui représentait éminemment cette culture française, était sûr d'être exaucé par le sultan et son grand vizir en cas où il solliciterait de ceux-ci la faveur d'obtenir une propriété en Turquie pour aller y passer les dernières années de sa vie.

En effet Lamartine pensait sérieusement à s'expatrier en Turquie et à consacrer désormais le reste de ses jours à l'exploitation du sol si riche d'Anatolie. Il avait voulu même vendre tous ses biens pour payer ses créanciers. Mais c'était une chose difficile à réaliser. Son dernier espoir se porte donc vers la Turquie. De Paris* il écrit au grand Vizir Réchid Pacha, qu'il connaissait déjà, une lettre datée du 24 avril 1849 afin de le prier de transmettre au sultan Abdülmecit une demande dans laquelle il prie le sultan de lui accorder une ferme aux environs d'Istanbul, d'Izmit ou d'Izmir. Ahmet Refik a trouvé au cours de ses recherches tout le dossier concernant la propriété accordée par le sultan à Lamartine à Burgaz ova ²⁰ Mais l'original de cette première lettre ainsi que de la requête présentée au sultan ne se trouvent pas parmi les nombreuses missives écrites par le poète à cette occasion. Ahmet Refik pense que celles-ci ont été probablement conservées par Réchid Pacha en souvenir du poète qu'il estimait hautement. ²¹

Voici le texte en français de cette première lettre dont on n'a trouvé jusqu'à présent que la traduction turque: "J'ai l'honneur de soumettre à votre excellence la requête que j'adresse à S. M. I. le sultan. Comme vous le relèverez par sa lecture, les événements qui se sont déroulés en mon pays me mettent dans l'obligation d'aller ailleurs gagner mon pain.

"J'ai dans mes écrits et notamment dans mon livre (Voyage en Orient) tenu à marquer la droiture des Turcs et les sentiments de profonde amitié que je nourris envers eux. C'est ce qui me décide à me réfugier auprès d'eux.

¹⁹ cf. (8) 15 Juillet 1936

²⁰ cf. (65) Préface. On a prétendu souvent à tort que le sultan avait accordé cette propriété à Lamartine de son propre gré, sans avoir été sollicité par lui. Mais la vérité est que celle-ci lui fut offerte sur la demande de Lamartine.

²¹ cf. (65) p. 10

"Comme j'ai passé à la campagne la moitié de mon existence et que je connais les procédés en usage dans l'agriculture, j'aurais voulu que S. M. le Sultan daignât m'octroyer une terre sur laquelle j'édifierais une ferme que je dirigerais et exploiterais moi-même et dans laquelle je pourrais employer au moins cent personnes.

"Je désirerais surtout que son emplacement soit du côté d'Izmit ou près de la Marmara ou encore près de Smyrne. En effet, dans ce cas, ma femme ne serait pas privée en hiver des amusements de Constantinople.

"En vous soumettant cette demande, j'ai foi dans la haute sollicitude de S. M. I. le Sultan ainsi que dans la bienveillance de Votre Excellence.

"Dans le cas où une suite favorable serait donnée à ma supplique, la terre qui me serait concédée le serait en mon nom et pour en demeurer responsable, je ne l'exploiterais pas en association.

"Si j'ai des amis qui m'accompagnent je ne les emploierais que comme entrepreneurs. . . ." ²²

Dans la demande présentée au Sultan et qui est assez longue, Lamartine prie ce dernier de lui accorder à titre gratuit, pour un délai de trente à quarante ans, sur les rives de la mer de Marmara ou à Izmir une propriété et de l'autoriser à s'y établir avec sa famille. Et il ajoute qu'il emploiera des cultivateurs venus d'Europe ou d'ailleurs pour faire construire à ses frais des bâtisses nécessaires et qu'à l'expiration du contrat le domaine reviendra à l'Etat.

Réchid Pacha était volontiers disposé à rendre service au grand poète mais ce qui le faisait hésiter c'était la crainte que plus tard le gouvernement français ne voulût revendiquer le droit d'intervenir sur ces terres.

D'autre part Réchid Pacha ne voulait pas refuser ce service au poète dont le génie le plongeait dans l'admiration la plus vive. Il trouva finalement une solution: au lieu de donner une ferme près d'Istanbul que le poète eut sans aucun doute préféré, il trouva plus sûr de lui accorder un domaine aux environs d'Izmir, dans la région d'Aydın.

Le Grand Vizir s'adressant donc au Secrétariat du Palais transmet la lettre ainsi que la demande de Lamartine et déclare que celle-ci a été approuvée par le Conseil des Ministres qui estime qu'aucun gouvernement ne saurait refuser cette faveur à une personne aussi distinguée et aussi célèbre que lui.

"La décision de M. de Lamartine à se réfugier chez nous, ajoute le vizir, nous flatte et elle sera approuvée par tout le monde. En même temps notre pays pourra profiter de ses connaissances en agriculture et des travaux qu'il entreprendra dans son domaine qui retournera à la fin de la concession à l'Etat. " Il ajoute encore qu'il faudrait faire avec le poète un contrat stipulant tout particulièrement que le gouvernement français n'aura pas le droit d'intervenir en aucun cas.

²² cf. (28) Lettre citée par Willy Sperco 15 oct. 1938 pp. 469-470.

Le Sultan approuve les vues de Réchid Pacha qui, content de rendre service à Lamartine, lui écrit sur le champ pour l'informer de l'heureuse issue de sa demande. Lamartine, par une lettre datée du 1er août 1849 trois mois après sa première lettre, remercie le sultan de son offre gracieuse et informe le grand vizir que, ne pouvant venir en personne, il envoie son ami M. Charles Roland, son fondé de pouvoir, qui sera pleinement autorisé à traiter pour lui-même. Lamartine ajoute que, vu ses nombreuses occupations en France comme la vente de ses terres, la liquidation de ses dettes ainsi que sa nomination récente pour deux départements à l'Assemblée Nationale, il ne pourra pas venir en Turquie avant la fin de l'hiver, ou le printemps, mais que dès que Charles Roland sera de retour en France, et que le "ferman" sera signé, il a l'intention d'envoyer en Turquie un agent compétent afin de préparer tout le nécessaire pour l'exploitation du domaine.

Réchid Pacha se mit sur le champ à la recherche d'une propriété convenable. Il mande l'un de ses gens Baltacı Manolaki qui avait plusieurs fermes aux environs d'Aydın. Manolaki informe en effet le vizir qu'il a quatre fermes qui se touchent et qu'il pourra les lui louer pour vingt mille piastres par an. Réchid Pacha trouva ces fermes très convenables. Il préféra pour des causes politiques, les acheter pour le compte de l'Etat et les louer ensuite à Lamartine²³. Cette décision de Réchid Pacha fut approuvée par la Chambre. Il fut décidé que Charles Roland partirait pour Aydın accompagné d'un fonctionnaire du bureau des traductions, Ahmet effendi²⁴ et au cas où les fermes lui plairaient, un contrat allait être signé entre lui et Réchid Pacha. Ce contrat aurait une durée de trente à quarante ans²⁵ et stipulerait qu'au cas où Lamartine serait décédé, ses héritiers ne pourraient revendiquer aucun droit sur la propriété qui reviendrait à l'Etat tandis que les bâtisses et les travaux entrepris, appartiendraient au propriétaire, c'est-à-dire à Réchid Pacha.

Charles Roland trouva les fermes tout à fait de son goût. Le voyage dura plus de deux mois, puis ils retournèrent à Istanbul.

Pendant que Charles Roland s'occupait du contrat, Lamartine à Paris exultait de joie. Il voulut aussitôt témoigner sa reconnaissance en envoyant par M. de Chamborant, quatre magnifiques volumes ornés de gravures au sultan et sa statue en marbre à Réchid Pacha.

²³ cf. (65) p. 10 Ces fermes se trouvaient près du village de Tiré. Elles s'appelaient: 1) Akmeşcit, 2) Tulumcu et Subaşı, 3) Hayrettin et Yeni Çiflik, 4) Rahmanlar et Işıklar dont le total faisait trente lieues environ. Cependant Lamartine n'avait rien à payer. Le loyer des fermes serait payé par le Trésor d'Etat.

²⁴ Ahmet Vefik Pacha qui traduira plus tard les oeuvres de Molière en turc.

²⁵ Cependant le contrat stipule en fin de compte une durée de vingt cinq ans de 1850 à 1875.

Cependant Lamartine cherche de son côté fiévreusement en France, le capital nécessaire pour exploiter son domaine de Burgaz ova. Il donne des ordres à son notaire de vendre ses propriétés de Monceau et de Milly.

"Le poète, écrivait Henri de Lacretelle, rêva d'aller finir ses jours à l'ombre des cèdres qui avaient entendu chanter David. Il nous invitait tous à émigrer avec lui et à fonder une colonie française sous le vrai soleil. "-Vous devez être tous, plus ou moins à court d'argent, nous disait-il plaisamment. Venez, nous partagerons la terre promise..."²⁶

Lamartine parle pour la première fois de son projet d'expatriation dans une lettre adressée de Paris à M. de Champvans et datée du 27 Juillet 1849. Ala fin de sa lettre il ajoute ces mots: "Jepoursuis mon projet d'expatriation après liquidation de mes biens. J'ai obtenu ce que je pouvais espérer en Asie. J'irai y végéter et y mourir".²⁷

Dans une autre lettre adressée de Mâcon à Emile de Girardin et datée de l'automne 1849, il écrit ces lignes qui nous montrent l'amertume de ses déceptions politiques: "Je ne me rétablis pas et ma vie politique est finie. Le pays n'a nul besoin de moi et il en a répulsion. Je ne veux pas lui faire violence. Je ne conteste rien et je songe à l'Asie. Il paraît qu'au lieu d'une tente que j'y désirerais pour vieillir et philosopher, la Porte m'y offre une magnifique vallée. J'irai voir cela dans un an pendant trois mois si je puis trouver quelques cent mille francs de capitaux pour m'y asseoir"²⁸

Dans une autre lettre à M. Rolland, ancien maire de Mâcon et datée de Paris 4 avril 1850, Lamartine lui écrit ainsi: "Mes affaires orientales commencent à se dessiner. J'ai reçu cent vingt mille francs de promesses effectives de sous-concessions pour Burghas-ova. Je n'ai plus besoin que de vingt-cinq mille francs et je pars. Aidez-moi à les trouver. Je donnerai cent hectares gratuits en prime à celui qui me les prêtera pour cinq ans"²⁹

Et dans une seconde lettre datée du 18 avril 1850 de la même année, il écrit à ce même M. Rolland ces lignes: "L'Orient va bien. Il me reste à trouver vingt-cinq mille francs et je pars. Je cherche en vain ici. Les banquiers sont coalisés contre nous. La Belgique m'a fourni à peu près. Cela ira"³⁰

Toujours de Paris il adresse encore cette lettre à la même personne et l'informe de son départ le 21 Juin. Puis il ajoute: "Je pars presque sans le sou... Mais grâce aux trois concessionnaires belges, j'aurais de quoi aller, revenir, vivre et servir intérêts jusqu'au 1er Janvier 1851"³¹

²⁶ cf. (30) pp. 670-671.

²⁷ cf. (5), Tome VI, p. 355.

²⁸ cf. (5), Tome VI, pp. 365-366.

²⁹ cf. (5), Tome VI, pp. 376-377.

³⁰ cf. (5), Tome VI, p. 380.

³¹ cf. (5) , Tome VI, p. 387.

Lamartine s'embarque en effet de Marseille le 21 Juin 1850 sur l'Oronte, toujours de la compagnie Rostand, avec sa femme, M. de Chamborant, et M. de Champeaux.

A bord du navire qui l'emporte vers la Turquie, le poète s'interroge et se demande pourquoi il quitte la France pour aller en Asie Mineure: "D'abord, écrit-il, j'ai eu presque en naissant le pressentiment de l'Orient. Ma nature est primitive et solaire je crois. Le soleil m'attire comme le tournesol. Les sites, les mers, les montagnes, les moeurs, les poésies, les religions, les aventures, les sagesse, les philosophies... les histoires de l'Orient m'entraînent involontairement vers ce berceau du soleil du genre humain. Il faut qu'il y ait, je ne sais comment, quelques gouttes de sang oriental, arabe, persan, syrien, biblique, patriarcal, pastoral dans mes veines. ..

" Ensuite ma nature active et philosophique avant tout, a cependant été mêlée aussi de poésie dans une certaine proportion. L'Orient est la terre des images. J'aime cette terre comme le peintre aime sa palette"

Puis le poète fait une description de cet Orient qu'il a vu dit-il "aux plus heureuses années de sa vie, de son coeur et de sa fortune". "J'y avais continue-t-il, répandu une partie de mon être et j'aimais à y revenir sur mes traces pour m'y retrouver dans mon passé" ³²

Avant d'arriver à Istanbul, l'Oronte avait fait escale à Izmir. Lamartine passe ce fait sous silence, dans son récit de voyage. Willy Sperco dit qu'il trouva l'entrefilet suivant dans l'Impartial, journal paraissant chaque vendredi à Izmir: "M. de Lamartine est arrivé samedi dernier (29 Juin 1850) avec sa famille... L'illustre poète et orateur n'a pas débarqué; il a continué le soir sa route pour Constantinople voulant remercier le Sultan pour la concession qu'il lui a faite, avant d'aller en prendre possession en personne..." ³³

Arrivé à Istanbul, l'Oronte jette l'ancre en face de la Pointe du sérail. Lamartine ne débarque point; il est venu à Istanbul dans le seul but de voir et de remercier le Sultan et Réchid Pacha, puis repartir vite à Izmir pour visiter son domaine de Burgaz ova.

Le Sultan lui donne audience dans le kiosque impérial d'Ihlâmur. Dans une lettre adressée à son ami Dargaud et datée du 16 Juillet 1850, Lamartine écrit ainsi: "J'ai vu le Sultan. Il a été admirable de bonté et d'accueil. Il m'a gardé huit heures avec lui, d'abord dans un kiosque solitaire au fond des bois et puis à un examen qu'il a fait devant moi en personne de la jeunesse militaire. C'est un prince bon et édifiant" ³⁴

³² cf. (2) pp. 12-13-14.

³³ cf. (28) 15 Oct. 1938, pp. 473-474.

³⁴ cf. (5) Tome vi p. 391.

Et voici comment le baron de Chamborant, le propre fils de l'ami de Lamartine qui l'accompagna lors de son second voyage en Turquie, relate cette entrevue de Lamartine avec le Sultan: "Lamartine commença par prononcer un petit discours très étudié et très réfléchi qui fut traduit par Réchid Pacha. Abdulmecit répondit avec la plus grande affabilité et la meilleure grâce au fondateur de la République. .. Après l'audience, par une faveur sans précédent, Lamartine et ses compagnons furent admis à suivre le sultan dans une revue qu'il allait passer de ses écoles militaires. Ils furent très étonnés de la forte instruction que semblaient avoir tous lesjeunes gens examinés et le Sultan parut beaucoup jouir de cet étonnement flatteur" ³⁵

Willy Sperco d'autre part, cite une lettre du Général Aupick, beau-père de Baudelaire, alors ministre plénipotentiaire de France à Istanbul, envoyée au Ministère des Affaires Etrangères où celui-ci parle de l'arrivée de Lamartine: "Il est venu, (Lamartine) dîner à Thérapia chez moi le 3 avec le personnel de la Légation. Il trouve une grande amélioration matérielle et morale dans tout ce qu'il voit. Les résultats dépassent, dit-il, ce qu'il osait à peine espérer..."³⁶

Puis Lamartine prend de nouveau le large en route vers Mételin et Izmir.

Voici les détails curieux que Charles Salzani, banquier et négociant français établi à Izmir, donne dans son Journal sur la visite que Lamartine fit à son domaine de Burgaz ova: "Le moment vint où il fallait partir. Quel exode fantastique! Outre les personnes de la suite de M. de Lamartine, il y avait une nombreuse escorte fournie par le vali³⁷, zaptiés³⁸ et militaires tous à cheval et puis la caravane des chameaux pour transporter des vivres, des meubles et des objets divers. . . J'ai pu remarquer à ce sujet combien Lamartine avait les goûts fastueux et les instincts d'un grand seigneur, c'est ce qui explique l'état perpétuellement obéré de ses finances. Il voulait arriver dans sa résidence seigneuriale en grande pompe, éblouir ses vassaux hélas! moins nombreux qu'il ne le croyait et leur offrir un repas pantagruélique pour le début. On emporta donc beaucoup de vivres. On demanda combien il faudrait de chameaux pour les transporter. Tout bien calculé on pensa que, cinq chameaux suffiraient, la charge d'une bête étant ordinairement de trois-cents kilos. "Mettez en deux de plus, dit Lamartine, plus la caravane sera nombreuse et plus l'effet sera grand" et il fit charger ces amimaux de deux grande boeufs abattus sur le moment même. Or il arriva que sous l'action de la chaleur, cette charge considérable

³⁵ cf. (19) pp. 35-36.

³⁶ cf. (28), 15 Oct. 1938, pp. 474-475.

³⁷ Nom qu'on donne en turc au gouverneur d'une province.

³⁸ Espèces de gendarmes.

de viande se détériora en route et Lamartine fut fort ennuyé de voir que l'effet fut manqué. Il fut consolé cependant par un bel arc de triomphe de verdure, élevé par les paysans à l'entrée du village .." ³⁹

Lamartine fut agréablement surpris devant l'étendue de son domaine qui était aussi vaste qu'une province: "Je restais confondu d'étonnement, écrit-il, dans son récit de voyage, en voyant l'étendue de cette possession, mais anéanti en même temps de l'impuissance où j'étais de fertiliser de tels domaines. A vue d'oeil il m'aurait fallu cinq-cents mille francs au moins pour répandre sur tout cela les troupeaux, les hommes, les habitations, la fertilité, la vie, le bien-être"

Après un repos de quelques jours à Burgaz ova, il part escorté de ses amis et d'un ingénieur agricole pour faire le tour de ses terres.

Au cours de cette excursion qui dura cinq ou six jours, Lamartine et ses amis visitent des villes et des villages d'Aydin tels que Tiré, Bayındir ainsi que les ruines d'Ephèse que Lamartine nous décrit dans son Nouveau Voyage en Orient.

Pendant cette visite le poète est partout accueilli triomphalement comme un roi qui recevrait les hommages de ses sujets. Toutes les autorités depuis les gouverneurs jusqu'aux magistrats et les chefs militaires des provinces qu'il visite, viennent le saluer sur son passage. Les soldats tirent en l'air des coups de pistolet en son honneur.

Lamartine est enchanté, plein d'optimisme et de bienveillance.

Dans une lettre qu'il adresse à son ami Dargaud, de Burgaz ova et datée du 16 Juillet 1850, l'écrivain donne ces détails sur son domaine d'Asie: "... Je viens d'une tournée complète autour de mon royaume. Il a juste vingt huit à trente lieues de circonférence, y compris les montagnes qui l'encadrent et qui sont fertiles, et belles comme les plaines. Je suis bien trompé, mais en mieux. C'est véritablement la "Limagne" d'Asie, il y a la fortune sous quarante ou cinquante formes, tout ce qu'on veut sans exception. J'ai sept villages déjà et une assez belle maison arabe que je complète en y adjoignant un beau harem à jamais vide, qui était attendant au château.

Mais je vais bâtir ailleurs sur un promontoire avancé où fut un temple, à trois lieues d'Ephèse. Là j'ai un air plus vif, une vue superbe, des sources saines et les vents perpétuels de la mer. Réellement le Sultan m'a donné plus que le duché de Lucques tout entier, et une fertilité qui n'est comparable à rien. . .

Ah! si j'avais les moindres capitaux, quel royaume dans deux ans mais en attendant je vais fonder de petits troupeaux D'Eumée. J'ai hardiment de quoi faire paître, sans aucun travail cent mille têtes de bétail; il y en a déjà trente cinq mille qui vaguent sur le sol sans maître."⁴⁰

³⁹ cf. (28) cité par Willy Sperco. 15 Oct. 1938, pp. 477-478.

⁴⁰ cf. (5) Tome VI pp. 390-391.

Et dans une autre lettre à son ami Dubois, Lamartine écrit ces lignes enthousiastes: "J'arrive d'une course de trente heures au pas de route d'un bon cheval arabe autour de mes limites. Trente lieues de tour dont vingt sont autour de la "Limagne" d'Asie. Voilà la vérité. Je suis ébloui. Il y a là la fortune de cent spéculateurs et de mille agriculteurs. Vous n'avez de votre vie vu un sol pareil. La cendre de Vésuve détremnée d'eaux surabondantes et le soleil d'Asie modéré par les vents de mer comme dans un port.... Ah! que ne pouvez-vous avoir une lunette d'approche pour voir mon royaume d'Alcinoüs avec un jardin de trente lieues et un fleuve comme Caystre qui serpente au large cours tout à travers.

Adieu. J'ai vu, j'ai touché, j'ai compris. Maintenant je vais repartir; inutile de perdre ses heures ici. Il faut aller chercher des capitaux. Les troupeaux seuls rendent cinquante pour cent tous frais largement défalqués .. .

Je serai demain à Smyrne. Je m'embarquerai dans huit ou dix jours. J'irai à Mâcon, puis à Londres. Cette vision de terre promise pour un laboureur ne me laissera pas dormir.

Donnez de mes nouvelles et donnez bien en conscience ces détails. Ils sont au dessous du vrai. . . ' ⁴¹

Enfin Lamartine rentre en France. "M. et Mme. de Lamartine se sont embarqués , écrit l'Impartial, journal hebdomadaire paraissant en français à Izmir, samedi matin sur le paquebot à vapeur français Mentor, pour retourner en France. S. A. Halil Pacha leur a envoyé son grand bateau de parade pour les conduire à bord... Une foule de monde a accompagné M. de Lamartine à bord... M. de Lamartine est parti comblé de prévenances et sûr des voeux unanimes qui appellent ici son retour" ⁴²

D'autre part dans le post-scriptum d'une lettre adressée de Marseille à M. Dubois et datée du 6 Août 1850, Lamartine parle ainsi de son départ d'Izmir: "Smyrne nous a comblés d'accueil; on m'y a adopté comme un concitoyen." ⁴³

"Notre embarquement, accompagné du cortège des autorités turques et des corps nationaux, était magnifique et cordial.

Je vais à Londres pour tâcher de trouver des capitaux qui, appliqués en proportion très faible à ces terres, feraient à l'instant une fortune immense. . ." ⁴⁴

Dès son retour, Lamartine plein d'enthousiasme, comme on le voit de sa correspondance avec ses amis de France et aussi plein d'espoir, au

⁴¹ cf. (5), Tome VI, pp. 393-394.

⁴² cf. (5) Cité par W. Sperco 15 Oct. p. 482.

⁴³ Pour plus de détails Cf. : (9) Tome VI, p. 224.

⁴⁴ cf. (5), Tome VI, p. 396.

début, commence à chercher les capitaux qui lui sont nécessaires pour l'exploitation de son domaine de Burgaz ova.

Il fait paraître des obligations garnies de dessins représentant les vignobles de sa propriété. Mais, bien vite il est trompé dans ses espoirs. Car il ne trouve pas assez d'acquéreurs pour celles-ci. Il a recours, mais sans obtenir de résultat, à de riches capitalistes. Dans une lettre adressée de Monceau à M. Valette, professeur de philosophie et datée du 30 Août 1850, Lamartine est déjà plus sceptique et son enthousiasme chaleureux s'est refroidi un peu: "J'y serai (à Paris) alors pour un moment. J'irai de là cinq ou six jours à Londres essayer de trouver quelques capitaux improbables pour féconder ma platonique richesse d'Asie Mineure" ⁴⁵

Dans la lettre suivante adressée de Paris à M. Rolland, et datée de septembre 1850, Lamartine écrit qu'il ne trouva personne à Londres, que tout le monde était à la chasse de renard sans exception: "Banques et portes fermées, écrit-il, J'ai semé un peu l'idée mais je n'espère pas beaucoup et pas vite, peut-être deux cents mille francs dans quatre ou cinq mois. Voilà le résultat, et même douteux. Cependant j'ai été reçu à merveille. La cité a voulu me recevoir en banquet à Covent Garden, J'ai refusé net toute publicité. .. Les chemins de fer et les paquebots et les hôtels sur la route n'ont pas voulu recevoir un shelling de moi disant que j'étais l'hôte de l'Angleterre pacifique. J'ai joui d'une tendre et délicieuse famille, je n'ai dépensé que mon temps, mais me voilà revenu sans être guère plus avancé,, ⁴⁶

Il envoie ensuite en Angleterre sa femme et M. de Chamborant.

Voici comment le baron de Chamborant relate ce fait: "Au mois de mai mon père partit pour Londres avec Mme. de Lamartine et reçut l'accueil le plus déférent et le plus cordial de tous les parents et amis de l'illustre voyageuse.⁴⁷

Il se mit en rapport avec les représentants de la société des capitalistes et négocia avec eux pendant plusieurs semaines.

Les exigences de Lamartine paraissaient excessives; ils trouvèrent, par exemple que le fameux prêt de trente mille francs pour permettre le voyage de Smyrne serait une avance insuffisamment rémunératrice.

D'autre part, ils discutaient sans fin sur la manière dont seraient faits les paiements qu'ils auraient à verser dès l'origine et ils voulaient obtenir la faculté de les solder, non pas en numéraire, mais en action de leur propre société.

Une correspondance très suivie fut échangée entre Londres et Paris. Mon père transmettait toutes les objections et toutes les propositions subsidiaires. Lamartine lui répondait aussitôt avec la plus grande netteté.

⁴⁵ cf. (5), Tome VI, p. 416.

⁴⁶ cf. (5), Tome VI, pp. 418-419.

⁴⁷ Personne n'ignore que Mme. de Lamartine était anglaise d'origine, et s'appelait de son nom de jeune fille Miss Bireh ,

Mon père ayant répondu qu'on proposait à Lamartine des actions au lieu d'argent, celui-là riposta immédiatement: "... Le *sine qua non* pour que j'aïlle cet été là-bas est: 1) trente mille francs pour mon voyage. Je ne puis le faire utilement à moins; car paraître là-bas et ne pas agir un peu sur ma terre, c'est me perdre de considération et de crédit à Constantinople. Je consentirais volontiers à payer sur les trente mille francs le voyage de ces messieurs soit environ six mille francs.

2) Que ferais-je d'actions que je ne saurais le lendemain placer pour les convertir en argent nécessaire à ma propre exploitation... ? De l'argent réel ou rien: c'est la condition de bon sens pour moi avant d'engager une chose peut-être féconde et qui sera bientôt ma seule fortune ..."⁴⁸

Cependant après beaucoup de démarches et de discussions, l'entente anglaise entra dans une bonne voie. Mais avant de s'engager définitivement, il lui parut prudent de s'informer si la Porte consentirait à une entente pareille. Car cette solution trouvée par Lamartine était contraire à l'esprit du contrat qu'il avait conclu avec Réchid Pacha.

Lamartine engagea avec le gouvernement ottoman des pourparlers qui durèrent plusieurs mois.

Les propositions de Lamartine avaient suscité l'inquiétude de la Sublime Porte qui craignait surtout l'intervention du gouvernement français ou anglais, d'autant plus que le régime des capitulations pouvait rendre cette éventualité fort possible.⁴⁹

Le grand vizir Mehmet Ali Pacha, le successeur de Réchid Pacha, désireux de ne pas froisser Lamartine, trouva finalement une solution: il proposa au sultan de faire exploiter les fermes de Burgaz ova au profit de l'Etat et d'accorder à Lamartine chaque année la somme de quatre vingt mille piastres. Le sultan y consentit. Sur ces entrefaites on informe Charles Roland qui part pour la France afin d'avertir Lamartine qu'il trouva à Mâcon en train de déployer des efforts surhumains pour payer ses dettes, se tuant à la tâche, sans pouvoir trouver de l'argent pour son domaine. Quand il reçut la nouvelle, il fut soulagé d'un grand poids qui pesait lourdement sur ses épaules.

"Le Grand Seigneur, relate les Mémoires Politiques, comprit que l'immixtion des travailleurs européens au milieu de neuf villages turcs,

⁴⁸ cf. (19) p. 99.

⁴⁹ Le gouvernement turc avait raison de s'inquiéter, car Lamartine voulait faire de son domaine d'Izmir une espèce de colonie. Nous pouvons nous rendre compte de l'intention de l'écrivain rien qu'en lisant ces lignes: "... Nous ne doutons pas, dit-il, pénétré d'admiration pour le site, le climat, la fertilité du sol et les eaux de sa possession, qu'indépendamment de la pensée tout intime et toute philosophique qui m'avait poussé depuis longtemps vers une solitude recueillie en Asie, il n'y eût dans cette terre assez d'attraits et assez de gages de succès pour appeler les capitalistes d'Europe à l'oeuvre d'une opulente colonisation. J'étais pressé d'aller les convaincre à Paris ou à Londres de la fertilité du sol que la munificence du sultan leur offrait" (cf. (a), p. 185.)

existant déjà dans la vallée, donnerait lieu pour son gouvernement à des difficultés avec les consuls... il me donna la promesse d'une rente de quatre vingt mille piastres en compensation. J'y consentis. . . J'ai conservé la respectueuse reconnaissance que je dois au Grand Seigneur, le plus excellent homme de l'Empire"

Dans une lettre écrite de Monceau et datée du 23 Oct. 1852, Lamartine informe M. de Chamborant en ces termes: "... Le traité avec la Porte pour nos villages turcs est signé et ratifié cent mille piastres par ans, payées par le Trésor le 1er mars de chaque année pendant vingt quatre ans. Cela commence le 1er Janvier prochain.

Réserve de mon habitation en Turquie; et j'ai ratifié" ⁵⁰.

Lamartine en effet ratifie l'acte mais sous réserve que Sa Majesté le Sultan lui assigne une habitation dans la partie de ses états qui lui conviendrait, soit aux bords du Golfe d'Izmir, soit plus près d'Istanbul, soit même en Syrie. "Je ne veux pas renoncer, écrit-il dans une lettre de Mâcon, datée du 19 Oct. 1852 et qui se trouve dans les archives de la Sublime Porte, à cet honorable asile tenu de la munificence de Sa Majesté et je suis de plus en plus décidé à m'y établir. „

C'est tout ce que nous savons sur le second voyage de Lamartine en Turquie.

Nous ne savons pas si l'écrivain fit un troisième voyage en Orient, comme une lettre à Mme. Duport à Chivres, près de Soissons et datée du 31 Mars 1852 semblerait le faire croire. Dans cette lettre, Lamartine parle d'un nouveau voyage qu'il projette de faire à Izmir, voici en quels termes: "Je pars pour mon Chivres, mais moins paisible que le vôtre; de là peut-être pour une course à Smyrne de six semaines, en septembre" ⁵¹

Or, nous ne savons pas si Lamartine entreprit ce nouveau voyage dont il parle dans la lettre précitée. D'autre part, Refik Ahmet soutient dans sa petite brochure que Lamartine vint à Istanbul en 1853 pour se documenter sur son Histoire de la Turquie et prétend qu'il ne put venir dans cette ville avant cette date ⁵². Or nous avons vu plus haut que Lamartine fit son second voyage en Turquie non pas en 1853 comme le dit Ahmet Refik mais en 1850. Les documents dont nous disposons sur ce sujet sont indiscutables. Rien que les lettres qu'il adresse de Bur-gaz ova à ses amis de France datées toutes de 1850 et qui se trouvent dans le Tome VI de sa Correspondance, sont une preuve suffisante pour nous montrer qu'il fit certainement ce second voyage en 1850. D'autre

⁵⁰ cf. (19) Lettre citée par le Baron de Chamborant, p. 113. Cependant Lamartine n'obtint pas de la Porte la résidence qu'il désirait avoir en Turquie. On lui accorda seulement la permission de revenir en Turquie pour se documenter sur son Histoire de la Turquie.

⁵¹ cf. (5), Tome VI, p. 449.

⁵² cf. (65). La Préface et aussi pp. 37, 53 et suiv.

part, nous avons vu plus haut que le journal hebdomadaire l'Impartial paraissant à Izmir, annonçait l'arrivée du poète dans cette ville le 2g Juin 1850.

Il est bien possible qu'il soit revenu une troisième fois à Istanbul pour se documenter sur son Histoire de la Turquie comme le soutient Ahmet Refik. Il semble toutefois que celui-ci n'est pas au courant du second voyage de l'écrivain qui ne fit d'ailleurs qu'une courte visite au Sultan à Istanbul pour le remercier de sa munificence, après quoi il partit vite pour son domaine de Burgaz ova.

Cependant d'après Willy Sperco après son voyage de 1850, Lamartine ne serait plus revenu en Turquie ⁵³. La correspondance du poète est en effet muette sur ce point.

Toujours d'après Willy Sperco, il recevait les quatre vingt mille piastres or du Sultan. "Mais ce don princier se perdait comme une goutte d'eau dans l'océan de ses dettes" ajoute l'auteur.

PARTIE II

CHAPITRE III

Lamartine a été conquis dès le premier abord par la beauté des sites qu'il a visités en Turquie, par l'hospitalité, la bravoure, l'honnêteté et la droiture du peuple turc qu'il ne cessera plus de louer désormais à chaque occasion. C'est que sa nature est en étroite affinité avec l'Orient et son corps comme son âme aspire à la lumière et au soleil de ces contrées lointaines. ⁵⁴

"Lamartine aurait dû naître dans quelque gorge ombreuse du Liban écrit Caro. Il a de l'Orient la volupté mystique et l'extase, la sensualité raffinée de l'imagination, l'harmonie du rythme, la facilité prodigieuse des figures, l'éblouissement des mots, l'amour inné de la lumière et presque l'adoration de la nature"

Et le même écrivain ajoute un peu plus loin; "depuis le jour où il a vu l'Orient, M. de Lamartine semble y avoir laissé une partie de son âme. Il y revient sans cesse et avec une prédilection marquée" ⁵⁵

Pourtant avant de visiter la Turquie, Lamartine était, comme tous les écrivains qui l'avaient précédé, loin de ressentir cette sympathie pour les Turcs et la Turquie. Sous l'influence des écrivains éminents comme Chateaubriand et comme Byron surtout, qu'il tenait dans une haute estime, il s'était constitué lui aussi un fervent partisan des Grecs qui luttèrent en ce moment-là pour leur indépendance, comme nous venons de le voir plus haut. L'écrivain lui-même nous avoue l'influence qu'il a subie et

⁵³ cf. (28) 15 Oct. 1938 p. 485. Cf. aussi (65), p. 54.

⁵⁴ cf. (1), p. 20.

⁵⁵ cf. (36), p. 340.

et comment plus tard il fut revenu de son erreur quand il eut l'occasion de constater les faits sur place: "Il fut un temps, écrit-il, où deux poètes Chateaubriand en France et Byron en Angleterre prêchèrent contre les Ottomans au nom des dieux de la Fable, une de ces croisades d'opinions qu'on avait prêchées autrefois à l'Europe au nom du Dieu de l'Evangile. Les publicistes créent les opinions, les poètes créent l'enthousiasme. L'enthousiasme poétique émancipa la Grèce malgré les hommes d'Etat. Nous même, jeune alors et inexpérimenté des choses orientales, ne connaissant encore ni les lieux, ni les hommes, nous fûmes injustes envers les Ottomans, par admiration pour le courage des Grecs. Nous nous trompâmes avec le monde"⁵⁶

En effet, il partageait lui aussi l'enthousiasme général qui régnait alors en France en faveur de la Grèce qui luttait courageusement pour sa cause. L'opinion publique était unanime à encourager ce geste héroïque des Grecs et on faisait partout des vœux pour leur réussite. Les uns voyaient dans cette guerre de l'Indépendance grecque, comme le dit avec raison Estève, la lutte de la Croix contre le Croissant, les autres le triomphe de la liberté sur le despotisme. A Paris on organisait partout des quêtes en faveur des Grecs. Des volontaires allaient se faire tuer avec enthousiasme pour la cause grecque.⁵⁷

Les poètes, cela va sans dire, ne restaient point passifs devant cet enthousiasme général et ne manquaient point de puiser à pleines mains dans les événements de la Grèce des matériaux pour leurs poèmes. Ce fut à l'époque toute une floraison de poèmes de tout genre où ils célébraient et la Grèce moderne et la Grèce antique, en les confondant dans un même sentiment d'admiration et d'enthousiasme. Et pour chanter la Grèce moderne qu'ils ne connaissaient pas, ils allaient tout naturellement puiser dans Chateaubriand et surtout dans Byron, source d'inspiration intarissable; c'est ainsi que l'Itinéraire de Paris à Jérusalem, la Fiancée d'Abydos, Don Juan, le Siège de Corinthe, Childe Harold furent leurs modèles et leurs guides préférés.

Lamartine, à son tour ne pouvait rester indifférent au charme mélancolique de la poésie byronienne qui répondait si bien à ses sentiments poétiques et qui était en affinité directe avec sa muse. Cette influence de Byron est si manifeste dans les Méditations, que Stendhal appelait le jeune poète un "Lord Byron peigné à la française"⁵⁸, et tous les écrivains de l'époque comme G. Sand, Nisard, Emile Deschanel le comparaient à l'illustre anglais. Madame de Lamartine, qui était comme on le sait, d'origine anglaise, comparait elle-même son mari à Lord Byron, qui influença non seulement Lamartine, mais tous les romantiques.

⁵⁶ cf. (3). Préface, p. 4.

⁵⁷ cf. (43), p. 115.

⁵⁸ cf. (58). Lettre du 2 Dec. 1821, p. 175, Tome I,

Quand le poète anglais mourut à Missolonghi où il combattait pour défendre la cause grecque, ce fut un deuil général en France. "Le jour où nous apprîmes la mort de Byron à Missolonghi, dit Legouvé dans ses Souvenirs, fut un jour de deuil; nous aurions volontiers mis un crêpe à nos casquettes ⁵⁹". Vigny écrit un beau poème intitulé "Sur la Mort de Byron"; Lamartine compose son cinquième chant de *Childe Harold*, poème qu'il préférerait à tous les autres. "C'est, avait-il l'habitude de dire, le meilleur morceau de poésie que j'aie fait et peut-être de l'époque ⁶⁰". Il admirait tant le poète anglais qu'il avait même dans son cabinet de travail, au Château de Saint-Point, le portrait de Byron qui faisait pendant aux portraits de sa mère et de sa fille ⁶¹.

C'est ainsi que lorsqu'il part pour l'Orient, il est plein de souvenirs de Byron et de Chateaubriand et disposé à suivre leurs traces à travers ses pérégrinations. Mais dès le premier abord, les désillusions commencent. Il cherche en vain en Grèce les beautés tant vantées par ses illustres prédécesseurs, mais malgré toute sa bonne volonté, il ne peut partager leur enthousiasme.

Donc, dès son premier contact avec la Grèce, le poète est obligé de déchanter. Pourtant il était venu là avec les meilleures dispositions du monde, mais le spectacle d'anarchie et de désolation qu'il y voit, fait tomber d'emblée son enthousiasme généreux. ⁶²

Le témoignage de Delaroière vient confirmer cette impression défavorable éprouvée par Lamartine. Le compagnon de voyage du poète, emploie presque les mêmes termes pour nous décrire l'état déplorable dans lequel la Grèce se trouvait en ce moment-là.

Après avoir parlé des vols et des rapines, des incendies et des assassinats auxquels les Grecs se livraient, l'anarchie dans laquelle ils vivaient, l'auteur ajoute ces mots: "Trente Turcs suffisent aujourd'hui pour maintenir la sécurité et l'ordre à Athènes. . . Dans toute la suite de mon voyage, interrogeant des hommes de moeurs, de religion et de langues différentes, pas un seul n'a pu me dire un mot en faveur des Grecs" ⁶³.

C'est ainsi que dès ce moment-là les Grecs dont ses prédécesseurs avaient chanté l'héroïsme et le courage, font au poète l'effet de brigands et de bandits de hauts chemins et les Turcs qu'ils avaient décrits comme des barbares et des fanatiques, lui paraissent au contraire, policés, honnêtes, vertueux, d'une tolérance exemplaire qui ne laisse de l'étonner et qu'il ne manquera point de louer à maintes reprises. Il ne peut revenir de sa surprise. Sa nature probe et honnête se révolte devant tant d'injus-

⁵⁹ cf. (51), p. 182, Tome I,

⁶⁰ cf. (5), Lettre à Virieu du 6 Juin 1825, Tome II, p. 304.

⁶¹ Cf. Charles Alexandre, Souvenirs sur Lamartine, p. 346.

⁶² cf. (1), p. 89 et suiv. Tome I.

⁶³ cf. (20), p. 25.

tices et de parti-pris. Désormais il ne se fiera qu'à ses propres yeux et ne nous décrira que ses impressions à lui.

Or dès son premier contact avec la terre d'Asie, Lamartine est subjugué d'emblée. Il la confronte avec la Grèce qu'il vient de quitter et c'est au désavantage de celle-ci. Tout de suite la majesté imposante de la nature le saisit d'admiration. Les forêts, les montagnes, les torrents blancs d'écumes, les ravins profonds, tout ce décor grandiose produit sur lui une tout autre impression que la Grèce:

"L'impression surpasse celle des horizons de la Grèce, s'écrit-t-il enthousiasmé, on sent un air plus doux; la mer et le ciel sont teints d'un bleu plus calme et plus pâle; la nature se dessine en masses plus majestueuses; je respire et je sens mon entrée dans une région plus large et plus haute! La Grèce est petite, tourmentée, dépouillée; c'est le squelette d'un nain voici celui d'un géant De noires forêts tâchent les flancs des montagnes de Marmoriza et l'on voit de loin tomber des torrents blancs d'écume dans les profonds ravins de la Caramanie"⁶⁴.

Gomme on le voit de ce passage, Lamartine est impressionné favorablement par le paysage majestueux qui s'offre à ses regards en venant de la Grèce où son génie poétique, épris de larges horizons, s'est senti à l'étroit. L'aspect nu et désolé du sol de la Grèce, la nature tourmentée qui l'entoure l'ont oppressé et il respire plus à l'aise à la vue de la terre d'Asie.

Voici une autre description nocturne et combien belle et grandiose des côtes d'Asie Mineure vues du bateau, par une nuit étoilée: "... le navire dort comme sur un lac; de quelque côté que le regard se porte, il tombe sur l'encadrement montagneux des baies; des plans de montagnes de toutes formes et de toutes hauteurs fuient les uns derrière les autres laissant quelquefois entre leurs cimes inégales de hautes vallées où nage la lumière argentée de la lune; des vapeurs blanches se traînent sur leurs flancs, et leurs crêtes sont noyées dans des vagues d'un pourpre pâle; derrière s'élèvent les cimes anguleuses du Taurus avec ses dents de neige; quelques caps bas et boisés se prolongent de loin en loin dans la mer et de petites îles, comme des vaisseaux à l'ancre, se détachent, çà et là des rivages; un profond silence règne sur la mer et sur la terre; on n'entend que le bruit que font les dauphins en s'élançant de temps en temps du sein des flots pour bondir comme des chevreaux sur une pelouse; les vagues unies et marbrées d'argent et d'or semblaient cannelées comme des colonnes ioniennes couchées à terre ...".⁶⁵

Après ce ravissant paysage nocturne, voici maintenant la description d'une fraîche vallée qu'il rencontre sur son passage au cours d'une promena-

⁶⁴ cf. (1), p. 118, Tome I.

⁶⁵ cf. (1), p. 143, Tome II.

de dans son domaine de Burgaz ova. Après Yeni Çiflik, l'une de ses terres, il franchit un mamelon et ne peut réprimer ainsi que ses compagnons de voyage, un cri de ravissement devant le spectacle qui s'offre à ses yeux. Ce qu'il voit évoque en lui un paysage suisse sous un ciel d'Italie: "Nous avons à nos pieds une vallée d'Helvétie sous le ciel de Naples . A notre droite, des prairies en pente surmontées de bosquets de sapins, de hêtres, de cyprès, arrosées de rigoles écumantes, closes de haies vives, de saules, ... et de peupliers, tachetées de blonds et blancs troupeaux paissant çà et là sur leurs hautes herbes. A notre gauche, une vallée de vignes basses, comme en Bourgogne entremêlées d'amandiers, de pêcheurs et entrecoupées de maisonnettes de cultivateurs. Au fond de ce défilé, une montagne, sombre rameau du Mont Taurus s'élevait comme un rempart colossal de verdure et d'ombre dans les profondeurs d'un ciel transparent, sur tous les flancs et dans les anfractuosités de cette chaîne de montagnes, de légers minarets s'élevaient minces et effilés, du sein des groupes de cyprès comme pour rivaliser de légèreté avec eux; des villages blanchissants, sous les feuilles, ou sur les terrasses naturelles de ces pentes, attiraient l'oeil par les réverbérations du soleil couchant sur leur arcades ou sur leurs murs" ⁶⁶

Et cette description d'un petit village turc que le poète saisit sur le vif et qu'il note dans ses moindres détails, est un tableau rustique, plein de vie et de mouvement où nous voyons la vie de chaque jour des paysans d'Anatolie: "Rien n'est plus rustique et plus pastoral; ce sont çà et là quelques chaumières basses construites en briques de terre séchées au soleil récrépiées de chaux vive; les toits sont couverts en tuile creuse; de petits jardins entourés de haies vives très hautes pour cacher les femmes, bordent d'un côté ces maisons éparses, quelques vaches, quelques chevaux et quelques chamelles paissent alentour; les fidèles cigognes perchent sur le toit; le maître de la maison en turban blanc, en veste assez riche, les jambes nues dans ses pantoufles de cuir brodé, accroupi sur un tapis au seuil de sa porte, fume ou roule dans ses doigts les grains de son chapelet d'ambre; son fusil est à côté de lui , contre un mur; quelques outils de jardinage, quelques jougs de boeufs, quelques roues de chars, quelques paniers d'osier à claire-voie pour transporter ses récoltes, sont épars sur l'aire de la maison. Par-dessus les haies, on entrevoit si l'on est à cheval, ses femmes et ses enfants, à l'ombre dans son jardin; elles pillent son maïs, elles pétrissent ses galettes, elles entretiennent le feu de son petit foyer, elles préparent son repas; ou elles jouent avec leurs petits enfants. Autour d'elles on voit presque partout une ou deux esclaves noires qui font les travaux les plus rudes du ménage..."

Un peu plus loin c'est la place du village où se trouvent deux ou trois échoppes qui servent de cafés aux villageois. Par quelques détails, l'écri-

⁶⁶ cf. (2), p. 146.

vain parvient à nous faire sentir admirablement le calme et la torpeur qui régnaient dans le village par un après-midi chaud d'été: " De l'autre côté de la place et tout près de ma maison, il y a deux ou trois petites échoppes où l'on vend du café, du tabac, de l'orge, de la paille hachée et quelques épices aux villageois et aux caravanes; . . . Les principaux du village s'assoient une partie du jour à l'ombre devant le seuil de ces boutiques champêtres et causent entre eux en fumant et en prenant le café, ce second pain des Orientaux. Le plus profond silence règne dans le village et au loin dans la plaine; la voix de l'imam qui appelle cinq fois par jour la pensée du peuple à la prière, le hennissement lointain de quelque cheval, le mugissement d'un buffle, les battements d'aile de la cigogne, le bourdonnement des abeilles dans les jardins, sont les seuls bruits qui s'élèvent sous le soleil pendant l'ardeur du jour" ⁶⁷

Voici maintenant ce beau paysage pittoresque que le poète de Milly aperçoit d'un sommet qui domine le village de Touloum et qui lui rappelle un village du Dauphiné ou du Jura: "... en face la vaste étendue de la plaine dont nous faisons le tour depuis deux heures; à droite un large ravin au fond duquel surgissait une source entourée des femmes, des filles, des troupeaux de ces habitations éparses; à gauche une vallée plus étroite, plus obscure et plus ombreuse qu'une source pareille arrosait et rafraîchissait aussi, à nos pieds le village tout voilé de ses légères fumées du soir et tout retentissant de bêlement des taureaux, des moutons, des chèvres; un peu plus près de nous, la mosquée avec son petit minaret crénelé de cigognes, d'où sortait comme une voix plaintive l'appel de l'imam à la prière., voilà le site. . . La vue y planait, la brise y soufflait; les vapeurs de la plaine aqueuse n'y montaient pas, deux sentiers faciles y portaient, les jardins, deux fontaines rapprochées l'abreuvaient d'eaux vives, le Caystre serpentait en bas, la vallée d'Ephèse s'ouvrait auprès, le lac dans le lointain y réfléchissait dans ses eaux d'argent les lueurs du matin et du soir, des montagnes boisées de chênes verts et d'oliviers y versaient leurs ombres."

Le poète de Milly dont les meilleures années se sont passées aux champs et qui a décrit la nature de façon si émouvante, est charmé de ce beau panorama qui s'offre à ses regards et veut faire construire son futur kiosque d'été dans ce ravissant site qui lui rappelle un village de France: "En contemplant, continue-t-il, les toits de ce village noyé sous les platanes, les tuiles rouges, les haies d'arbustes épineux, les chemins creux ou tournant entre les vergers, les troupeaux ruminant autour des étables, les femmes, les jeunes filles et les enfants rapportant l'eau des fontaines sur leurs têtes, la mosquée tout semblable à une petite église de hameau, le vieil imam assis sur le seuil de son presbytère, roulant entre ses doigts les grains d'ambre du chapelet mahométan et causant avec les bergers ren-

⁶⁷ cf. (2), p p. 120-122.

trant du pâturage, on pouvait se croire dans un village du Jura... du Dauphiné et se faire sans effort tous les songes si doux de la patrie: l'homme est partout le même... ." ⁶⁸.

Tout comme les villages, les villes d'Asie Mineure aussi ont le don de plaire au poète qui court d'enchantement en enchantement. Devant la ville de Tiré dont les minarets s'illuminent un par un, pendant une nuit de Ramazan, le poète est saisi de l'admiration la plus vive. Devant ce spectacle féérique peu commun pour les regards d'un étranger, il éprouve un plaisir tout esthétique. Il nous présente tout d'abord la ville avec ses maisons blanches, ses mosquées, ses bazars, ses cafés, ses vergers et ses jardins à la tombée de la nuit: "Au pied de la montagne à mi-côte, une ville blanche comme si elle eût été bâtie de marbre, assise degrés par degrés sur les gradins inférieurs d'un cirque, se présentant au milieu, aux rayons du soir avec ses mosquées, ses bazars, ses caravanserais, ses cafés, se noyant à ses deux extrémités dans les ombres ou dans les feuilles de ses vergers, de ses jardins et de ses forêts. . ."

Ensuite il nous décrit les minarets qui s'illuminent dans la demi clarté du crépuscule comme une myriade d'étoiles scintillantes, ce qui donne un aspect féérique à cette modeste ville perdue d'Asie Mineure: "Trente deux minarets jaillissaient comme des jets d'eau pétrifiés ça et là au-dessus des toits de la ville, avec leurs colonnes rondes ou cannelées leurs galeries aériennes, leurs escaliers extérieurs en spirales tournant autour de leurs tiges, leurs petites coupes d'or ou d'étain. Selon les rites de ces jours sacrés les minarets illuminés avant la fin du jour, avaient allumé leurs milliers de lampes depuis la base jusqu'au sommet. La lueur déjà visible de ces colonnes de feux roses contrastant avec la blancheur des mosquées, avec le bleu du ciel avec la sombre teinte des cyprès et confondue avec les dernières clartés du crépuscule, donnait à la vallée, à la ville, à la noire montagne, au firmament, la forme, la couleur, . . . d'une apparition. Nous restâmes un moment immobiles à contempler cette Alpe d'Asie portant une cité musulmane sur ses croupes et s'illuminant elle-même de millions d'étoiles pour éblouir et enchanter les yeux d'un étranger. . . Nous ne regrettions pas les fatigues de quatorze heures de route pour avoir eu seulement l'apparition de ce site, de cette Suisse orientale, de cette cité fabuleuse dans les regards" ⁶⁹.

Après la description de cette ravissante petite ville, voyons maintenant celle du golfe d'Izmir que le poète contemple tout d'abord du bateau: . . . "le matin nous apercevons Smyrne adossée à une immense colline de cyprès au fond du golfe; de hautes murailles crénelées couronnent la partie supérieure de la ville; de belles campagnes boisées s'étendent sur la gauche jusqu'aux montagnes "

⁶⁸ cf. (2), pp. 182-183.

⁶⁹ cf. (2), pp. 146-147.

La vue de la ville évoque en lui le souvenir de l'illustre chantre grec, d'Homère: "Là coule le fleuve Mèlès, continue-t-il; le souvenir d'Homère plane pour moi sur tous les rivages de Smyrne; je cherche des yeux cet arbre au bord du fleuve, inconnu alors, où la pauvre esclave déposa son fruit entre les roseaux: cet enfant devait emporter un jour dans son éternelle gloire et le nom du fleuve, et le continent, et les îles..."⁷⁰

Pour compléter le tableau voici une autre description du Golfe de Smyrne que Lamartine nous fait lors de son second voyage, seize ans plus tard: "Je l'ai décrit (le Golfe d'Izmir) dans mon premier voyage. Je ne trouve pas un trait à changer au tableau. Ce sont toujours les mêmes montagnes dont les créneaux de roche se détachent sur un ciel cru et sans fond, les mêmes forêts descendant et remontant çà et là sur les collines, les mêmes pentes vertes encadrées de bosquets, les mêmes rares villages entourés de figuiers et de vignes, les mêmes caps de rocher lavés par la molle écume de la vague. .. Mille fois plus pittoresque que les Dardanelles, le golfe de Smyrne, encaissé de deux côtés par des montagnes alpestres sauvages, incultes, boisées, tour à tour verdoyantes ou nues, est le lac de l'Ionie..."⁷¹

C'est surtout le silence et la paix qui régnaient dans le golfe qui charment et consolent l'âme endolorie et désillusionnée du poète: "La lame vous porte de rêve en rêve et de repos en repos sur ces doux aspects; les vents s'y taisent, la mer y parle bas, ce golfe a un silence qu'on ne retrouve ni dans la grande mer, ni sur les côtes des continents ouverts à la lame; on dirait le silence d'une vallée d'eau ou bien d'une vallée de terre. L'âme s'y recueille, le souci s'y endort. Le Golfe de Naples a plus de splendeur et d'ivresse des sens, mais il n'a rien de ce génie invisible de la solitude et de cette concentration dans la beauté de la physionomie du Golfe de Smyrne. On ne s'étonne pas qu'il ait fait naître le génie à la fois vaste, profond, élevé, serein et mélancolique d'Homère. Le Golfe de Smyrne est un chant de l'Odyssée"⁷²

Vient ensuite la description du port et de la ville qui s'étend dans toute la splendeur de sa beauté et la magnificence de sa vue d'ensemble: "... Nous contemplâmes un moment l'amphithéâtre de montagnes, de châteaux forts, de bois de cyprès, de minarets, de ville haute et de ville basse, de quais, de ports, de navires, de barques, d'anses de golfes dans le golfe s'enfonçant plus avant encore dans les terres de hautes vallées et de cols ténébreux conduisant dans le lointain le regard de la pensée vers les plaines intérieures de Magnésie ou vers les défilés du Taurus..."⁷³

Mais quand il débarque pour la première fois à Izmir, Lamartine est déçu de prime abord. Il s'attendait à voir une ville d'Orient bariolée

⁷⁰ cf. (1), p. 148, Tome II.

⁷¹ cf. (2), p. 95.

⁷² cf. (2), p. 96.

⁷³ cf. (2), p. 97.

et pittoresque, riche en couleurs. Il est étonné de trouver à sa place, une ville d'Occident où les gens vivent comme à Paris ou à Londres: " Smyrne ne répond en rien à ce que j'attends d'une ville d'Orient, écrit-il; c'est Marseille sur la côte de l'Asie Mineure; vaste et élégant comptoir où les négociants européens mènent la vie de Paris et de Londres..." ⁷⁴

Mais, bientôt, lorsqu'il visite la ville, il découvre des sites pittoresques comme ce charmant coin au bords du fleuve qu'il prend pour le Méléès qui à, dit-on porté sur ses flots Homère enfant et dans les eaux duquel le poète lave son front et trempe ses lèvres: "... En redescendant, nous trouvons au bord du fleuve, que j'aime à prendre pour le Méléès, un site charmant, non loin d'une porte de la ville; c'est le pont des Caravanes: le fleuve est un ruisseau limpide et dormant sous la voûte paisible des sycomores et des cyprès; on s'assied sur ses bords et des Turcs nous apportent des pipes et du café. Si ces flots ont entendu les premiers vagissements d'Homère, j'aime à les entendre doucement murmurer entre les racines des platanes; j'en porte à mes lèvres, j'en lave mon front brûlant. . . " ⁷⁵

Après Izmir voici maintenant la description de deux autres villes de Turquie, anciennes capitales de l'Empire Ottoman, Brousse et Andrinople, villes qui ont été témoins de la fortune ascendante des fils d'Osman.

Le poète voit dans Brousse une ville de retraite paisible, un asile délicieusement reposant au sein d'une nature généreuse et opulente et où se réfugient tous ceux qui aiment la vie contemplative et la méditation: "Brousse, la première capitale des Turcs et leur dernière station à l'extrémité de l'Asie avant de passer en Europe, est aussi une ville sainte de l'islamisme. Elle est bâtie sur les étages du Mont Olympe les plus rapprochés de la plaine et de la mer; les neiges de la montagne l'arrosent du perpétuel écoulement de leurs glaciers, ses forêts la rafraîchissent de leur ombre, les eaux des volcans du Taurus y dégorgent dans ses sources bouillantes où les malades de l'Asie et de l'Europe viennent chercher et retrouver la santé. C'est le séjour d'été des belles odalisques des harems de Constantinople; c'est le délicieux exil des vizirs déposés par les sultans, c'est la Rome paisible de l'Orient où les hommes d'Etat, les princes détrônés, les pachas en disgrâce, les poètes contemplatifs viennent passer leurs dernières années dans l'étude ou dans leur philosophique indifférence aux choses de la vie" ⁷⁶

Après cette description de Brousse qui est en effet actuellement encore la ville de prédilection des fonctionnaires retraités, riche en souvenirs historiques, célèbre par ses mosquées, ses turbés ⁷⁷ et ses eaux thermales, par ses vertes forêts qui l'entourent de toutes parts et sa délicieuse et fraîche vallée qui lui a valu le surnom de Brousse la Verte, voici maintenant la

⁷⁴ cf. (1), p. 149, Tome II.

⁷⁵ cf. (1), p. 149, Tome II.

⁷⁶ cf. (2)

⁷⁷ Espèce de mausolées que les musulmans construisent pour leurs morts.

description d'Andrinople, seconde capitale des Osmanlis, ville immense au milieu de ses plaines opulentes et que domine sa belle mosquée, chef-d'oeuvre de Sinan⁷⁸. Andrinople lui fait l'impression d'une belle et grande ville située dans une plaine des plus fertiles: "le sixième jour au matin, note le poète sur son chemin de retour, nous apercevons Andrinople à l'issue de ses plaines, dans un beau bassin, entre des montagnes. La ville paraît immense et sa belle mosquée la domine. C'est le plus beau monument de la Turquie. .. Les champs, deux lieues avant la ville, sont cultivés en vignes, en arbres fruitiers de toute espèce. L'aspect du pays rappelle les environs de Dijon ou de Lyon. De nombreux ruisseaux serpentent dans la plaine... La ville grande à peu près comme Lyon, est arrosée par trois fleuves: l'Ebre, l'Arda et le Tundicha;⁷⁹ elle est enveloppée de toutes parts par les bois et les eaux; les belles chaînes de montagnes encadrent ce bassin fertile"⁸⁰

Mais c'est surtout Istanbul "la capitale du monde" la reine des cités et la troisième capitale des Turcs, que Lamartine a décrit dans ses mille aspects, dans toute la magnificence de sa beauté et la richesse de ses couleurs.

D'après le poète Istanbul est la capitale du monde. Dans une comparaison qu'il fait entre Damas et celle-ci voici ce qu'il écrit: "... c'est une des villes (Damas) écrites par le doigt de Dieu sur la terre, une capitale prédestinée comme Constantinople. Ce sont les deux seules cités qui ne soient pas arbitrairement jetées sur la carte d'un empire, mais invinciblement indiquées par la configuration des lieux. Tant que la terre portera des empires, Damas sera une grande ville et Istamboul la capitale du monde"⁸¹

Cependant lorsqu'il aperçoit pour la première fois cette ville de loin, il est désagréablement surpris: "A cette première apparition de Constantinople, note-t-il, je n'éprouvai qu'une émotion pénible de surprise et de désenchantement. "Quoi ! ce sont là, disais-je en moi-même, ces mers, ces rivages, cette ville merveilleuse pour lesquels les maîtres du monde abandonnèrent Rome et les côtes de Naples? C'est là cette capitale de l'univers, assise sur l'Europe et sur l'Asie, que toutes les nations conquérantes se disputèrent tour à tour comme le signe de la royauté du monde? C'est là cette ville que les peintres et les poètes imaginent comme la reine des cités, planant sur ses collines et sur sa double mer enceinte de ses golfes, de ses tours, de ses montagnes, et enfermant tous les trésors de la nature et du luxe de l'Orient? C'est là ce que l'on compare au golfe de Naples, portant une ville blanchissante dans son sein creusé en vaste amphitéâtre,... Je ne vois rien là à comparer à ce spectacle dont mes yeux sont toujours

⁷⁸ Célèbre architecte turc du XVIe. siècle.

⁷⁹ Meriç, Arda et Tunca de leurs noms turcs.

⁸⁰ cf. (1), pp. 249-250, Tome II.

⁸¹ cf. (1), p. 79, Tome II,

empreints; je navigue il est vrai, sur une belle et gracieuse mer, mais les bords sont plats ou s'élèvent en collines monotones et arrondies; les neiges de l'Olympe de Thrace qui blanchissent, il est vrai, à l'horizon, ne sont qu' un nuage blanc dans le ciel et ne solennisent pas d'assez près le paysage.... ; et Constantinople que le pilote me montre du doigt, n'est qu'une ville blanche et circonscrite, sur un grand mamelon de la côte d'Europe. Etait-ce la peine de venir chercher un désenchantement si loin"⁸²

Le poète, dans sa déception ne veut même plus regarder autour de lui. Mais bientôt, il commence à revenir de son dédain et apprécie mieux le charme du tableau qui s'offre à ses yeux.

Le bateau sur lequel il se trouve, est venu mouiller dans la mer de Marmara, non loin du port où ils ne peuvent entrer à cause de la violence des vents du nord. De l'endroit où il se trouve, Lamartine ne peut apercevoir ni le port , ni l'entrée du Bosphore qu'il a hâte de contempler, mais ce qu'il voit de la ville, silencieuse et comme endormie sous le soleil d'été, provoque son admiration: "Il était cinq heures du soir, le ciel était serein et le soleil éclatant; je commençais à revenir de mon dédain pour Constantinople: les murs d'enceinte de cette partie de la ville, pittoresquement bâtis de débris de murs antiques et surmontés de jardins, de kiosques et de maisonnettes de bois peintes en rouge, formaient le premier plan du tableau; au-dessus, des terrasses de maisons sans nombre pyramidaient comme des gradins, d'étage en étage, entrecoupées de têtes" d'orangers et de flèches aigués et noires de cyprès; plus haut, sept ou huit grandes mosquées couronnaient la colline et flanquées de leurs minarets sculptés à jour, de leurs colonnades mauresques portaient dans le ciel leurs dômes dorés qu'enflammait la réverbération du soleil: les murs peints en azur tendre de ces mosquées, les couvertures de plomb des coupoles qui les entourent, leur donnaient l'apparence et le vernis transparent de monuments de porcelaine. Les cyprès séculaires accompagnaient ces dômes de leurs cimes immobiles et sombres, et les peintures de diverses teintes des maisons de la ville faisaient briller la vaste colline de toutes les couleurs d'un jardin de fleurs; aucun bruit ne sortait des rues; aucune grille des innombrables fenêtres ne s'ouvrait; aucun mouvement ne trahissait l'habitation d'une si grande multitude d'hommes: tout semblait endormi sous le soleil brûlant du jour; le golfe seul, sillonné en tous sens de voiles de toutes formes et de toutes grandeurs, donnait signe de vie. Nous voyions à chaque instant déboucher de la Corne d'Or.. ., du vrai port de Constantinople, des vaisseaux à pleines voiles qui passaient à côté de nous en fuyant vers les Dardanelles; mais nous ne pouvions apercevoir l'entrée du Bosphore, ni comprendre même sa position"⁸³

⁸² cf. (1), pp. 156-157, Tome II.

⁸³ cf. (1), p. 158.

Mais c'est surtout le lendemain qu'il est définitivement conquis par la vue majestueuse de la ville lorsqu'il la contemple de la Pointe du Sérail et qu'il aperçoit cette vue unique au monde chantée avant et après lui par tant de poètes et écrivains. Lamartine devait avoir la Pointe du Sérail à sa gauche, Scutari à sa droite, l'entrée du Bosphore en face de lui et de l'autre côté, la Corne d'Or. Devant ce spectacle grandiose, il ne put s'empêcher de jeter un cri d'admiration involontaire: "C'est là, s'écrie-t-il tout enthousiasmé, que Dieu et l'homme, la nature et l'art, ont placé ou créé de concert le point de vue le plus merveilleux que le regard humain puisse contempler sur la terre. Je jetai un cri involontaire, et j'oubliai pour jamais le golfe de Naples et tous ses enchantements; comparer quelque chose à ce magnifique et gracieux ensemble, c'est injurier la création."

Viennent ensuite les descriptions de la Pointe du Sérail avec ses jardins couverts de beaux arbres séculaires au premier plan, et ses palais aux innombrables coupes à l'arrière-fond; Scutari avec ses vertes collines de cyprès, ses mosquées, ses maisons peintes en rouge et ses cimetières: "ces terrasses, note-t-il en parlant de la Pointe du Sérail, qui s'élèvent en pentes insensibles jusqu'au palais du sultan dont on aperçoit les dômes dorés à travers les cimes gigantesques des platanes et des cyprès, sont elles-mêmes plantées de cyprès et de platanes énormes, dont les troncs dominant les murs, et dont les rameaux, débordant des jardins, pendent sur la mer en nappes de feuillage et ombragent les calques; les rameaux s'arrêtaient de temps en temps à leur ombre; de distance en distance, ces groupes d'arbres sont interrompus par des palais, des pavillons, des kiosques, des portes sculptées et dorées ouvrant sur la mer, ou des batteries de canons de cuivre et de bronze de formes bizarres et antiques; les fenêtres grillées de ces palais maritimes, qui font partie du sérail, donnent sur les flots, et l'on voit à travers les persiennes étinceler les lustres et les dorures des plafonds des appartements; à chaque pas aussi, d'élégantes fontaines mauresques, incrustées dans les murs du sérail, tombent du haut des jardins et murmurent dans des conques de marbre pour désaltérer les passants...

"A mesure que le canot avançait le long de ces murailles, l'horizon devant nous s'élargissait, la côte d'Asie se rapprochait et l'embouchure du Bosphore commençait à se tracer à l'oeil entre les collines de verdure sombre et des collines opposées, qui semblent peintes de toutes les nuances de l'arc-en-ciel; . . ."

Le poète contemple maintenant à sa droite, la rive d'Asie qui porte dans son sein Scutari, immense ville qui s'étend en face d'Istanbul avec ses maisons peintes en rouge, ses collines vertes et rivalisant de beauté avec elle; "La côte riante d'Asie, éloignée de nous d'environ un mille, se dessinait à notre droite, toute découpée de larges et hautes collines dont les cimes étaient de noires forêts à têtes aiguës, les flancs des champs entourés de franges d'arbres, semés de maisons peintes en rouge; et les bords des

ravins à pic tapissés de plantes vertes et de sycomores, dont les branches trempent dans l'eau; plus loin, ces collines s'élevaient davantage, puis redescendaient en plages vertes et formaient un large cap avancé qui portait comme une grande ville: c'était Scutari avec ses grandes casernes blanches semblables à un château royal, ses mosquées entourées de leurs minarets resplendissants, ses quais et ses anses bordés de maisons, de bazars, de calques à l'ombre, sous des treilles ou sous des platanes et la sombre et profonde forêt de cyprès qui couvre la ville; et à travers leurs rameaux brillaient, comme d'un éclat lugubre, les innombrables monuments blancs des cimetières turcs;.."

Ensuite le poète tourne les yeux vers l'entrée du Bosphore qui s'offre à ses regards dans toute la splendeur de sa beauté: "Au-delà de laPointe de Scutari. . . le Bosphore comme un fleuve encaissé s'entr'ouvrait et semblait fuir entre des montagnes sombres dont les flancs de rochers, les angles sortants et rentrants, les ravins, les forêts se répondaient des deux bords, et au pied desquels on distinguait à perte de vue une suite non interrompue de villages, de flottes à l'ancre ou à la voile, de petits ports ombragés d'arbres, de maisons disséminées et de vastes palais avec leurs jardins de roses sur la mer.

"Quelques coups de rames nous portèrent en avant et au point précis de la Corne d'Or où l'on jouit à la fois de la vue du Bosphore, de la mer de Marmara, et enfin de la vue entière du port ou plutôt de la mer intérieure de Constantinople; là nous oubliâmes Marmara, la Côte d'Asie et le Bosphore, pour contempler d'un seul regard le bassin même de la Corne d'Or et les sept villes suspendues sur les sept collines de Constantinople, convergeant toutes vers le bras de la mer qui forme la ville unique et incomparable, à la fois ville, campagne, mer, port, rives de fleuve, jardins, montagnes boisées, vallées profondes, océan de maisons, fourmilière de navires et de rues, lacs tranquilles et solitudes enchantées, vue qu' aucun pinceau ne peut rendre que par détails, et où chaque coup de rame porte l'oeil et l'âme à un aspect, à une impression opposée." ⁸⁴

C'est maintenant l'activité du port que le poète saisit sur le vif avec ses innombrables vaisseaux à l'ancre ou à la voile, ses forêts de mâts qui s'étendent à perte de vue, ses caïques qui circulent tout en se croisant et se heurtant, ses mouettes blanches qui s'envolent et se posent sur les eaux comme des fleurs blanches. Il est impressionné très favorablement par le mouvement et l'activité qui régissent dans le port qu'il trouve de beaucoup supérieur à la Tamise: "Ce port, note-t-il, ne ressemble en rien à un port: c'est plutôt un large fleuve comme la Tamise, enceint des deux côtés de collines chargées de villes, et couvert, sur l'une et l'autre rive, d'une flotte interminable de vaisseaux groupés à l'ancre le long des maisons.

⁸⁴ cf. (1), Tome II, p. 159 et suiv.

Nous passions à travers cette multitude innombrable de bâtiments, les uns à l'ancre, les autres déjà à la voile, cinglant vers le Bosphore, vers la mer Noire ou vers la Mer de Marmara; bâtiments de toutes formes, de toutes grandeurs, de tous les pavillons depuis la barque arabe, dont la proue s'élançait et s'élevait comme le bec des galères antiques, jusqu'au vaisseau à trois ponts avec ses murailles étincelantes de bronze. Des voilées de calques turcs, conduits par un ou deux rameurs en manche de soie, petites barques qui servent de voitures dans les rues maritimes de cette ville amphibie, circulaient entre ces grandes masses, se croisant se heurtant sans se renverser, se coudoyant comme la foule dans les places publiques; et des nuées d'albatros, pareils à de beaux pigeons blancs, se levaient de la mer à leur approche pour aller se poser plus loin et se faire bercer par la vague... Je n'essayerai pas de compter les vaisseaux, les navires, les bricks et les bâtiments et barques qui dorment ou voguent dans les eaux du port de Constantinople, depuis l'embouchure du Bosphore et la Pointe du Sérail jusqu'au faubourg d'Eyoub et aux délicieux vallons des Eaux douces. La Tamise à Londres n'offre rien de comparable. Qu'il suffise de dire qu'indépendamment de la flotte turque et des bâtiments de guerres européens à l'ancre dans le milieu du canal, les deux bords de la Corne d'Or en sont couverts sur deux ou trois bâtiments de profondeurs et sur une longueur d'une lieue environ des deux côtés. Nous ne pûmes qu'entrevoir ces files prolongées de proues regardant la mer, et notre regard alla se perdre au fond du golfe, qui se rétrécissait., en s'enfonçant dans les terres, parmi une véritable forêt de mâts " ⁸⁵

Or, comme, on peut le voir facilement, le poète nous décrit, cette première apparition d'Istanbul, dans sa vue d'ensemble, avec une précision et une exactitude parfaites. Rien n'a été oublié par le poète dont le coup d'oeil sûr embrasse tous les détails à la fois. Dans chaque ligne perce en même temps son enchantement devant ce spectacle gracieux et majestueux à la fois.

Ce n'est pas comme Chateaubriand qui, devant le même tableau sublime qui s'offrait à ses regards, ne trouve que ces lignes hâtives pour nous décrire sans enthousiasme, d'un air morne et ennuyé, cette ville qui a conquis par sa beauté le coeur de tous ceux qui l'ont approchée.

Comparons à la belle description faite par Lamartine ce passage de Chateaubriand sur Istanbul qui nous étonne de la part d'un artiste comme lui qui savait d'ordinaire peindre si bien ce qu'il voyait: "Je me trouvais tout à coup au milieu du palais du Commandeur des croyants: ce fut le coup de baguette d'un génie. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe. J'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari; la terre d'Europe était à ma gauche: elle formait en se creusant, une large baie pleine de grands navires

⁸⁵ cf. (1), pp. 162-163, Tome II,

à l'ancre et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux présentait en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari; les cyprès, les minarets, les mâts de vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges, la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue et le ciel qui déroulait au dessus un autre champ d'azur: voilà ce que j'admirai"⁸⁶ Et c'est tout. Or ce tableau banal et hâtif aurait pu paraître suffisant décrit par n'importe quel autre écrivain, mais de la part de Chateaubriand il nous déçoit. Chose étonnante, celui-ci ne trouve rien à dire sur le Bosphore célébré par tous les écrivains et les poètes de passage à Istanbul; et pourtant, il y aurait trouvé de quoi exercer son pinceau, et sa palette aurait trouvé plus d'une gamme de riches coloris pour fixer les beaux couchers de soleil sur la Corne d'Or où les dômes et les minarets blancs des mosquées se découpent sur un fond de pourpre et d'or, l'azur du ciel et de la mer, les vertes collines du Bosphore, les mouettes blanches qui s'ébattent sur les flots bleus et qui donnent un cachet si particulier à la ville. Quand celles-ci se posent sur les flots bleus du Bosphore, leurs ailes argentées qui brillent au soleil et qui sont en parfaite harmonie avec les blanches coupoles des mosquées, se confondent au loin avec l'écume des flots et offrent aux regards, dans ce décor enchanteur, un tableau ravissant qui tenterait le pinceau de plus d'un peintre.

Or, comment se fait-il que Chateaubriand qui est un vrai, un grand artiste, soit resté indifférent à tant de beautés, lui qui nous a peint des paysages exquis brossés de main de maître et qui égalent en beauté ceux des plus célèbres paysagistes; lui qui a trouvé des nuances pleines de finesse dans le choix des couleurs et des jeux de lumière de ses tableaux que son oeil infailible d'artiste note avec tant de justesse et de précision, comment pouvait-il rester insensible aux charmes de cette ville qui a arraché des cris d'admiration involontaires à tous ceux qui l'ont vue pour la première fois et qui en ont gardé pour jamais le souvenir?

Pourtant il a décrit des clairs de lune, des couchers de soleil et des marines qui sont de purs chefs-d'oeuvre. Il nous a laissé toute une collection de "nuits" qui diffèrent les unes des autres et ses clairs de lune sont les merveilles du genre.

Mais à Istanbul on dirait qu'il est frappé de cécité, tant son parti-pris et sa malveillance sont évidents à notre égard.

Écoutons de la bouche même d'un français la condamnation de ce parti-pris de l'illustre écrivain qui est aveugle aux charmes de cette reine des cités. "C'est par mer, écrit Jean Mariel, en connaisseur, qu'il faut aborder Istamboul aussi bien que Naples et Marseille et de préférence à l'aube ou sous les rougeurs du couchant, si l'on veut se bien préparer

⁸⁶ cf. (13), pp. 245-246.

à connaître la séduction qui émane d'elle. A ce charme ont cédé tous les voyageurs que n'aveuglait pas un parti-pris semblable à celui qui me révolte chez l'auteur de l'itinéraire...

"Est-il un voyageur gardant quelque peu la nostalgie des rives du Bosphore continue l'écrivain, qui puisse sans un haussement d'épaules lire ces lignes dédaigneuses par lesquelles le vertueux René s'applique à démontrer qu'il n'a rien su comprendre à tout ce qui fait le charme de la vie turque et l'attrait de Stamboul: "Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à nos yeux; ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort... Le séjour de Constantinople me pesait. Je n'aime à visiter que les lieux embellis par les vertus ou par les arts et je ne trouvais dans cette patrie des Phocas et des Bajazet ni les uns ni les autres"

Après avoir cité ce passage de Chateaubriand, Jean Mariel conclut par ces paroles ironiques: "Le vicomte de Chateaubriand se considérait à vrai dire comme le champion de la Grèce esclave et le porte-parole de l'Occident chrétien..."⁸⁷

En effet le culte qu'il avait de la Grèce antique, le rendait sourd et aveugle aux bonnes qualités des Turcs dont il ne voyait que les défauts. Il avait parcouru toute la Turquie, mais à l'encontre de Lamartine, il n'avait ressenti que dédain et mépris pour le peuple turc qu'il accable littéralement sous ses insultes.

Ce culte de l'antiquité grecque est si grand chez lui qu'il voit partout les vestiges glorieux de celle-ci lorsqu'il visite la Grèce ou l'Asie Mineure.

Lisons ce passage de l'itinéraire pour nous rendre compte du prestige magique qu'exerce sur l'écrivain cette Grèce antique chantée à travers les siècles par tous les poètes de la terre. L'écrivain arrive au cours de son voyage, dans un joli village où coule une rivière: "Cette rivière de Sousonghirli, écrit-il, n'est autre chose que le Granique et cette plaine inconnue est la plaine de la Mysie"

"Quelle est donc, continue-t-il, la magie de la gloire! un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable; on lui dit que ce fleuve se nomme Sousonghirli: il passe et continue sa route; mais si quelqu'un lui crie: c'est le Granique! il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure les regards attachés sur le cours de l'eau, comme si cette eau avait un pouvoir magique..."⁸⁸

Or c'est dans cet état d'esprit que l'illustre écrivain a parcouru la Grèce et la Turquie, état d'esprit qui ne le quittera plus durant tout son voyage en Orient.

⁸⁷ cf. (54), No. 37, mars 1913, pp. 97-98.

⁸⁸ cf. (13), p. 242.

Ce culte le pousse à voir dans les Grecs modernes les descendants de cette poignée d'hommes qui étonna le monde entier par son génie et il les confond dans un même culte d'admiration et d'amour.

C'est donc là qu'il faut chercher le motif qui lui fait embrasser la cause de la Grèce avec tant d'enthousiasme et de chaleur et lui fait détester les Turcs dans lesquels il voit les persécuteurs de ce peuple soi-disant opprimé.

D'autre part, ce n'est pas seulement son culte de l'antiquité qui pousse Chateaubriand à nourrir des sentiments hostiles à l'égard des Turcs, mais sa conscience de chrétien aussi est l'une des causes et non des moindres de son antipathie envers eux. C'est ainsi que pendant la première nuit que l'écrivain passe à Athènes, il est réveillé de son sommeil profond par la voix d'un muezzin: ". .. Un prêtre turc se mit à chanter en arabe, note l'écrivain, l'heure passée à des chrétiens de la ville de Minerve. Je ne saurais peindre ce que j'éprouvai: cet iman n'avait pas besoin de me marquer ainsi la fuite des années; sa voix seule dans ces lieux annonçait assez que les siècles s'étaient écoulés." ⁸⁹

Or ces quelques lignes suffisent à nous montrer clairement et combien éloquemment les motifs de l'hostilité de l'écrivain envers les Turcs!

A l'encontre de son illustre aîné, Lamartine n'est pas aveuglé de faux préjugés. Il est impartial et admire en toute sincérité les beaux sites d'Istanbul qu'il décrira ensuite en détail. La description qu'il a faite d'Istanbul et que nous avons citée plus haut, est d'une véracité et d'une exactitude parfaites. Aucune note discordante dans le tableau si ce n'est une légère erreur que nous devons relever en passant sur la Tour de Léandre que Lamartine appelle à tort le Tombeau de la Jeune Fille en disant que c'est une chapelle turque. En réalité ce monument n'est pas une chapelle turque et on l'appelle en turc non pas le Tombeau, mais la Tour de la Jeune Fille.

Sur l'emplacement de la tour actuelle qui date justement de Mahmoud II que Lamartine a connu lors de son premier voyage en Turquie, il y avait autrefois un monument byzantin. La côte où était bâtie la tour s'appelait la Pointe de Damalis en souvenir de Damalis, femme d'un général athénien, dont le tombeau se trouvait sur cette colline. La première tour avait été construite par l'empereur Manuel Comnène et l'un des bouts de la chaîne qui servait à fermer le Bosphore, s'attachait à cette tour. Sous les empereurs byzantins celle-ci, où l'on avait posé des canons, servait à défendre le Bosphore, mais après la conquête d'Istanbul par sultan Mehmet, ce sont les tours de la rive d'Europe et d'Asie qui servirent à la défense du Bosphore contre toute agression venant du deohrs et la tour fut utilisée désormais comme phare pour les navires arrivant de la Méditerranée.

⁸⁹ cf. (13), p. 186.

Après cette première description d'Istanbul que l'écrivain nous décrit dans sa vue d'ensemble, nous allons dans les chapitres suivants voir à la suite du poète, les coins pittoresques de la ville qu'il a visités et qu'il n'a pas manqué de nous peindre d'un pinceau fidèle et avec une grande profusion de couleurs.

CHAPITRE IV

Chose étonnante, Lamartine en Orient est en effet, devenu coloriste. A l'encontre de sa poésie qui est d'ordinaire vague et floue et qui est tout en grisaille, sa prose, dans le Voyage en Orient, est d'une richesse de coloris qui nous surprend agréablement. On dirait qu'il lui fallait le soleil d'Orient pour lui dessiller les yeux et réchauffer sa palette qui s'enrichit de mille couleurs chatoyantes.

Déjà dès son arrivée à Beyrouth, au commencement de son voyage, le poète nous avait peint le Liban, d'un pinceau tout différent de celui que nous étions habitué à voir chez lui: "Il semble, note-t-il en parlant du Liban, que le soleil repose éternellement sur les angles dorés de ces crêtes: la blancheur éblouissante dont il les imprime se laisse confondre avec celle des neiges qui restent jusqu'au milieu de l'été sur les sommets les plus élevés. . .

"Tantôt les chaînes du Liban s'élèvent presque perpendiculairement sur la mer, avec des villages et de grands monastères suspendus à leurs précipices; tantôt elles s'écartent du rivage, forment d'immenses golfes, laissent des marques verdoyantes ou des lisières de sable doré entre elles et les flots... A ma gauche la route de Beyrouth était basse, c'était une continuité de petites langues de terre tapissée de verdure. . . Plus loin des collines de sable rouge comme celui des déserts d'Egypte s'avancent comme un cap. . ." ⁹⁰

Et cette description du lever du soleil en Palestine, nous montre toute une symphonie de couleurs exquises que lui envierait l'auteur d'Atala lui-même. "Ces rayons (du soleil) ne sont pas fondus comme en Europe dans une vague et confuse clarté, dans un rayonnement éclatant et universel; ils s'élançant du haut des montagnes qui nous cachent Jérusalem, comme des flèches de feu de diverses teintes réunis à leur centre, et divergeant dans le ciel à mesure qu'ils s'en éloignent: les uns sont d'un bleu légèrement argenté, les autres d'un blanc mat; ceux-ci d'un rose tendre et pâlisant sur leurs bords, ceux-là d'une couleur de feu ardent et chauds comme les rayons d'un incendie, -divisés, et cependant harmonieusement accordés, par des teintes successives et dégradées: ils ressemblent à un brillant arc-en-ciel dont le cercle serait brisé dans le firmament, et qui

⁹⁰ cf. (1), pp. 136-137, Tome I.

se disséminerait dans les airs... Et quelques lignes plus bas: "A mesure que le jour monte, l'éclat distinct et la couleur azurée ou enflammée de chacune de ces barres lumineuses diminue et se fond dans la lueur générale de l'atmosphère; et la lune, qui était suspendue sur nos têtes, rose encore et couleur de feu, s'efface, prend une teinte nacréée et s'enfonce dans la profondeur du ciel, comme un disque d'argent dont la couleur pâlit à mesure qu'il s'enfonce dans une eau profonde"⁹¹

Et c'est ainsi que plus tard, à Istanbul il se servira également d'une palette qui est d'une richesse de coloris et d'une variété de nuances étonnantes, pour nous peindre cette ville.

Savourons cette description d'Istanbul, radieuse par la profusion de ses couleurs et que le poète contemple du belvédère qui se trouve tout en haut de la maison de M. Truqui, consul de Sardaigne dont il est l'hôte. Le poète dit qu'il ne se lasse pas de contempler le spectacle qui s'offre à ses yeux du belvédère où il monte plusieurs fois par jour et s'étonne que parmi tant de voyageurs qui ont visité Istanbul, si peu ont décrit la scène éblouissante qui s'offre à ses regards. Et le poète commence à nous peindre en ces termes le panorama majestueux qui se déploie sous ses yeux: "Les collines de Galata, de Péra, et trois ou quatre autres collines, glissent de mes pieds à la mer, couvertes de villes de différentes couleurs; les unes ont leurs maisons teintes en rouge de sang, les autres en noir avec une foule de coupoles bleues qui entrecoupent ces sombres teintes; entre chaque coupole s'élancent des groupes de verdure formés par les platanes, les figuiers, les cyprès des petits jardins attenants à chaque maison. Les grands espaces vides, entre les maisons, sont des champs cultivés et des jardins où l'on aperçoit les femmes turques, couvertes de leurs voiles noirs et jouant avec leurs enfants et leurs esclaves à l'ombre des arbres. Des nuées de tourterelles et de pigeons blancs nagent dans l'air bleu au-dessus de ces jardins et de ces toits, et se détachent, comme des fleurs blanches balancées par le vent, du bleu de la mer qui fait le fond de l'horizon.. ."

La description continue jusqu'au moment où Lamartine nous décrit la Pointe du Sérail: "Ces forêts (cle Jardin du sérail), d'un vert sombre et vernissé, sont entrecoupées de pelouses vertes, de parterres de fleurs, de balustrades, de gradins de marbre, de coupoles d'or ou de plomb, de minarets aussi minces que des mâts de vaisseau, et des larges dômes des palais, des mosquées et des kiosques qui entourent ces jardins. . ."

Puis le poète nous parle ainsi de la mosquée de Sultan Ahmet vue de loin: "... plus haut et se détachant à cru sur l'horizon azuré du ciel, une splendide mosquée couronne la colline et regarde les deux mers: sa coupole d'or⁹², frappée des rayons du soleil, semble réverbérer l'incendie,

⁹¹ cf. (1) pp. 338-339.

et la transparence de son dôme et de ses murailles surmontées de galeries aériennes lui donne l'apparence d'un monument d'argent ou de porcelaine bleuâtre..."

Et le poète pour achever de compléter ce décor féérique conclut ainsi: "Voilà le matériel du tableau. Mais si vous ajoutez à ces principaux traits dont il se compose le cadre immense qui l'enveloppe et le fait ressortir du ciel et de la mer, les lignes noires des montagnes d'Asie, les horizons bas et vaporeux du golfe de Nicomédie, les crêtes des montagnes de l'Olympe de Brousse qui apparaissent derrière le sérail, au-delà de la mer de Marmara, et qui étendent leurs vastes neiges comme des nuées blanches dans le firmament; si vous joignez à ce majestueux ensemble la grâce et la couleur infinie de ces innombrables détails, si vous vous figurez par la pensée les effets variés du ciel, du vent, des heures du jour sur la mer et sur la ville; si vous voyez les flottes des vaisseaux marchands se détacher, comme des volées d'oiseaux de mer, de la pointe des forêts noires du sérail, prendre le milieu du canal et s'enfoncer lentement dans le Bosphore en formant des groupes toujours nouveaux; si les rayons du soleil couchant viennent à raser les cimes des arbres et des minarets, et à enflammer, comme des réverbérations d'incendie, les murs rouges de Scutari et de Stamboul, si le vent qui fraîchit ou qui tombe aplatit la mer de Marmara comme un lac de plomb fondu, ou, ridant légèrement les eaux du Bosphore, semble étendre sur elles les mailles resplendissantes d'un vaste filet d'argent... ; si les phares de Galata, du sérail, de Scutari s'allument; si les étoiles se détachent peu à peu, une à une ou par groupes, du bleu firmament, et enveloppent les noires cimes de la côte d'Asie, les cimes de neige de l'Olympe, les îles des Princes dans la mer de Marmara, le sombre plateau du sérail, les collines d'Istanbul et les trois mers, comme d'un réseau bleu semé de perles, où toute cette nature semble nager; si la lueur plus douce du firmament où monte la lune naissante laisse assez de lumière pour voir les grandes masses de ce tableau en effaçant ou en adoucissant les détails: -vous avez à toutes les heures du jour et de la nuit le plus magnifique et le plus délicieux spectacle dont puisse s'emparer un regard humain; c'est une ivresse des yeux qui se communique à la pensée, un éblouissement du regard et de l'âme..."⁹²

Lisons maintenant ce passage d'un autre écrivain, de l'auteur des *Emaux et Camées*, où celui-ci nous décrit aussi le panorama d'Istanbul. Sa palette est beaucoup plus nuancée que celle de Lamartine. Son oeil

⁹² cf. (1) Lamartine parle dans son livre à plusieurs reprises (notamment pp. 158, 189) des dômes d'or ou dorés des mosquées qui ne sont pas d'or en réalité mais d'étain. Il est probable que sous les rayons du soleil, ils aient produit de loin cette impression sur le poète ou que plus probablement, sa vision poétique embellit la réalité.

⁹³ cf. (1), pp. 186-193, Tome II.

d'artiste s'efforce de saisir les plus légères nuances de ces teintes de rêve qui servent de fond aux mosquées de la ville: "Cette vue (le panorama d'Istanbul) est si étrangement belle, note Théophile Gautier, que l'on doute de sa réalité. On croirait avoir devant soi une de ces toiles d'opéra faites pour la décoration de quelques fêtes d'Orient et baignées par la fantaisie du peintre et le rayonnement des rampes de gaz, des impossibles lueurs de l'apothéose. Le Palais de Serai Bournou avec ses toits chinois, ses murailles blanches crénelées, ses kiosques treillages, ses jardins de cyprès, de pins parasols, de sycomores et de platanes; la mosquée de Sultan Ahmet arrondissant sa coupole entre ses six minarets pareils à des mâts d'ivoire; Sainte-Sophie, élevant son dôme byzantin sur d'épais contreforts rayés transversalement d'assises blanches et roses et flanquée de quatre minarets; la mosquée de Bayezid, sur laquelle planent comme un nuage des bouffées de colombes;... la Suleimaniye avec son élégance arabe, son dôme pareil à un casque d'acier, se dessinent en traits de lumière sur un fond de teintes bleuâtres, nacrées, opalines d'une inconcevable finesse et formant un tableau qui semble plutôt appartenir aux mirages de la Fata Morgana qu'à la prosaïque réalité. L'eau argentée de la Corne d'Or reflète ces splendeurs dans son miroir tremblant et ajoute encore à la magie du spectacle; des vaisseaux à l'ancre, des barques turques carguant leurs voiles ouvertes comme des ailes d'oiseaux, servent par leurs tons vigoureux et les noires hachures de leurs agrès de repoussoir à ce fond de vapeur à travers laquelle s'ébauche avec les couleurs de rêve la ville de Constantin et de Mahomet II. . ." ⁹⁴

Or, Théophile Gautier en artiste qu'il est, se contente de nous brosser à larges coups de pinceau, les points les plus caractéristiques du tableau. C'est ainsi qu'au premier plan nous voyons le palais du Sérâï Bournou entouré de ses jardins; puis viennent les mosquées avec leurs coupoles et leurs minarets qui se découpent sur un fond de teintes pâles, baignés d'une lumière qui leur donne une apparence irréaliste. Pour achever la description, les bateaux et les barques qui mouillent dans le port et dont les couleurs sombres offrent un contraste saisissant avec les couleurs claires du tableau. C'est tout, mais c'est cependant assez pour nous faire voir l'aspect féérique de ce décor.

Par contre, le panorama tracé par Lamartine est beaucoup plus complet, plus détaillé, plus minutieux. On voit que l'écrivain s'efforce visiblement à nous esquisser un tableau fidèle de la vue qui s'offre à ses regards. Son coup d'oeil embrasse une plus large étendue d'espace. Théophile Gautier est plus artiste, son tableau est d'un goût plus fin, plus nuancé. Par contre les couleurs employées par Lamartine sont plus variées et plus riches.

⁹⁴ cf. (15), p. 85.

En effet, comme c'est facile à constater, toute cette description d'Istanbul par Lamartine offre une débauche de couleurs à laquelle le poète des Méditations ne nous avait pas habitués.

Nous savons que d'ordinaire la nature pour lui n'est pas un décor aux aspects variés, aux couleurs miroitantes, mais une consolatrice qui se penche avec sollicitude sur ses blessures, une confidente au sein de laquelle il épanche ses douleurs et où il puise ses joies et ses espérances. C'est tantôt dans un décor où tout se noie dans une atmosphère de brume, un paysage vapoureux, aux contours vagues et imprécis, tantôt dans un cadre radieux quelques scènes d'Italie où l'azur du ciel et de la mer, la brise qui embaume de fleurs d'oranger, mettent une note de gaîté dans cette poésie mélancolique à l'ordinaire. Dans ce décor de rêve, le poète donne libre cours, à ses épanchements et chante son amour ou sa douleur en larges envolées harmonieuses. C'est comme une musique de Chopin ou de Schumann où sur un fond léger de mélancolie et de rêve, le poète fait entendre tout un chant sublime de douleur et d'émotion. Mais sa palette est en quelque sorte limitée. Comme on a souvent dit, les paysages qu'il nous décrit dans ses poèmes n'ont pas de relief, de précision et sont presque toujours en grisaille. Nous avons de la peine à les imaginer parce que le poète ne nous les fait pas voir avec assez de précision.

Mais au cours de son voyage en Orient, sa prose, comme nous venons de le voir plus haut, a gagné en éclat et en couleur et ses paysages sont maintenant d'une netteté de contours qui nous surprend de sa part.

Et que dire de la précision avec laquelle ses oreilles de poète capte les mille bruits qui s'élèvent des rues d'Istanbul pendant une nuit d'été et qu'il note avec tant de bonheur?

Par une splendide nuit de clair de lune qui "se réverbérait sur la mer de Marmara et presque sur les lignes violettes des neiges éternelles du mont Olympe", le poète assis sous les cyprès de l'échelle des morts, écoute les mille bruits d'Istanbul qui s'élèvent des coins divers de la ville pour venir mourir à ses pieds, "dans les rameaux frémissants des cyprès" : . . . "Tous ces bruits, note t-il, affaiblis déjà par l'heure avancée, chants des matelots sur les navires, coups de rames des caïques dans les eaux, sons des instruments sauvages des Bulgares, tambours des casernes et des arsenaux; voix de femmes qui chantent pour endormir leurs enfants, à leurs fenêtres grillées; longs murmures des rues populeuses et des bazars de Galata; de temps en temps le cri des muezzins, du haut des minarets, ou un coup de canon, signal de la retraite qui partait de la flotte mouillée à l'entrée du Bosphore, et venait répercuté par les mosquées sonores et par les collines, s'engouffrer dans le bassin de la Corne d'Or et retentir sous les saules paisibles des Eaux Douces d'Europe: tous ces bruits, dis-je, se fondaient par instants dans un seul bourdonnement sourd et indécis;

et formaient comme une harmonieuse musique où les bruits humains, la respiration étouffée d'une grande ville qui s'endort, se mêlaient, sans qu'on pût les distinguer, avec les bruits de la nature, le retentissement lointain des vagues et les bouffées du vent qui courbaient les cimes aiguës des cyprès. C'est une des impressions les plus infinies et les plus pesantes qu'une âme poétique puisse supporter. Tout s'y mêle, l'homme et Dieu, la nature et la société, l'agitation intérieure et le repos mélancolique de la pensée. On ne sait si on participe davantage de ce grand mouvement d'êtres animés qui jouissent ou qui souffrent dans ce tumulte de voix qui s'élèvent, ou de cette paix nocturne des éléments qui murmurent aussi et enlèvent l'âme au-dessus des villes et des empires dans la sympathie de la nature et de Dieu"⁹⁵

Ce passage qui constitue à notre goût l'un des plus beaux du Voyage en Orient, est d'un effet très heureux. L'oreille du poète, sensible aux harmonies musicales, capte avec une grande aisance, dans la sérénité d'une nuit d'été, les sons divers qu'il distingue les uns des autres avec une netteté et une précision remarquables, ce que nous ne voyons pas chez Théophile Gautier qui est surtout peintre et attentif avant tout aux couleurs et aux attitudes plutôt qu'aux sons qui se dégagent des choses et des êtres.

Il nous a tracé lui aussi un superbe paysage nocturne d'Istanbul, mais ce n'est simplement qu'un tableau, quoique ravissant et d'un effet artistique remarquable. Par une nuit de ramazan, Istanbul apparaît à Théophile Gautier ruisselant de lumière comme une reine qui s'est parée de tous ses bijoux d'apparat: "De l'autre côté de la Corne d'Or, note-t-il, Constantinople étincelait comme la couronne d'escarboucles d'un empereur d'Orient; les minarets des mosquées portaient à chacune de leurs galeries des bracelets de lampions et d'une flèche à l'autre couraient en lettres de feu, des versets du Koran, inscrits sur l'azur comme sur les pages d'un livre divin; Sainte-Sophie, Sultan Ahmet, Yeni Djami, la Suleimanieh et tous les temples d'Allah qui s'élèvent de Séraï Bournou aux collines d'Eyoub, resplendissaient de lumières et proclamaient en exclamations enflammées, la formule d'Islam.' Le croissant de la lune qu'accompagnait une étoile, semblait broder le blason de l'empire sur l'étendard céleste.

L'eau du golfe multipliait, en les brisant, les reflets de ces millions de phosphorescence et paraissait rouler des torrents de pierreries à demi-fondues. La réalité, dit-on, reste au dessous du rêve; mais ici le rêve était dépassé par la réalité. Les contes des Mille et une Nuits n'offrent rien de plus féerique et le ruissellement du trésor effondré d'Haroun-al-Reschid pâlerait à côté de cet écrin colossal flamboyant sur une lieue de longueur"⁹⁶

⁹⁵ cf. (1), pp. 174-175, tome II.

⁹⁶ cf. (15), pp. 91-92.

Comme on le voit de cette magnifique description, l'ex-peintre qu'est l'auteur des *Emaux et Camées* n'est attentif ici qu'aux effets de lumière. Il ne perçoit pas en même temps comme le poète des *Méditations*, le souffle de la grande ville qui s'apprête à s'endormir. Et ces bruits vagues et confus que ce dernier écrivain parvient à nous faire sentir si bien, sont d'un effet vraiment sublime et ont valu au poète l'une des plus belles pages de son livre.

Après ces belles descriptions de la ville, voyons maintenant celle du Bosphore, site unique au monde et que le poète a brossé d'un pinceau fidèle.

Lamartine qui se sent impuissant à rendre par la plume la beauté incomparable de ce site, ravissant séjour de rêve et de poésie, ajoute qu'il faudrait des années à un peintre pour pouvoir peindre une Seule des rives du Bosphore qui change d'aspect à chaque instant de la journée.

Il nous peint d'un oeil sûr et en saisissant les détails les plus caractéristiques et les plus pittoresques, ce site délicieux, avec ses collines vertes couronnées de pins, de platanes, de chênes et d'arbres de toutes sortes, ses palais au bord de l'eau, avec leurs jardins et leurs terrasses baignés des flots et égayés de superbes fleurs, ses multitudes d'anses et de baies où se blotissent comme des bouquets de fleurs, de petits villages avec leurs pimpantes maisons blanches ou de couleurs, leurs mosquées et leurs fontaines publiques; l'aspect romantique et majestueux à la fois des ruines de Rouméli Hissar, les coquets villages de Thérapia et de Buyukdéré, tout y est rendu d'un pinceau méticuleux:

"Le Bosphore, note le poète, est si profond partout, que nous passons assez près du bord pour respirer l'air embaumé des fleurs et reposer nos rameurs à l'ombre des arbres. Les plus grands bâtiments passent aussi près de nous, et souvent une vergue d'un brick ou d'un vaisseau s'engage dans les branches d'un arbre, dans les treillis d'une vigne, ou même dans les persiennes d'une croisée et fuit en emportant des lambeaux du feuillage ou de la maison. Ces maisons ne sont séparées les unes des autres que par des groupes d'arbres sur quelques petits caps avancés, ou par quelques angles de rochers couverts de lierre et de mousse, qui descendent des crêtes des collines et se prolongent de quelques pieds dans les flots. De temps en temps seulement une anse plus profonde et plus creuse entre deux collines séparées et fendues par le lit creux d'un torrent ou d'un ruisseau. Un village s'étend alors sur les bords aplanis de ces golfes, avec ses belles fontaines mauresques, sa mosquée à coupole d'or ou d'azur et son léger minaret qui confond sa cime dans celles des grands platanes. Les maisonnettes peintes s'élèvent en amphithéâtre des deux côtés et au fond de ces petits golfes, avec leurs façades et leurs kiosques à mille couleurs; sur la cime des collines, de grandes villas s'étendent, flanquées de jardins suspendus et de groupes de sapins à larges têtes, et terminent les horizons,.

Au pied de ces villages est une grève ou un quai de granit de quelques pieds seulement de large; ces grèves sont plantées de sycomores, de vignes, de jasmins, et forment des berceaux jusque sur la mer où les 'caïques s'abritent. .."

Lamartine décrit ensuite le Rouméli-Hissar dont la beauté pittoresque et grandiose à la fois, la silhouette romantique et quelque peu farouche, attirent et retiennent ses regards émerveillés:

"Il y a, note-t-il, un endroit, après le dernier de ces ports naturels, où le Bosphore s'encaisse, comme un large et rapide fleuve, entre deux caps de rochers qui descendent à pic du haut de ces doubles montagnes; le canal, qui serpente, semble à l'oeil fermé là tout à fait; ce n'est qu'à mesure qu'on avance qu'on le voit se déplier et tourner derrière le cap de l'Europe, puis s'élargir et se creuser en lac, pour porter les deux villes de Thérapia et de Buyukdéré. Du pied au sommet de ces deux caps de rochers revêtus d'arbres et de touffes épaisses de végétation, montent des fortifications à demi-ruinées et s'élancent d'énormes tours blanches crénelées, avec des pont-levis et des donjons, de la forme des belles constructions du moyen-âge. Ce sont les fameux châteaux d'Europe et d'Asie, d'où Mahomet II assiégea et menaça si longtemps Constantinople avant d'y pénétrer. Ils s'élèvent comme deux fantômes blancs, du sein noir des pins et des cyprès, comme pour fermer l'accès de ces deux mers. Leurs tours et leurs tourelles suspendues sur les vaisseaux à pleines voiles; les longs rameaux de lierre qui pendent, comme des manteaux de guerriers, sur leurs murs à demi-ruinés; les rochers gris qui les portent, et dont les angles sortent de la forêt qui les enveloppe; les grandes ombres qu'ils jettent sur les eaux, en font un des points les plus caractérisés du Bosphore. C'est là qu'il perd de son aspect exclusivement gracieux pour prendre un aspect tour à tour gracieux et sublime..."

Puis vient la description de Thérapia et de Buyukdéré, charmants et coquets petits villages s'étendant au bord des baies et couronnés de sombres collines couvertes de végétations d'une richesse et d'une abondance luxuriantes: "Au delà des châteaux, continue Lamartine, le Bosphore s'élargit; les montagnes de l'Europe et de l'Asie, s'élèvent plus âpres et plus désertes. Les bords seuls de la mer sont encore semés çà et là de maisonnettes blanches et de petites mosquées rustiques assises sur un mamelon auprès d'une fontaine et sous le dôme d'un platane. Le village de Thérapia, séjour des ambassadeurs de France et d'Anglererre, borde la rive un peu plus loin; les hautes forêts qui le dominent jettent leurs ombres sur les terrasses et les pelouses des deux palais; de petites vallées serpentent, encaissées entre les rochers, et forment les limites des deux puissances. .."

"Buyukdéré, charmante ville au fond du golfe que forme le Bosphore au moment où il se coude pour aller se perdre dans la mer Noire, s'étend

comme un rideau de palais et de villas sur les flancs de deux sombres montagnes. Un beau quai sépare les jardins et les maisons de la mer... ; la belle prairie de Buyukdéré, sur la gauche, avec son groupe de merveilleux platanes dont un seul ombrage un régiment tout entier; les magnifiques forêts des palais de Russie et d'Autriche qui dentellent la cime des collines; une foule de maisons élégantes et décorées de balcons qui bordent les quais et dont les roses et les lilas pendent en festons du bord des terrasses ; ... Le bras du Bosphore plus sombre et plus étroit que l'on commence à découvrir, étendu vers l'horizon brumeux de la mer Noire; d'autres chaînes de montagnes entièrement dégarnies de villages et de maisons et s'élevant dans les nues avec leurs noires forêts, comme des limites redoutables, entre les orages de la mer des tempêtes et la magnifique sérénité des mers de Constantinople; deux châteaux forts en face l'un de l'autre, sur chaque rive, couronnent de leurs batteries, de leurs tours et de leurs créneaux, les hauteurs avancées de deux sombres caps; puis enfin une double ligne de rochers tachés de forêts, allant mourir dans les flots bleus de la mer Noire: voilà le coup d'oeil de Buyukdéré" ⁹⁷

Après cette belle description de la rive d'Europe que le poète s'efforce de nous rendre avec une grande exactitude dans ses moindres détails, de peur de manquer les plus légères nuances de ce paysage enchanteur, voici maintenant la description de la rive d'Asie, plus belle et plus naturelle encore dans sa beauté sauvage et agreste, avec ses montagnes, ses gorges, ses vallons verts et ses clairs ruisseaux: . . "Il semble, note-t-il après la description de cette côte du Bosphore, que la nature ne pourra se surpasser elle-même, et qu'aucun paysage ne peut l'emporter sur celui dont mes yeux sont pleins. Je viens de longer la côte d'Asie en rentrant ce soir à Constantinople, et je la trouve mille fois plus belle encore que la côte d'Europe. La côte d'Asie ne doit presque rien à l'homme, la nature y a tout fait. Il n'y a plus là ni Buyukdéré, ni Thérapia, ni palais d'ambassadeurs, ... ; il n'y a que des montagnes, des gorges qui les séparent, de petits vallons tapissés de prairies qui se creusent entre les racines des rochers; des ruisseaux qui y serpentent, des torrents qui les blanchissent de leur écume, des forêts qui se suspendent à leurs flancs, qui glissent dans leurs ravines, qui descendent jusqu'aux bords des golfes nombreux de la côte; une variété de formes et de teintes, et de feuillage et de verdure, que le pinceau du peintre de paysage ne pourrait même inventer; quelques maisons isolées de matelots ou de jardiniers turcs répandues de loin en loin sur la grève ou jetées sur la plate-forme d'une colline boisée ou groupées sur la pointe des rochers où le courant vous porte et se brise en vagues bleues comme le ciel de nuit; quelques voiles blanches de pêcheurs qui se traînent dans les anses profondes et qu'on voit glisser d'un platane à l'autre, comme une toile sèche que les laveuses replient; d'innombrables

⁹⁷ cf. (1), pp. 200 et suiv. Tome II,

volées d'oiseaux blancs qui s'essuient sur les bords des prés; des aigles qui planent du haut des montagnes sur la mer; les criques les plus mystérieuses entièrement fermées de rochers et de troncs d'arbres gigantesques, dont les rameaux, chargés de nuages de feuilles, se courbent sur les flots et forment sur la mer des berceaux où les caïques s'enfoncent; un ou deux villages cachés dans les ombres de ces criques, avec leurs jardins jetés derrière eux sur des pentes vertes, et leurs groupes d'arbres au pied des rochers, avec leurs barques bercées par la douce vague à leur porte, leurs nuées de colombes sur leur toit, leurs femmes et leurs enfants aux fenêtres, leurs vieillards assis sous le platane au pied du minaret; des laboureurs qui rentrent des champs dans leurs caïques, d'autres qui remplissent leurs barques de fagots verts, de myrte ou de bruyère en fleurs pour les sécher et les brûler l'hiver. Cachés derrière ces monceaux de verdure pendante qui débordent et trempent dans l'eau on n'aperçoit ni la barque ni le rameur et l'on croit voir un morceau de la rive, détaché de terre par le courant, flotter au hasard sur la mer, avec ses feuillages verts et ses fleurs encore parfumées."

"Le rivage offre cet aspect jusqu'au château de Mahomet II qui, de ce côté aussi, semble fermer le Bosphore comme un lac de Suisse. Là il change de caractère: les collines moins âpres affaissent leurs croupes et creusent plus mollement leurs étroites vallées; des villages asiatiques s'y étendent plus riches et plus pressés"

Après ce pittoresque tableau de la côte d'Asie, le poète décrit la promenade des Eaux douces d'Asie et le palais de Beylerbeyi, résidence du sultan, descriptions que nous allons donner plus loin.

Ensuite Lamartine achève le tableau par la perspective incomparable du port d'Istanbul qu'on voit de loin entouré d'un côté de Scutari, de l'autre de Galata et de Péra, et en face, de la Pointe du sérail et de la côte d'Istanbul toute resplendissante, avec ses mosquées et ses minarets qui se découpent en flèches lumineuses sur l'azur du ciel: "Après le palais de Beglierbeg (Beylerbeyi), note l'écrivain, la côte d'Asie redevient boisée et solitaire jusqu'à Scutari, qui brille comme un jardin de roses à l'extrémité d'un cap, à l'entrée de la mer de Marmara. Vis-à-vis, la pointe verdoyante du sérail se présente à l'oeil, et entre la côte d'Europe couronnée de ses trois villes peintes et la côte de Stamboul, tout éclatante de ses coupoles et de ses minarets, s'ouvre l'immense port de Constantinople, où les navires, mouillés sur les deux rives, ne laissent qu'une large rue aux caïques. Je glisse à travers ce dédale de bâtiments, comme la gondole vénitienne sous l'ombre des palais..."⁹⁸

Or, comme on le voit de cette longue description des deux rives du Bosphore le poète a peint avec beaucoup d'exactitude le spectacle qui

⁹⁸ cf. (1), p. 205 et suiv. Tome II

s'offre à ses regards éblouis par tant de beautés. Comme il le dit lui-même, il essaie d'en fixer le charme varié "vue par vue, cap par cap, anse par anse, coup de rame par coup de rame" ⁹⁹ mais il est découragé d'avance devant l'impossibilité où il se trouve de décrire ce tableau magique qui change à chaque instant d'aspect. Pourtant c'est de la modestie de sa part puisqu'il a bien rendu tous les détails du tableau; les somptueux yalis des sultans et des riches particuliers, l'aspect romantique et moyen-âgeux des ruines du château fort de Rouméli Hissar couvertes de lierres et d'une végétation luxuriante; les jardins, les anses, les jolis villages, qui s'étirent paresseusement au fond de leurs baies, les collines boisées qui servent de fond à ce tableau incomparable, tout est décrit par Lamartine qui n'a pas omis un seul détail pittoresque. Puis, un autre jour, il fera toujours en barque, la rive d'Asie qu'il trouve mille fois plus belle encore que la rive d'Europe. Les petits villages de pêcheurs isolés, blottis au fond de leurs golfes, perdus au milieu des prairies, des rochers, des ruisseaux et des forêts, ayant pour cadre des montagnes offrant aux regards une variété de teintes, infinie séparées par des gorges et des ravins,.. le poète réussit vraiment à nous rendre fidèlement ce tableau jusque dans ses plus petites nuances, si bien que nous croyons faire cette promenade avec lui et voir ces beaux sites revivre devant nos yeux dans toutes leurs beautés.

Après ces belles descriptions des deux rives du Bosphore, voyons maintenant celles des promenades d'Istanbul que Lamartine n'a pas négligé de visiter lors de son séjour dans cette ville.

Lui, qui est le chantre de cette nature qu'il a toujours aimée d'un amour vrai et qu'il a chantée en des vers exquis, il prend un vif plaisir chaque fois qu'il en décrit l'un des multiples aspects.

Savourons cette description pleine de couleur locale, de pittoresque et de mouvement que l'écrivain fait des Eaux douces d'Asie, description qui évoque devant nos yeux toute une époque disparue: l'ancien Istanbul, avec ses traditions, ses coutumes, et ses divertissements innocents qui sont entrés maintenant bel et bien dans le domaine du passé: "Les Eaux douces d'Asie, charmante petite plaine ombragée d'arbres et semée de kiosques et de fontaines mauresques, s'ouvrent à l'oeil; un grand nombre de voitures de Constantinople, espèces de cages de bois doré, portées sur quatre roues et traînées par deux boeufs, sont éparées sur les pelouses; des femmes turques en sortent voilées, et se groupent assises au pied des arbres ou sur le bord de la mer avec leurs enfants et leurs esclaves noires; des groupes d'hommes sont assis plus loin, prennent le café ou fument la pipe. La variété des couleurs des vêtements des hommes et des enfants, la couleur brune du voile monotone des femmes, forment sous tous ces arbres la mosaïque la plus bizarre de teintes qui enchantent l'oeil. Les boeufs et

⁹⁹ cf. (1), p. 197, Tome II

les buffles d'étable ruminent dans les prairies; les chevaux arabes couverts d'équipements de velours, de soie et d'or, piaffent auprès des caïques qui abordent en foule. . . ¹⁰⁰

En effet la promenade des Eaux douces d'Asie (Küçüksu) était telle que la décrit Lamartine. C'était l'une des principales promenades de l'ancien Istanbul. On y allait en général pendant les jours fériés dans des barques ou dans de longues voitures (arabas) attelées de boeufs ou de buffles. Les hommes y venaient aussi souvent montés sur de superbes chevaux, ou en voiture. On déjeunait sur l'herbe, on s'enivrait d'air pur, on se gorgeait d'eau de source fraîche. Les hommes jetaient de temps à autre des regards furtifs du côté des femmes qui se tenaient un peu à l'écart, assises à l'ombre des arbres, entourées de leurs enfants, de leurs amies ou de leurs esclaves. Ces promenades en plein air étaient très fréquentées à l'époque.

Là encore, comme on le voit, Lamartine a vu juste et nous n'avons rien à reprendre à son tableau qui est exact.

Voici maintenant la description romantique d'une autre promenade, des Eaux douces d'Europe, que le poète nous décrit en ces termes: "Au fond du port de Constantinople, les collines d'Eyoub et celles qui portent Péra et Galata se rapprochent insensiblement et ne laissent qu'un bras de mer étroit entre leurs rives;. . . Au bord du canal, un beau palais des sultanes s'étend le long des flots. Les fenêtres sont au niveau de l'eau; les cimes larges et touffues des arbres du jardin dominant le toit et se réfléchissent dans la mer. Au delà, la mer n'est plus qu'un fleuve qui passe entre deux pelouses. Des collines, des jardins et des bois couvrent ces belles croupes. . . Enfin le fleuve n'est plus qu'un ruisseau dont les rames des caïques touchent les deux bords, et où les racines d'ormes superbes, croissant sur les bords, embarrassent la navigation. Une vaste prairie ombragée de groupes de platanes s'étend à droite; à gauche montent les croupes boisées et verdoyantes; au fond, le regard se perd entre les colonnades vertes et irrégulières des arbres qui ombragent le ruisseau et serpentent avec lui. Ainsi finit le beau port de Constantinople. . .

"Descendu du caïque, je suis le bord du ruisseau jusqu'à un kiosque que je vois blanchir entre les arbres. A chaque tronc j'aperçois un groupe de femmes turques et arméniennes qui, entourées de beaux enfants jouant sur la pelouse, prennent leur repas à l'ombre. Des chevaux de selle superbement enharnachés, et des arabas, voitures de Constantinople, attelés de boeufs, sont épars sur la prairie. Le kiosque est précédé et entouré d'un canal et de pièces d'eau où nagent des cygnes. Les jardins sont petits, mais la prairie entière est un jardin. Là venait souvent jadis le sultan actuel passer les saisons de chaleur. Il aimait ce délicieux séjour, parce que ce séjour

¹⁰⁰ cf. (1), p. 207, Tome II

plaisait à une odalisque favorite..." Mais un beau jour l'odalisque y mourut. "Depuis ce temps, continue le poète, Mahmoud a abandonné ce beau lieu. Le tombeau de l'odalisque est souvent, dit-on, visité par lui, et consacre seul les jardins de ce palais abandonné...".¹⁰¹

Comme on le voit, Lamartine parvient à nous faire sentir dans ce passage, la mélancolie exquise qui se dégage de ces lieux abandonnés, de ce palais qui autrefois abritait les amours du Sultan et de la belle odalisque. Ce site romantique, ces amours malheureux devaient certes plaire au poète des Méditations qui a su nous en donner un tableau émouvant.

Ces lieux avaient en effet beaucoup perdu de leur éclat à l'époque où Lamartine les a visités. C'était surtout au XVIIIe. siècle sous le règne d'Ahmet III et de son vizir Ibrahim Pacha que l'éclat de cette promenade avait atteint son apogée.

On avait fait bâtir autour du canal une soixantaine de kiosques et de palais appartenant au sultan et à ses vizirs. Le plus célèbre de ces kiosques était le Saadabad dont les jardins étaient dessinés dit-on sur ceux de Versailles ou de Marly, Il y avait dans ces jardins, des bassins, des jets d'eau, des parterres de tulipes qui ont donné leur nom à cette période de l'histoire de l'Empire appelée "Lâle Devri"¹⁰². La nuit on illuminait les jardins au moyen des bougies qu'on mettait au sein de chacune des tulipes et sur le dos des tortues. Malheureusement pendant la révolte connue dans l'histoire de la Turquie, sous le nom de "Patrona ihtilâli", les kiosques et les jardins chantés par Nédim¹⁰³ dans des vers immortels, furent complètement détruits

Plus tard Selim III et ensuite Mahmoud II, y firent construire de nouveaux palais et le kiosque, dont parle Lamartine est certainement celui que Mahmoud II fit construire pour cette belle odalisque

Là encore nous voyons que Lamartine est véridique dans la description de ce site romantique, autrefois à l'apogée de sa gloire, animé et joyeux, maintenant abandonné et désolé, fidèle gardien d'une tombe de favorite.

Et voici encore cette courte, mais charmante description de la vallée des Roses: "Le soir courses en calque à Constantinople, à Belgrade et dans ses forêts incomparables... à la vallée des Roses située derrière les montagnes de Buyukdéré. J'y vais souvent. Cette délicieuse vallée est arrosée d'une source où les Turcs viennent s'enivrer d'eau, de fraîcheur, de d'odeur des roses et des chants de bulbul ou rossignol; sur la fontaine, cinq arbres immenses; un café en feuillage sous leur ombre; au delà, la vallée rétrécie conduit à une pente de la montagne où deux petits lacs artificiels, recueillis de l'eau qui tombe d'une source, dorment sous les vastes voûtes des platanes...".¹⁰⁴

¹⁰¹ cf. (1), p. 239, Tome II.

¹⁰² période ae Tulipes

¹⁰³ Célèbre poète turc du XVIIIe. s.

¹⁰⁴ cf. (1), pp. 217-318, Tome II.

Parmi les promenades d'Istanbul, Lamartine ne parle pas des Îles des Princes, charmant séjour fréquenté par les habitants d'Istanbul, qui viennent y chercher santé et force et respirer l'air parfumé de résine exhalée par les forêts de pins magnifiques qui les couvrent. Ces îles au nombre de quatre, couronnées de leurs forêts de pins toujours vertes l'hiver comme l'été, sont disséminées dans la mer de Marmara à proximité les unes des autres et émergent comme d'énormes émeraudes du sein des flots bleus. De pimpantes et élégantes villas sont entourées de jardins remplis d'une luxuriante végétation où croissent toutes sortes d'arbres et d'arbustes depuis le palmier jusqu'au mimosa ainsi que des fleurs superbes qui embaument les avenues et les rues de leurs senteurs pénétrantes.

Or Lamartine ne parle pas de ce séjour de toute beauté qui l'aurait certainement ravi, parce qu'il n'a pas pu probablement le visiter car les îles à cette époque-là étaient peu habitées. Leurs seuls habitants étaient les moines qui vivaient dans les monastères et les pêcheurs. Plus tard, sous le règne du sultan Abdülmeçit, de grandes barques servirent de moyens de transport. Actuellement de petits bateaux à vapeur assurent le service entre les îles et le pont de Galata.

Lamartine n'a pas eu certainement l'occasion de les visiter sans quoi il n'aurait pas manqué de faire partager son enthousiasme à ses lecteurs en décrivant ce séjour de rêve et de poésie qui, après le Bosphore constitue l'un des plus beaux sites d'Istanbul.

Après avoir parlé des promenades, nous allons voir dans le chapitre suivant, les monuments de la ville décrits par Lamartine. Parmi ceux-ci, les belles mosquées d'Istanbul qui donnent à cette ville un cachet si particulier, ne devaient pas non plus laisser indifférent Lamartine qui les a décrites un peu hâtivement cependant, dans son récit de voyage.

CHAPITRE V

La première mosquée qu'il visite, Sainte Sophie,, ne lui plaît pas comme architecture; il la compare à "une colline informe de pierres accumulées" ¹⁰⁵

"La grande basilique de Sainte-Sophie, bâtie par Constantin, est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre note-t-il plus loin; mais on sent à la barbarie de l'art qui a présidé à cette masse de pierre qu'elle fut l'oeuvre d'un temps de corruption et de décadence C'est le souvenir confus et grossier d'un goût qui n'est plus; c'est l'ébauche informe d'un art qui s'essaye.. ." ¹⁰⁶

Par contre il trouve les autres mosquées d'Istanbul beaucoup plus modestes mais infiniment plus belles, en harmonie avec la simplicité et la

¹⁰⁵ cf. (1), p. 190, Tome II.

¹⁰⁶ cf. (1), pp. 193-194, Tome II.

clarté lumineuses de la religion dont elles sont les asiles: "On sent que le mahométisme avait son art à lui, son art tout fait et conforme à la lumineuse simplicité de son idée, quand il éleva ces temples simples, réguliers, splendides, sans ombres pour ses mystères, sans autels pour ses victimes. Ces mosquées se ressemblent toutes, à la grandeur et à la couleur près: elles sont précédées de grandes cours entourées de cloîtres, où sont les écoles et les logements des imans. Des arbres superbes ombragent ces cours, et de nombreuses fontaines y répandent le bruit et la fraîcheur voluptueuse de leurs eaux. Des minarets d'un travail admirable s'élèvent, comme quatre bornes aériennes, aux quatre coins de la mosquée; ils s'élancent au-dessus de leurs dômes; de petites galeries circulaires avec un parapet de pierre sculptée à jour comme de la dentelle, environnent à diverses hauteurs le fût léger du minaret;..."¹⁰⁷

Après avoir décrit l'extérieur des mosquées, Lamartine nous peint maintenant leur intérieur dont la simplicité n'exclut cependant pas la majesté grandiose: "Le temple est un parvis carré ou rond, surmonté d'une coupole portée par d'élégants piliers ou de belles colonnes cannelées. Une chaire est adossée à un des piliers. La frise est formée par des versets du Koran écrits en caractères ornés sur le mur. Les murs sont peints en arabesques. Des fils de fer traversent la mosquée d'un pilier à l'autre et portent une multitude de lampes, des oeufs d'autruche suspendus, des bouquets d'épis ou de fleurs. Des nattes de jonc et de riches tabis couvrent les dalles du parvis. L'effet est simple et grandiose. Ce n'est point un temple où habite un Dieu; c'est une maison de prière et de contemplation où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel..."¹⁰⁸

Plus tard, lors de son voyage de retour, il aura l'occasion d'admirer la mosquée de Beyazit à Andrinople et il s'écriera avec une conviction enthousiaste qu'il n'a rien vu de plus hardi et de plus original. "Nos arts, dira-t-il, n'ont rien produit de plus hardi, de plus original et de plus d'effet que ce monument et son minaret, colonne percée à jour de plus de cent pieds de tronc"¹⁰⁹

Or Lamartine a décrit, comme on le voit, un peu trop succinctement les mosquées dont il nous donne plutôt une vue d'ensemble. Il nous dit qu'"à la grandeur et à la couleur près, toutes les mosquées se ressemblent"¹¹⁰

Les mosquées peuvent se ressembler dans leurs grandes lignes, mais elles ont toutes leurs particularités qui les rendent bien distinctes les unes des autres pour peu qu'on les observe avec attention. Il nous semble que Lamartine aurait pu faire quand même une différence entre le charme gracieux et lumineux de la mosquée de sultan Ahmet appelée aussi la

¹⁰⁷ cf. (1), p. 195.

¹⁰⁸ cf. (1), pp. 195-196, Tome II

¹⁰⁹ cf. (1), p. 250, Tome II

¹¹⁰ cf. (1), p. 195, Tome II

Mosquée bleue à cause de ses belles faïences qui ornent ses murs intérieurs, la majesté grandiose et imposante de la Suleimaniye et les belles arcades et colonnades de la façade de Yeni Cami.

D'autre part l'écrivain se trompe lorsqu'il dit que les mosquées sont peintes en "azur tendre"¹¹¹.

Les mosquées sont blanches, souvent d'un blanc grisâtre qui donne de loin l'impression de bleu; parfois aussi elles sont franchement blanches comme la mosquée de Valdé.

Il parle avec admiration de la mosquée de Beyazıt à Andrinople et passe sous silence, à moins qu'il ne se soit trompé, celle du sultan Selim, chef-d'oeuvre du vieux Sinan et l'une des plus belles mosquées de la Turquie y comprises celles d'Istanbul. Cette mosquée fut construite par Sinan sous Selim II. L'illustre architecte avait alors quatre vingts ans passés mais n'avait rien perdu de son génie. L'impression qui se dégage de cette belle mosquée dont la coupole est beaucoup plus haute que celle de Sainte- Sophie, est une imposante grandeur.

Ce sont surtout les minarets des mosquées qui provoquent l'admiration du poète comme d'ailleurs de tous les voyageurs qui ont visité la Turquie. Charmé par ces gracieuses et élégantes colonnes blanches qui s'élèvent comme une prière vers le ciel, il se prend à rêver devant elles. Déjà à l'entrée des Dardanelles, en passant par le bateau devant certaines villes et villages turcs situés sur la rive d'Europe, il les avait comparés à des cyprès de pierre: "Les minarets, note-t-il, ces cyprès de pierre légers, élancés fantastiques comme la prière qui s'élève au dessus des tombeaux, donnent aux villes turques, entrevues à travers les arbres des paysages, un caractère aérien qui semble les soulever du sol et les faire planer sur l'horizon"¹¹²

Ensuite à Tiré, lors de la visite de son domaine, il a eu l'occasion de les contempler, ruisselants de lumière, par une nuit de ramazan. Devant ce splendide tableau tout neuf pour lui, il ne peut réprimer un cri d'admiration: "La nuit était tombée, note-t-il, mais le bleu lapis du ciel et les innombrables étoiles dont le firmament était semé, la faisaient resplendir comme une mer calme et profonde. . . Mais sous le ciel étincelant, un autre ciel inférieur semblait réverbérer le firmament et répéter dans une atmosphère plus sombre les mille feux étoiles que nos regards avaient d'abord cherchés en haut!

"C'étaient les trente deux minarets de la ville distribués confusément sur la vaste étendue de quartiers et de faubourgs qui s'étendaient devant nous et dont nous avons aperçu déjà en arrivant les premières illuminations luttant avec le jour mourant sur le fond noir des platanes et des cyprès de la montagne. Couronnés maintenant de guirlandes allumées, cannelés de lumières flottantes, ornés de spirales de feux de la base au

¹¹¹ cf. (1), p. 158, Tome II.

¹¹² cf. (2), p. 29.

sommet ils brillèrent de leurs diverses teintes dans le silence et dans l'immobilité de la nuit. Tout le flanc de la montagne jusqu'à l'embouchure de la vallée en était doucement éclairé; leurs réverbérations sereines sur les arbres, sur les eaux, sur les toits et sur les angles blancs des édifices de la ville, remplissaient l'air d'une sorte d'aurore boréale, et semblaient illuminer le vent même, rapide et sonore qui les agitait en passant. Nous ne pûmes retenir un long cri d'admiration: ces trente deux colonnes de lumière dont le nombre se multipliait par leur distance les unes des autres, par leur étage sur la pente de la ville, par leur groupement irrégulier, par l'épaisseur et par l'élévation diverse de leurs fûts..., paraissaient innombrables. L'éblouissement doux qui sortait de leurs lampes suspendues et scintillantes, faisait illusion aux yeux. Nous ne pouvions comparer à rien ce merveilleux spectacle si ce n'est peut-être à cette merveille qu'on appelle en Orient l'illumination des tulipes... ¹¹³

"Mais ici c'étaient des tulipes de marbre colossales, élancées jusqu'au ciel qui s'allumaient sur l'immense étendue d'une vallée d'Asie, non pour le vain jeu d'un maître voluptueux et pour le plaisir d'une odalisque, mais par la main pieuse d'une religion et pour la gloire du Dieu un et miséricordieux, adoré ainsi dans la même nuit et à la même heure, par trois cents millions d'hommes!" ¹¹⁴

De même que les minarets les fontaines plus ou moins élégantes qui sont l'une des principales parures de la ville n'ont pas manqué non plus d'attirer ses regards. Celles-ci qui sont construites en général par la charité et la munificence d'un haut personnage ou bien par l'Etat, sont d'une grande profusion et disséminées un peu partout dans la ville; elles désaltèrent la soif des passants tout aussi bien qu'elles subviennent actuellement encore aux besoins des quartiers pauvres de la ville. Elles sont pour la plupart en marbre richement travaillé portant des inscriptions dorées et finement ciselé. Déjà lors de sa visite à Jaffa, Lamartine avait remarqué ces fontaines turques: "... ; de distance en distance, des fontaines turques en mosaïque de marbre de diverses couleurs, avec des tasses de cuivre attachées à des chaînes, offrent leur eau limpide au passant, et sont toujours entourées d'un groupe de femmes qui se lavent les pieds et puisent l'eau dans des urnes aux formes antiques. . ." ¹¹⁵

Plus tard à Istanbul, il nous décrira la fontaine de Tophané, chef-d'oeuvre de grâce et d'élégance qui se trouve au milieu de la place du

¹¹³ cf. (2) Lamartine fait ici allusion à une fête nocturne à laquelle il avait assisté dans un jardin du Bosphore où l'on avait évoqué le souvenir de cette époque de l'histoire de l'Empire, connue sous le nom de "Lâle Devri" (Epoque de tulipes); voici comment l'écrivain nous décrit cette illumination des tulipes: "Elle consiste à déposer une petite lampe dans le sein entr'ouvert de chaque tulipe d'un vaste parterre et à se promener dans la nuit sombre aux lueurs colorées qui transpercent à vos pieds de chacune de vos fleurs, comme si un nid de lucioles était éclos les soir dans chaque corolle du jardin"

¹¹⁴ cf. (2), p. 157.

¹¹⁵ cf. (1), p. 313 Tome I

même nom. Cette fontaine qui est considérée à juste titre comme l'un des plus élégants monuments de la ville, est construite de granit, de marbre, de lapis-lazuli et peinte d'arabesques d'un grand éclat de couleurs et tout particulièrement de dorures. De nombreux passages du Coran y sont gravés. Voici comment Lamartine nous la décrit: "Une admirable fontaine mauresque construite en forme de pagode indienne, et dont le marbre ciselé et peint d'éclatantes couleurs se découpait comme de la dentelle sur un fond de soie, verse ses eaux sur une petite place" ¹¹⁶

Cependant Lamartine passe sous silence, la fontaine d'Ahmet III qui se trouve devant la porte d'entrée du Sérail. Cette fontaine qui est un pur chef-d'oeuvre tant au point de vue artistique qu'architectural, aurait dû pourtant attirer son attention. Elle est en marbre, ornée d'arabesques, avec un avant-toit en bois découpé en festons, ses façades sont couvertes d'inscriptions et de grandes fenêtres grillées en bronze finement travaillé. On se demande pourquoi le poète ne nous en parle pas dans son livre. On ne peut guère expliquer la raison de son silence et on se perd en vaines conjectures.

Par contre, dans le passage suivant, l'écrivain décrit eu détail les belles ruines des murailles d'Istanbul qui sont d'un romantisme et d'un pittoresque achevés et dont il contemple avec admiration l'aspect sauvage et désolé, bizarrement envahi par une végétation folle; "Les murs de Constantinople note-t-il, prennent naissance au château des Sept-Tours, sur la mer de Marmara, et s'étendent jusqu'aux sommités des collines qui couvrent le faubourg d'Eyoub, vers l'extrémité du port, aux Eaux douces d'Europe, enseignant ainsi toute la ville ancienne des empereurs grecs, et la ville de Stambul des empereurs turcs, par le seul côté du triangle qui ne soit pas protégé par la mer. De ce côté rien ne défendrait Constantinople que les pentes insensibles de ses collines qui vont mourir dans une belle plaine cultivée. Là on construisit ce triple rang de murs où tant d'assauts échouèrent, et derrière lesquels le misérable empire grec se crut si longtemps impérissable. Ces murs admirables existent toujours; et ce sont après le Parthenon et Balbek, les plus majestueuses ruines qui attestent la place d'un empire... Ce sont des terrasses de pierre, de cinquante à soixante pieds d'élévation, et quelquefois de quinze à vingt pieds de large, revêtues de pierres de taille d'une belle couleur gris blanc, souvent même entièrement blanches et comme sortant du ciseau de l'ouvrier. On en est séparé par d'anciens fossés, comblés de débris et de terre végétale luxuriante, où les arbres et les plantes pariétaires ont pris racine depuis des siècles et forment un impénétrable glacis. C'est une forêt vierge de trente à quarante pas de large, remplie de nids d'oiseaux et peuplée de reptiles. Quelquefois cette forêt cache entièrement les flancs des murs et des tours carrées dont elle est flanquée, ou n'en laisse apercevoir que les créneaux élevés. Souvent

¹¹⁶ cf. (1), p. 163, Tome II.

la muraille reparaît dans toute sa hauteur, et réverbère, avec un éclat doré, les rayons du soleil. Elle est échancrée du haut par des brèches de toutes les formes, d'où la verdure descend comme dans des ravines de montagnes, et vient se confondre avec celle des fossés.. ."117

De même quand Lamartine veut nous décrire le château des Sept-Tours, il essaie de nous donner un tableau fidèle et exact de ces restes de tours et de murailles, vestiges, pittoresques qui datent eux aussi de l'empire byzantin.

Ces tours au nombre de sept, gardaient autrefois les trésors fabuleux, les oeuvres d'art d'une valeur inestimable qui avaient appartenu aux empereurs turcs après la conquête d'Istanbul par Mehmet II. C'est ainsi que l'une des tours était remplie d'or et d'argent. Tous ces trésors furent conservés au château des Sept-Tours jusqu'à l'époque de Selim II.

Mais le fils de ce dernier, Murad III fit transporter les trésors de l'Etat dans le palais de Topkapi. Et depuis ce temps-là le château ne servit que de prison aux personnages politiques.¹¹⁸

En 1831, nous dit Halil Ethem qui lui-même s'appuie sur l'autorité d'un juif de Palestine, médecin en chef du palais de Murad III, des lions qui se trouvaient dans une localité, place de l'Hippodrome, furent transportés au château des Sept-Tours. Donc lorsque Lamartine nous dit que pendant qu'il attendait l'autorisation de visiter la tour qu'il ne put d'ailleurs voir à cause de l'interdiction de ces lieux au public, il se trouva face à face avec un superbe lion, enchaîné il est vrai, on serait tenté au premier abord, de croire à une fantaisie sortie de l'imagination de l'écrivain.¹¹⁹ Mais nous sommes obligé de constater après ce témoignage de Halil Ethem¹²⁰ que là encore l'exactitude de Lamartine est indéniable.

Or, comme nous venons de le voir plus haut le poète décrit avec la même exactitude les murailles d'Istanbul qui présentent aux regards le plus pittoresque spectacle que l'oeil humain puisse contempler. Les tours, ces pans de murailles tombées en ruines, flanquées de distance à distance de portes et d'arcs voûtés, couverts d'une végétation folle qui pousse souvent à même la pierre et qui pend du haut des tours et des terrasses, abritant dans son épaisseur des milliers d'oiseaux, sont décrits de façon détaillée et avec minutie par l'écrivain qui réussit à nous donner une vue exacte de cet endroit pittoresque d'où se dégage une beauté romantique qui ne saurait certes laisser indifférent un poète tel que Lamartine.

De nos jours encore, la vue de ces murailles n'a guère changé. On peut les voir telles que Lamartine les a décrites, un peu plus décrépite,

¹¹⁷ cf. (1), pp. 240-241. Tome II.

¹¹⁸ cf. (62) p. 29 et suiv.

¹¹⁹ cf. (1), p. 240 Tome II

¹²⁰ cf. (62) Il n'y avait pas longtemps que les lions avaient été transportés à Yedikule puisque cet événement eut lieu en 1832 nous dit Halil Ethem et que la visite du château par Lamartine date de Juillet 1833.

un peu plus tombées en ruines malheureusement, mais gardant toujours leurs lignes pittoresques si manifestement romantiques.

D'autre part, les cimetières également n'ont pas manqué d'attirer l'attention de Lamartine, Déjà lors de sa visite à Jérusalem, il avait remarqué les cimetières turcs qu'il ne trouve pas cependant intéressants en ce moment-là: "A mes pieds, la vallée de Josaphat s'étendait comme un vaste sépulcre; le Cédron tari la sillonnait d'une déchirure blanchâtre, toute semée de gros cailloux, et les flancs des deux collines qui la cernent étaient tout blancs de tombes et de turbans sculptés, monument banal des Osmanlis..."¹²¹

Mais plus tard à Istanbul, en passant en barque devant le cimetière de Rouméli Hissar, séduit par la poésie du site, il enviera les Turcs qui reposent sur les rives du Bosphore, au bruit des flots qui viennent doucement murmurer à leurs pieds, au milieu des arbustes et des fleurs qu'ils ont aimés pendant qu'ils étaient en vie: "Des cimetières turcs s'étendent à leurs pieds, note-t-il et les turbans sculptés en marbre blanc sortent çà et là des touffes de feuillage, baignés par le flot. Heureux les Turcs! ils reposent toujours dans le site de leur prédilection, à l'ombre de l'arbuste qu'ils ont aimé, au bord du courant dont le murmure les a charmés, visités par les colombes qu'ils nourrissaient de leur vivant, embaumés par les fleurs qu'ils ont plantées; s'ils ne possèdent pas la terre pendant leur vie, ils la possèdent après leur mort, et l'on ne relègue pas les restes de ceux qu'on a aimés dans ces voeries humaines d'où l'horreur repousse le culte et la piété des souvenirs"¹²²

C'est tout ce qu'il nous donne cependant comme description des cimetières d'Istanbul. A l'encontre de Théophile Gautier et de Pierre Loti qui aimaient à se promener longuement parmi les tombes et à se livrer à des réflexions sur la mort, Lamartine ne nous les décrit pas si ce n'est celui de Rouméli Hissar dont le site unique au monde a séduit son imagination romantique.

Gautier qui est souvent hanté par l'idée de la mort, passe des journées entières dans les cimetières, errant parmi les tombes, les étudiant avec beaucoup de minutie et de curiosité. Il a consacré dans son livre des pages entières aux cimetières, spécialement à ceux de Scutari.

Déjà de passage à Izmir, il avait vu de jolies tombes de marbre blanc portant des inscriptions dorées en lettres arabes sur fond bleu de ciel ou vert pomme. Ces tombes en forme de cippe qui n'ont rien de lugubre, au lieu d'exciter l'horreur, provoque chez lui tout juste une légère mélancolie. Plus tard à Istanbul, ils sera étonné comme tous les étrangers qui visitent la ville, de voir que les cimetières se trouvent au centre même de la ville,

¹²¹ cf. (1), p. 409, Tome I.

¹²² cf. (1), p. 203 Tome II.

que les morts ne sont pas rejetés comme des objets sinistres et il ajoute qu'il aime volontiers cette familiarité tendre entre les morts et les vivants. ¹²³

"Le catholicisme, note-t-il, a entouré la mort d'une sombre poésie d'épouvante inconnue au paganisme et au mahométisme; il a revêtu les tombeaux de formes lugubres, cadavéreuses combinées pour causer la terreur. .. tandis que les cippes musulmans diaprés d'azur et d'or semblent sous l'ombre de beaux arbres plutôt les kiosques de l'éternel repos que la demeure d'un cadavre..."¹²⁴

L'écrivain est en outre charmé par le spectacle gracieux des oiseaux qui viennent se baigner dans les petits bassins de marbre qui se trouvent au pied des tombes: "Les colombes trempent leurs ailes dans cette baignoire de marbre, se sèchent en roucoulant au soleil sur le cippe voisin, et le mort, trompé, croit entendre un soupir fidèle. Rien n'est plus frais et plus gracieux que cette vie ailée gazouillant sur les tombes . . ." ¹²⁵

Et Gautier continue pendant des pages et des pages à nous décrire ainsi les cimetières d'Istanbul, chose que Lamartine a négligé de faire.

Or on se demande pourquoi ce dernier écrivain ne nous a pas parlé plus longuement des cimetières d'Istanbul.

La seule réponse plausible à cette question serait la mort encore toute récente de sa fille qui avait plongé le poète dans un deuil atroce.

Et c'est cette blessure encore toute saignante qui l'avait probablement tenu loin de ces lieux mélancoliques qui n'auraient certes pas laissé d'attiser son chagrin.

D'autre part, l'écrivain passe sous silence aussi les monuments de la place de Sultan Ahmet, de son autre nom place de l'Hippodrome et qui mériteraient pourtant d'attirer son attention. On se demande non sans surprise la raison pour laquelle le poète n'a point décrit cette place historique, l'une des plus intéressantes incontestablement d'Istanbul.

La place, ainsi que les monuments datent de Byzance. Le palais des empereurs de Byzance, qui a actuellement disparu, était à proximité de la place de l'Hippodrome construite par Septime Sévère et ayant pour modèle le Circus Maximus de Rome. La place qui était au coeur même de Byzance fut achevée sous Constantin. Après la conquête, en 1826, celle-ci fut témoin du massacre des Janissaires sous Mahmoud II

Autrefois, sous les empereurs byzantins, nombreux étaient les monuments qui ornaient cette vaste place. Actuellement il n'en reste plus que l'obélisque de Théodose, la colonne serpentine et la Pyramide murée. L'Obélisque qui avait été apporté d'Héliopolis, de la Basse Egypte à la fin du IV^e. siècle, a trente mètres de haut et est construit en granit rose. Toutes ses faces sont gravées d'hiéroglyphes qui sont encore actuellement

¹²³ cf. (15), p. 170.

¹²⁴ cf. (15), pp 156-157.

¹²⁵ cf. (15) p. 161.

en très bon état. L'empereur Théodose l'avait élevé au milieu de la place en souvenir de sa victoire sur Maxime.

La colonne serpentine qui a un passé beaucoup plus ancien, avait été érigée devant le temple de Delphes en commémoration de la victoire de Platée. Ce fut Constantin qui la fit transporter dans sa capitale pour orner l'Hippodrome.

Cette colonne de bronze représente trois serpents enlacés sur les têtes desquels se trouvait autrefois un trépied d'or qui était dédié à Apollon. Actuellement le trépied du monument qui est très mutilé, n'existe plus.

Vers la moitié du XIX e. siècle, les inscriptions qui ornent la base du monument furent mises à jour. Et c'est ainsi qu'on se trouva en présence d'un document épigraphique précieux sur l'antiquité: car celles-ci nous donnent les noms des trente et une cités grecques qui avaient participé à la bataille contre les Perses, ce qui confirme Plutarque qui cite le même chiffre.

Quant à la Pyramide murée qu'on appelait le "colosse", elle était autrefois couverte de plaques de bronze doré qui n'existent plus actuellement ayant été mutilées par les Francs lors de la quatrième Croisade.

Comme on le voit cette place qui contient des vestiges d'antiquité si précieux aurait dû attirer l'attention de Lamartine qui est cependant muet à ce sujet, on ne sait pour quelle raison.

Par contre le poète a décrit longuement les maisons, les kans, les yalis, et les palais du pays. L'intérieur des maisons turques si différentes de celles de l'occident attire la curiosité de l'écrivain qui n'a pas manqué l'occasion de les visiter et de les décrire en détail.

Voici d'abord la description pleine de mouvement et de couleur d'un kan d'Anatolie que Lamartine rencontre sur son chemin pendant qu'il va visiter son domaine de Burgaz ova et qu'il a saisi sur le vif dans le désordre et l'agitation qui sont habituels à ces maisons de halte où les voyageurs s'arrêtent pour se reposer des fatigues de leur voyage avant de se remettre en route: "Nous nous arrêâmes, note-t-il, pour faire respirer les chameaux à l'ombre de quelques platanes, auprès d'une source, devant la porte d'un kan rustique où l'on donne pour quelques paras aux caravanes l'eau, le café, le feu pour pipes. Ces haltes en Orient, sont des tableaux tout faits pour le peintre. Une pauvre hôtellerie couverte de paille de maïs ou de buissons de myrte, composée d'une salle enfumée où brûle un petit foyer éternel pour fournir de charbon les pipes et les narghilés des passants; un ou deux platanes immenses ombragent une fontaine ou le lit de sable d'un ruisseau; au pied de l'arbre, des Turcs, des Arabes, des Arméniens, des Albanais accroupis à l'ombre priant chacun leur Dieu sous les feuilles de l'arbre qu'il leur prête, regardant monter la fumée de leurs chiboucks dans l'air ou couler l'eau qui lave leurs pieds poudreux; plus à l'écart, des groupes mystérieux de femmes descendues de leurs

chameaux, voilées jusqu'aux yeux de leurs blancs linceuls et jouant sur le sable avec leurs enfants; ailleurs, des cavaliers faisant boire leurs chevaux, relâchant ou resserrant les sangles de leurs beaux coursiers turcomans; puis les chameaux agenouillés qu'on charge et qu'on décharge, regardant tristement leurs maîtres et se plaignant du soleil et du poids avec un gémissement tout humain, plein de prière et de reproche; quelques cigognes blanches et noires, oiseaux du deuil, cygnes des tombeaux, contemplant immobiles du haut du toit ou de la branche sèche d'un arbre la caravane qui passe et paraissant réfléchir, sans les comprendre, à ces éternelles migrations d'hommes de tout costume et de toute langue qui passent sous leur nid: voilà l'aspect de tous ces caravanserais de la route de Smyrne dans l'intérieur de l'Asie Mineure" ¹²⁶

Après cette charmante description d'un kan d'Anatolie, voyons maintenant un intérieur turc, la maison d'un des officiers attachés au service du sultan: "Un des principaux officiers de sa Hautesse nous attendait sur le rivage et nous a conduits d'abord dans sa maison, où il avait fait préparer une collation. Les appartements étaient nombreux et élégamment décorés, mais sans autres meubles que des divans et des pipes. Les divans sont adossés aux fenêtres qui donnent sur la mer de Marmara. Le déjeuner était servi à l'européenne; les mets seuls étaient nationaux; ils étaient nombreux et recherchés, mais tous nouveaux pour nous. . ." ¹²⁷

Savourons maintenant la description d'une autre maison turque, pleine de pittoresque et de couleur, si nouvelle pour un Occidental, habitée par le bey de Négrepont et d'Athènes chez qui Lamartine se trouve en visite. L'écrivain est agréablement surpris par le décor purement oriental qui s'offre à ses yeux: "...J'entrai dans une cour mauresque; les larges galeries des deux étages étaient supportées par de petites colonnes de marbre noir. Une fontaine vide était au milieu de la cour;... Au fond d'un vaste et riche appartement décoré de boiseries à petits compartiments peints en fleurs, en arabesques et en or, dans le coin d'un large divan d'étoffe des Indes, le bey était assis à la turque;. . . huit ou dix esclaves étaient disséminés dans la chambre. . . Bientôt un esclave portant une longue pipe dont le bout était d'ambre jaune et le tuyau revêtu de soie plissée, s'approcha de moi à pas comptés et en regardant la terre. Quand il eut calculé exactement en lui-même la distance précise du point du parquet où il poserait la pipe à ma bouche, il la plaça à terre; et marchant circulairement pour ne point la déranger de son aplomb, il vint à moi par un demi-tour et me remit en s'inclinant le bout d'ambre entre les mains à portée de mes lèvres. . . Un autre esclave apporta alors le café dans de très petites tasses de porcelaine de la chine, contenues elles-mêmes dans de petits réseaux de fil d'argent doré" ¹²⁸

¹²⁶ cf. (2), pp. 103-104.

¹²⁷ cf. (1), p. 193.

¹²⁸ cf. (1), pp. 114-115, Tome I.

Voici encore la description de ces somptueux yalis sur les rives du Bosphore dont les jardins et les façades sont baignés des flots qui, lorsque la mer est calme, viennent mourir à leurs pieds, les berçant du léger murmure de leurs clapotis ou éclabousser de leurs écumes les vitres des appartements, du rez-de-chaussée quand celle-ci est un peu agitée: "... je glisse sous les fenêtres d'un long et magnifique palais du sultan, inhabité maintenant. Il ressemble à un palais d'amphibies; les flots du Bosphore, pour peu qu'ils s'élèvent sous le vent, rasant les fenêtres et jettent leur écume dans les appartements du rez-de-chaussée; les marches des perrons trempent dans l'eau; des portes grillées donnent entrée à la mer jusque dans les cours et les jardins. . . Derrière ces cours maritimes, les jardins d'arbustes, de lilas et de roses s'élèvent en gradins successifs, portant des terrasses et des kiosques grillés et dorés. Ces pelouses de fleurs vont se perdre dans de grands bois de chêne, de lauriers et de platanes. . . Les appartements du sultan sont ouverts, et je vois à travers les fenêtres les riches moulures dorées des plafonds, les lustres de cristal, les divans et les rideaux de soie. Ceux du harem sont fermés par d'épais grillages de bois élégamment sculptés. Immédiatement après ce palais, commence une série non interrompue de palais, de maisons et de jardins des principaux favoris, ministres ou pachas du Grand Seigneur. Tous donnent sur la mer comme pour en aspirer la fraîcheur. Leurs fenêtres sont ouvertes; les maîtres sont assis sur des divans, dans de vastes salles toutes brillantes d'or et de soie; ils fument, causent, boivent des sorbets en nous regardant passer. . . Les nombreux esclaves, en riches costumes, sont en général assis sur les marches d'escaliers que baigne la mer; et les caïques, armés de rameurs, sont au bord de ces escaliers, prêts à recevoir et à emporter les maîtres de ces demeures. Partout les harems forment une aile un peu séparée par des jardins ou des cours de l'appartement des hommes. Ils sont grillés. Je vois seulement de temps en temps la tête d'un joli enfant qui se colle aux ouvertures du treillis enlacé de fleurs grimpantes, pour regarder la mer, et le bras blanc d'une femme qui entr'ouvre ou referme une persienne. . .

"Ces palais, ces maisons, sont tout en bois, mais très richement travaillé, avec des avant-toits, des galeries, des balustrades sans nombre, et tout noyés dans l'ombre des grands arbres, dans les plantes grimpantes, dans les bosquets de jasmins et de roses" ¹²⁹

Quant à ce palais du sultan devant lequel il passe en longeant la rive d'Europe, nous ne saurions affirmer s'il s'agit de l'ancien palais de Çırağan ou du palais de Béchiktach.

L'ancien palais de Çırağan avait été construit par la fille de Mustafa III et la soeur de Selim III, la sultane Beyhan. Il était en bois mais très luxueux et d'une élégance de très bon goût. Le premier étage contenait un salon de cent quatre vingts pieds de long, meublé avec un goût exquis.

¹²⁹ cf. (1), pp. 199-200. Tome II

Les murs étaient ornés de dessins d'or et de différentes couleurs. Les plafonds étaient en moulures dorées dont l'un surtout attirait les regards: il simulait le soleil et ses rayons, le tout en riches dorures.

Derrière le palais s'étendaient de beaux jardins en terrasse avec leurs parterres de fleurs qui allaient se perdre dans un magnifique bosquet.

Or le palais que nous décrit Lamartine ressemble à s'y méprendre à celui de Çırağan ou bien encore c'est le palais de Béchiktach qui occupait la place du palais actuel de Dolma Bahçe. Le Sultan Abdulmecit, après avoir résidé pendant quelque temps dans le palais de Béchiktach, le fit démolir et construisit à sa place, le palais actuel de Dolma Bahçe qui lui coûta cinq millions de livres turques.

Quant au palais de Beylerbeyi que Lamartine nous décrit, c'est certainement l'ancien palais qu'avait fait construire Mahmoud II qui commença à l'habiter dès 1832, la construction du palais ayant pris trois ans. Il ne peut être question du palais actuel de Beylerbey qui a été construit par Abdulaziz beaucoup plus tard.

Lamartine est séduit par la beauté de ce palais qui est d'un goût exquis: "Beglierbeg, note-t-il est un édifice dans le goût italien, mêlé de souvenirs indiens et mauresques...; je ne connais rien en Europe qui présente à l'oeil plus de magnificence et de féerie dans les demeures royales: tout semblait sorti des mains de l'artiste, pur, rayonnant d'éclat et de peinture; les toits du palais sont masqués par des balustrades dorées et les cheminées mêmes, qui défigurent en Europe les lignes de tous nos édifices publics, étaient des colonnes dorées et cannelées, dont les élégants chapiteaux ajoutaient à la décoration de ce séjour." ¹³⁰

D'autre part Lamartine décrit aussi longuement le palais de Topkapi qu'il a visité en détail grâce à l'obligeance du haznedar ¹³¹ que l'écrivain appelle "keznedar".

Après avoir franchi les deux premières cours, il entre dans la cour des içoğlans¹³². De là ses regards se posent sur plusieurs petits palais qui sont disséminés çà et là sur les pelouses: "Cette cour, note l'écrivain, moins vaste que les premières, est formée par plusieurs petits palais en forme de kiosque, avec des toits très bas qui débordent de sept ou huit pieds au delà des murs, et sont supportés par de petites colonnes ou de petits piliers mauresques de bois peint. Les colonnes, les piliers, les murs et les toits sont aussi de bois sculpté et peint de couleurs variées. Les cours et jardins, formés par les vides que laissent entre eux les kiosques, irrégulièrement disséminés dans l'espace, sont plantés irrégulièrement

¹³⁰ cf. (1), pp. 208-209, Tome II.

¹³¹ Haznedar se disait du Trésorier de l'Etat.

¹³² Espèces de pages qui recevaient au palais une éducation spéciale et étaient généralement destinés aux fonctions du palais ou à celles du Gouvernement.

aussi d'arbustes de toute beauté et de toute vieillesse; leurs branches retombent sur les édifices et enveloppent les toits et les terrasses..."¹³³

Lamartine visite ensuite le palais principal habité par les sultans eux-mêmes: "... il est entouré, note l'écrivain en parlant de ce palais comme les kiosques et les palais que nous venions de visiter d'une galerie formée par une prolongation des toits. Sur cette galerie ouvrent les portes et les fenêtres sans nombre des appartements. Le palais n'a qu'un rez-de-chaussée... Les piliers, les plafonds, les murs, tout est de bois peint et sculpté en ornements mauresques. Les portes des chambres impériales étaient ouvertes; nous en vîmes un grand nombre, toutes à peu près semblables pour la disposition et la décoration des plafonds moulés et dorés. Des coupoles de bois ou de marbre, percées de découpures arabesques d'où le jour glisse doux et voilé sur les murs; des divans larges et bas autour de ces murs; aucuns meubles, aucuns sièges, que les tapis, les nattes et les coussins; des fenêtres qui prennent naissance à un demi-pied du plancher et qui donnent sur les cours, les galeries, les terrasses et les jardins: voilà tout"¹³⁴

Lamartine décrit ensuite un gracieux kiosque qui servait dit-il à la réception des ambassadeurs: "Un beau kiosque où le sultan s'assied quand il reçoit les ambassadeurs, est séparé du palais de quelques toises, et élevé de quelques pieds sur cette plate-forme, il ressemble à une petite chapelle mauresque. Un divan le remplit; des fenêtres circulaires l'entourent: la vue de Constantinople, du port, de la mer de Marmara et du Bosphore y est libre et admirable. Des fontaines de marbre coulent et jaillissent en jets d'eau sur la galerie ouverte entre ce kiosque et le palais. C'est une promenade délicieuse. Les branches des arbustes et des rosiers des petits jardins qui couvrent les petites terrasses inférieures viennent ramper sur les balustrades et les treillis et embaumer le palais..."¹³⁵

Comme nous le voyons de ces exemples, quand Lamartine nous décrit le palais de Topkapi¹³⁶, il essaie de nous donner une vue d'ensemble assez fidèle.

Quoiqu'il n'entre pas dans les détails et ne nous décrit pas un à un les kiosques qui sont disséminés dans les jardins, il nous parle de quelques

¹³³ cf. (1), p. 226. Tome II.

¹³⁴ cf. (1), p. 229. Tome II

¹³⁵ cf. (1), p. 230 Tome II.

¹³⁶ Le palais de Topkapi fut construit par Mahomet II après la prise de Constantinople, Le premier palais, que ce sultan avait fait construire, était sur l'emplacement actuel de l'Université à Beyazit. Il y vécut pendant environ une quinzaine d'années. Mais chaque fois qu'il passait par la Pointe du Sérail, admirant la beauté de ce site incomparable, il désirait y faire construire un palais. Finalement ce palais fut bâti probablement vers 1475-1478. Il fut encore agrandi par les successeurs du conquérant qui habitaient désormais là tandis que les sultanes mères, les épouses, les favorites et leurs suites résidaient dans le vieux sérail.

uns des corps de logis comme par exemple, les cuisines, le kiosque des içoğlans un autre kiosque qui, d'après la description qu'il nous en donne, est probablement le kiosque de Bagdad appelé "Bagdad Kasrı", le plus élégant et le plus riche kiosque du Sérail. Du point de vue de ses ornements intérieurs, celui-ci constitue un joyau de l'art turc. Il est surtout remarquable par ses faïences dorées et de couleurs variées, par ses boiseries en noyer incrustées d'écaillé et de nacre, son plafond en peau de gazelle, selon l'usage de l'époque. Ce kiosque avait été bâti en 1638 en souvenir de la campagne de Bagdad, entreprise par Murat IV¹³⁷

Lamartine passe cependant sous silence la salle du trône dont la façade est ornée de colonnes de marbre. Cette salle qui n'est pas très spacieuse a un plafond voûté, le trône est en forme de baldaquin supporté par quatre colonnes qui sont ornées de pierres précieuses. La salle est à demi-éclairée par des vitraux peints en couleur.

Il ne parle pas non plus du kiosque appelé "Kubbe Altı" qui servait de salle de conseil aux vizirs. Le sultan qui d'abord présidait ces conseils en personne, y assista plus tard derrière une fenêtre grillée qu'on montre actuellement encore aux visiteurs. C'est là encore qu'on recevait les ambassadeurs étrangers, ensuite, après les avoir retenus à déjeuner, on les conduisait de là auprès du sultan.

Lamartine passe de même sous silence le kiosque de Mehmet II, connu sous le nom de Çinili Köşk ou de Sırçalı Köşk, de l'Eglise de Sainte Irène, de la Tour des Sentinelles d'où l'on pouvait guetter les émeutes qui mettaient le sérail fréquemment en émoi, du fameux platane des Janissaires qui se trouve dans l'une des cours intérieures du sérail et autour duquel ceux-ci se réunissaient pour demander la tête d'un grand personnage qui avait le malheur de leur déplaire.

Après avoir fait ensuite la description des jardins du palais, Lamartine fait le tour des jardins extérieurs qui le conduisent au bord de la mer de Marmara où se trouve, dit-il, deux ou trois palais magnifiques que les sultans habitent pendant l'été.

Actuellement ces palais n'existent plus malheureusement. Halil Ethem nous dit en effet qu'il y avait au pied du sérail, aux bords de la mer, de beaux kiosques dont les uns tombèrent en ruines, les autres furent consumés par l'incendie, d'autres démolis pour donner passage à la voie ferrée¹³⁸

L'un de ces kiosques était tout particulièrement d'un luxe et d'une beauté merveilleuse. Il avait été bâti pour le père de Sélim III. A l'intérieur, les murs étaient tout lambrissés de glaces et ornés de vasques d'où l'eau coulait. Quand le sultan Abdulmecit venait visiter le palais, il avait l'habitude, dit-on, de se reposer un moment dans ce kiosque.

¹³⁷ cf. (70), p. 412, Vol. II.

¹³⁸ cf. (63), p. 15.

Après avoir décrit les palais, Lamartine finit par conclure que le caractère de ceux-ci est conforme au caractère du peuple turc qui, en vrai peuple pasteur, aime à vivre au sein même de la nature et à construire sa demeure de prédilection dans de beaux sites qui enchantent ses regards. "Voilà donc, s'écrie l'écrivain, l'intérieur de ce séjour mystérieux, le plus beau des séjours de la terre ... Le caractère général de cette admirable demeure n'est ni la grandeur, ni la commodité, ni la magnificence: ce sont des tentes de bois doré et percé à jour. Le caractère de ces palais, c'est le caractère du peuple turc: intelligence et l'amour de la nature.. ." ¹³⁹

Après la description des palais nous allons voir dans le chapitre suivant celle des jardins que Lamartine nous a décrits avec un soin tout particulier.

CHAPITRE VI

Tantôt ce sont les jardins du harem, au sérail: "Nous plongeons de l'oeil sur une multitude de parterres entourés de murs de marbre, écrit-il, arrosés de jets d'eau et plantés avec soin et symétrie de toutes sortes de fleurs et d'arbustes embaumés . Ces jardins auxquels on descend par des escaliers et qui communiquent de l'un à l'autre, ont quelquefois aussi d'élégants kiosques: c'est là que les femmes et les enfants du harem se promènent et jouissent de la nature" ¹⁴⁰

Tantôt c'est le jardin d'un autre palais sur les rives du Bosphore dont les flots viennent baigner les cours et les terrasses:". .. Derrière ces cours maritimes, les jardins d'arbustes, de lilas et de roses s'élèvent en gradins successifs, portant des terrasses et des kiosques grillés et dorés. Ces pelouses de fleurs vont se perdre dans de grands bois de chênes, de lauriers et de platanes, qui couvrent les pentes et s'élèvent avec les rochers jusqu'au sommet de la colline... ¹⁴¹

Là encore le coup d'oeil de Lamartine est juste quand il nous dit que les jardins turcs sont en général ornés d'arbustes comme le rosier et le lilas, de plantes grimpantes comme le jasmin et le chèvrefeuille. Ces jardins offraient aux regards un aspect naturel et simple, d'où se dégageait cependant un charme discret et modeste.

Après les jardins, voyons maintenant comment l'écrivain nous décrit les rues d'Istanbul.

A l'encontre de Théophile Gautier et de Loti plus tard, qui aimaient à se promener dans les rues étroites et tortueuses du vieil Istanbul et à décrire le charme qui s'en dégageait, Lamartine ne nous en donne pas la description. C'est tout juste s'il nous décrit les rues de Péra et de Galata qu'il trouve d'ailleurs fort laides et banales, sales, populeuses, très encombrées et pleines d'un tohu-bohu assourdissant: "... nous entrâmes dans les rues sales

¹³⁹ cf., pp. 234-235, Tome II.

¹⁴⁰ cf. (1) pp. 230-231

¹⁴¹ cf. (1), p. 199, Tome II

et populeuses d'un bazar de Péra. Au costume près, elles présentent à peu près, le même aspect que les environs des marchés de nos villes : des échoppes de bois où l'on fait frire des pâtisseries ou des viandes pour le peuple; des boutiques de barbiers, de vendeurs de tabac, de marchands de légumes et de fruits; une foule pressée et active dans les rues; tous les costumes et toutes les langues de l'Orient se heurtant à l'oeil et à l'oreille; par-dessus tout cela, les aboiements des chiens nombreux qui remplissent les places et les bazars et se disputent les restes qu'on jette aux portes" ¹⁴²

Voici encore une autre description de rue mais d'une rue dont le silence est interrompu seulement par les roucoulements des colombes et qui fait contraste avec l'autre où régnait le vacarme et le bruit le plus assourdissant: "Nous entrâmes de là dans une longue rue solitaire et étroite, qui monte par une pente escarpée au dessus de la colline de Péra; les fenêtres grillées ne laissent rien voir de l'intérieur des maisons turques, qui semblent pauvres et abandonnées; de temps en temps la verte flèche d'un cyprès sort d'une enceinte de murailles grises et ruinées, et s'élançait immobile dans un ciel transparent. Des colombes blanches et bleues sont éparses sur les fenêtres et les toits des maisons et remplissent les rues silencieuses de leurs mélancoliques roucoulements" ¹⁴³

Le poète nous fait maintenant la description de la grand'rue de Péra qu'il trouve banale et franchement laide: "Au sommet de ces rues s'étend le beau quartier de Péra, habité par les Européens, les ambassadeurs et les consuls: c'est un quartier tout à fait semblable à une pauvre petite ville de nos provinces. Il y avait quelques beaux palais d'ambassadeurs jetés sur les terrasses en pente de Galata, on n'en voit plus que les colonnes couchées à terre, les pans de mur noircis, et les jartins écroulés: la flamme de l'incendie a tout dévoré. Péra n'a ni caractère, ni originalité, ni beautés; on ne peut apercevoir des ses rues ni la mer, ni les collines, ni les jardins de Constantinople; il faut monter au-dessus de ses toits pour jouir du magnifique coup d'oeil dont la nature et l'homme l'ont environné" ¹⁴⁴

Or, comme nous voyons de ces exemples, Lamartine ne nous parle guère que des rues de Galata et de Péra et passe sous silence celles d'Istanbul où Loti aimait tant à se promener. Il aimait à se perdre à travers les dédales des rues tortueuses et mal pavées, essayant de percer le mystère que recelaient les maisons silencieuses derrière leurs fenêtres grillées. Pour lui, les rues d'Istanbul avaient une âme, un coeur qui battait.

Gautier de même a décrit longuement les rues d'Istanbul mais à l'encontre de Loti, il nous les peint surtout pleines d'agitation et de mouvement et telles qu'il les a vues la nuit, pendant le Ramazan.

¹⁴² cf. (1) pp. 164-165, Tome II.

¹⁴³ cf. (1) p. 165, Tome II.

¹⁴⁴ cf. (1), p. 165, Tome II

L'auteur des *Emaux et Camées* qui se promène une nuit de Ramazan compare à un bal masqué les rues égayées d'une foule bigarrée d'une grande variété de costumes dont la couleur et la forme changeaient suivant la nationalité des passants qui les portaient: ces rues ordinairement sombres, étaient gaiement éclairées en l'honneur du Ramazan.

Il nous décrit d'un pinceau de maître le mouvement de va-et-vient incessant qui anime ces rues baignées de lumières que versaient les boutiques brillamment éclairées et remplies d'acheteurs, les cafés regorgeant de monde. C'est une scène, d'après nature, animée et vivante que l'artiste saisit sur le vif avec une précision et une vérité qui feraient envie à plus d'un peintre.¹⁴⁵

Lamartine parle de même un peu hâtivement des bazars d'Istanbul. A l'encontre de Théophile Gautier qui les décrit en détail et longuement avec une grande profusion de couleurs, il parle brièvement de ce coin pittoresque d'Istanbul que les voyageurs ne manquent pas de visiter lors de leur passage dans cette ville, et qui contribue à lui donner une physionomie si particulière.

Ces immenses galeries bordées des deux côtés d'échoppes et de boutiques d'aspect plus que modeste, où se vendent des objets les plus disparates et où des marchandises de bric-à-brac côtoient la soie, le tapis, l'or et les pierres précieuses, sont en effet l'une des curiosités les plus dignes d'être visitées par les étrangers.

"Les grands bazars note-t-il de différentes marchandises, et celui des épiceries surtout, sont de longues et larges galeries voûtées, bordées de trottoirs et de boutiques pleines de toutes sortes d'objets de commerce. Armures, harnachement de chevaux, bijouteries, comestibles, maroquinerie, châles des Indes et de Perse, étoffes de l'Europe, tapis de Damas et de Caramanie, essences et parfums de Constantinople, narghilés et pipes de toutes formes et de toute magnificence; ambre et corail taillés à l'usage des Orientaux pour fumer le toumbac; étalage de tabac haché ou plié comme des rames de papier jaune; boutiques de pâtisseries appétissantes par leur forme et leur variété; beaux magasins de confiseurs avec l'innombrable variété de leurs dragées, de leurs fruits confits, de leurs sucreries de tout genre; drogueries d'où s'exhale un parfum qui embaume tous les bazars; manteaux arabes tissés d'or et de poil de chèvre; voiles de femmes brodés de paillettes d'argent et d'or: au milieu de tout cela une foule immense et sans cesse renouvelée de Turcs à pied, la pipe à la bouche ou à la main, suivis d'esclaves; de femmes voilées, accompagnées de négresses portant de beaux enfants; de pachas à cheval traversant au petit pas cette foule pressée et silencieuse, et de voitures turques fermées de leur treillis doré conduites au pas par des cochers à longue barbe blanche, et

¹⁴⁵ cf. (15), p. 93 et suiv.

pleines de femmes qui s'arrêtent de temps en temps pour marchander aux portes des bijoutiers: voilà le coup d'oeil de tous ces bazars" ¹⁴⁶.

Après les grands bazars d'Istanbul que Lamartine nous décrit dans leur ensemble, voici maintenant un autre bazar en plein air, cette fois-ci d'une petite ville d'Asie Mineure, de Tiré, qu'il a eu l'occasion de voir **lors** de son second voyage en Turquie et où le poète est frappé de la profusion et surtout de la qualité des comestibles qui lui font présumer une fertilité de sol exceptionnelle: "Ce bazar... nous étonna, non par le luxe des étoffes, des bijoux, des armes, des tapis, des harnais qu'on y vendait, mais par la luxuriante profusion de comestibles de toute espèce qui y étaient étalés et amoncelés depuis les devantures des magasins jusqu'au milieu du pavé. . . paniers de grains dorés de toutes les natures de céréales: froment, orge, maïs rouge, maïs blanc, maïs noir, pois, lentilles, pistache, millet, doura; innombrable variété de graines vernissées par le soleil, semblables à des graines d'oiseau dont j'ignore l'usage et le nom, mais que j'avais admirées aussi dans les bazars de Damas; racines, cannes à sucre, concombres, raisins, melons, figues, limons, oranges, cafés, épices, miel plus blanc que celui de l'Hymette; c'était pendant un quart de lieue de long, à droite et à gauche et au milieu de la rue, une corne d'abondance renversée aux pieds du passant. . ." ¹⁴⁷

Or comme c'est facile à voir, Lamartine parle un peu trop hâtivement des bazars d'Istanbul à l'encontre de Théophile Gautier qui leur consacre plusieurs pages de son livre.

Après avoir fait la description du grand bazar qui ressemble dit ce dernier écrivain à une ville dans une ville, avec ses rues, ses ruelles, ses places, ses carrefours et ses fontaines; avec ses coupoles vitrées d'où tombe une lumière louche et vague sur les marchandises, Gautier nous brosse un tableau rutilant de couleurs. Il nous décrit les objets qui y sont entassés pêle-mêle dans les boutiques, et déroulant aux regards leur somptuosité et leur magnificence tout orientales. La soie de Brousse, les pelisses de velours doublées de zibeline, ou de martre, les vestes soutachées d'or, les brocarts éblouissant les regards, les tapis précieux aux couleurs chatoyantes, les chapelets d'ambre, de corail, d'ébène, de jade et d'ivoire, les cassolettes d'or émaillé, les éventails en plume de paon ou de faisan côtoyant de façon tout à fait inattendue les porcelaines de Sèvres ou de Saxe; des babouches vertes, jaunes, rouges brodées d'or et d'argent, relevées du bout comme des gondoles vénitiennes et qui désespéreraient par leur petitesse Cendrillon elle-même; les diamants, les rubis, les perles, les saphirs, les topazes, les turquoises, les opales, les aigues-marines, les lapis-lazulis qui viennent des quatre coins du monde et qui y sont entassés en monceaux; les armes d'une richesse et d'une variété inouïes depuis les épées, les poignards, les

¹⁴⁶ cf. (1), pp. 216-217, Tome II

¹⁴⁷ cf. (2), p. 165.

kandjars et les yatagans ciselés finement et tout constellés de pierreries, jusqu'aux selles, harnais et housses de cheval brodés d'or et d'argent et semés de diamants, de perles et de saphirs; des essences de jasmin, de bergamote, d'eau de rose, des sachets de musc, rien n'est oublié par Théophile Gautier qui, en connaisseur et en artiste qu'il est, nous peint ces bazars avec beaucoup de couleurs et d'éclat¹⁴⁸ à l'encontre de Lamartine qui leur consacre en tout une page seulement, en se contentant de nous en donner une vue d'ensemble, Ils mériteraient cependant d'être mieux décrits et plus à fond car c'est l'un des endroits les plus exclusivement orientaux, un coin des plus curieux et des plus pittoresques de la ville.

Lamartine n'a pas manqué non plus de s'intéresser à la flore et à la faune du pays qu'il nous a décrites à maintes reprises dans son récit de voyage. Il est étonné de l'exubérance et de la variété des plantes et des végétations qui s'offrent à ses regards lors de son séjour à Istanbul. C'est ainsi qu'il est émerveillé devant la luxuriante végétation qui couvre les murailles d'Istanbul; "Presquepartout, note-t-il en parlant de la muraille, son sommet est couronné de végétation qui déborde et forme un bourrelet de plantes, des chapiteaux et des volutes de lianes et de lierres. Ça et là du sein des tours comblées par les pierres et la poussière, s'élance un platane ou un cyprès qui entrelace ses racines à travers les fentes de ce piédestal. Le poids des branches et des feuilles, et les coups de vent dont ces arbres aériens sont sans cesse battus, font incliner leurs troncs vers le midi et ils pendent comme des arbres déracinés avec leurs vastes branchages chargés de nids d'une multitude d'oiseaux... La plupart de ces portes sont murées aujourd'hui et la végétation, qui a tout envahi, murs, portes, créneaux, tourelles, forme dans ces endroits ses plus bizarres et ses plus beaux accouplements avec les ruines et les oeuvres de l'homme. Il y a des pans de lierre qui descendent du sommet des tours, comme des plis d'immenses manteaux ; il y a des lianes formant des ponts de verdure de cinquante pieds d'arche d'une brèche à l'autre; il y a des parterres de giroflées, semés sur des murs perpendiculaires, que le vent balance sans cesse comme des vagues de fleurs; des milliers d'arbustes forment des créneaux dentelés de feuillages et de couleurs diverses. Il sort de tout cela des nuées d'oiseaux, quand on jette une pierre contre les flancs des murs tapissés..."¹⁴⁹

Le poète comme on le voit , est charmé du spectacle de cette végétation folle qui a envahi tout sur son passage.

De même, les arbres séculaires de toute beauté qui ornent la ville, ne pouvaient être négligés, cela va sans dire, par le poète de Milly, grandi au sein de la nature et qui sent leur beauté jusqu'au plus profond de son être.

¹⁴⁸ cf. (15), p. 121 et suiv.

¹⁴⁹ cf. (1), pp. 241-242, Tome II.

Il a admiré la vigueur des platanes gigantesques qui ont note-t-il "plus de cent pieds de haut ¹⁵⁰", pleins de sève et dont les troncs énormes attestent leur vétusté; les cyprès sveltes et élancés qu'il appelle "l'arbre emblématique de tous les deuils et de toutes les mélancolies du coeur" ¹⁵¹ qui élèvent vers le ciel leurs silhouettes sombres comme les minarets des mosquées avec lesquels ils sont en harmonie parfaite et qui font ressortir avec bonheur les dômes de celles-ci; les sycomores superbes et fiers arrondissant vers le ciel leurs faîtes; le chêne, le laurier, toute cette végétation riche et exubérante qui donne une physionomie si particulièrement attrayante à la ville.

Quant à la faune du pays, Lamartine a décrit tout particulièrement le cheval dans maints endroits de son livre. Le poète qui était un très bon cavalier et aimait les beaux chevaux jusqu'à en acheter plusieurs au cours de son voyage, nous en parle avec une prédilection marquée et en vrai connaisseur.

A Damas il a eu l'occasion d'admirer de beaux chevaux de désert. D'après la belle description que nous donnons ci-dessous, il est facile de constater que le poète s'entend admirablement en cheval: "Rien de si beau ne s'était jamais offert réuni à mes yeux: c'étaient en général des chevaux de très haute taille, de poil gris sombre ou gris blanc, à crinière comme de la soie noire, avec des yeux à fleur de tête, couleur marron foncé, d'une force et d'une sécheresse admirables: des épaules larges et plates, des encolures de cygne. Aussitôt que ces chevaux m'ont vu entrer et entendu parler une langue étrangère, ils ont tourné la tête de mon côté, ils ont frémi, ils ont henni, ils ont exprimé leur étonnement et leur effroi par les regards obliques et effarés de leurs yeux et par un plissement de leurs naseaux qui donnaient à leurs belles têtes la physionomie la plus intelligente et la plus extraordinaire" ¹⁵²

Après le cheval du désert, voici maintenant la description d'un cheval turcoman, qui sert de monture au sultan en personne.

Lamartine prié par le sultan à passer en revue avec lui les écoles militaires, venait de sortir du kiosque d'Ihlâmur: "Le cheval du sultan, note Lamartine, était tenu en main sous un platane par des écuyers. Je ne pus m'empêcher de m'arrêter devant ce superbe animal qui rongeaient son frein d'or en promenant autour de lui le regard doux et puissant du lion. La crinière soyeuse que la nature prête plus longue aux étalons du désert qu'à ceux du nord, pour en faire un voile et du vent à leurs têtes contre le soleil, ruisselait jusque sur le sable quand il penchait le front. C'était un de ces rares chevaux turcomans qui rappellent l'encolure massive et l'os frontal du taureau. Bucéphale était sans doute un animal de

¹⁵⁰ cf. (1), p. 233.

¹⁵¹ cf. (2), p. 81.

¹⁵² cf. (1), p. 65, Tome II

cette race... ; Je ne pouvais détacher mes yeux de cet incomparable cheval, véritable trône d'un sultan; il semblait connaître sa dignité parmi les animaux et le reflet de respect qui rejaillissait sur lui, de son maître. .. Ses yeux immenses... disaient "J'attends le seul homme de cette foule qui soit digne de me monter"¹⁵³

Et comment ne pas savourer cette ravissante description de petits chameaux? Le tableau qu'il nous brosse est si bien étudié d'après nature, si réussi, que nous voyons les petits chameaux vivre devant nos yeux dans toutes leurs grâces naïves et gauchement tendres: "C'était la saison où les petits des chamelles suivent leurs mères dans leurs voyages, note le poète parti d'Izmir avec une caravane. Collés par instinct aux flancs de leurs mères, ils les suivent pas à pas, regardant timidement à droite et à gauche les objets tout nouveaux pour eux et se réfugiant, au moindre étonnement sous le long cou des chamelles. Malgré les lignes heurtées, bizarres et les coups de haches de leur dos, de leurs jambes et de leur encolure, il est impossible de ne pas être ravi et pour ainsi dire attendri de l'expression intelligente, naïve et tendre de ces têtes de petits chameaux dans leur enfance. Leurs prunelles, noires comme l'écorce des châtaignes encadrées dans le jaune marbré et veiné du globe de l'oeil, débordent de leur large orbite. Ils ont je ne sais quoi d'étonné, d'enfantin, de suppliant et de tendre dans le regard qui semble solliciter la pitié de l'homme, la protection des grands animaux de leur race à l'ombre desquels ils marchent; ils règlent tous leurs pas et tous leurs mouvements sur ceux de leurs mères; ils les suivent, en les regardant toujours, d'un pas cadencé; ils ont l'air de compatir, aux gémissements que leurs lourdes charges arrachent de temps en temps aux chamelles, et d'implorer les chameliers pour qu'ils les soulagent de leurs fardeaux. Ils ont, comme les cerfs, de véritables larmes dans les yeux; le profil de ces petites têtes de chameaux sur le ciel ajoute à l'impression si pittoresque des caravanes un accent de famille, de tendresse et de mélancolie..."¹⁵¹

Or ces admirables descriptions que nous venons de voir des chevaux et des petits chameaux, nous montrent combien Lamartine aime les animaux et combien il les comprend. Le poète des Méditations qui est attentif surtout aux mouvements de l'âme, arrive à noter tout aussi bien les troubles et les émotions des animaux auxquels il prête même des sentiments presque humains.

Théophile Gautier aussi a peint le cheval et le chameau dans son livre. Mais il s'est contenté de tracer seulement leur portrait physique, leur aspect tout extérieur, sans jamais chercher à les comprendre et à les étudier.

¹⁵³ cf. (2), p. 69.

¹⁵⁴ cf. (2), pp. 102-103.

Parmi les oiseaux qui ont retenu l'attention de Lamartine, il faut citer l'aigle, la colombe, la mouette et surtout la cigogne qui est l'un des oiseaux les plus familiers qui hantent le ciel de la Turquie. C'est ainsi qu'il lui a consacré tout un passage que nous donnons ci-dessous.

Au cours de son voyage de retour par la Turquie d'Europe, le poète rencontre tout le long du chemin, des cigognes qui les accompagnent dans leur voyage. Arrivés aux forêts de Serbie, ils disparaissent: "... nous ne voyons plus les cigognes dont les larges nids, semblables à des berceaux de jonc, couronnent le sommet de tous les dômes des mosquées dans la Turquie d'Europe et servent de toit aux minarets écroulés. Tous les soirs, en arrivant dans les villages ou dans les kans déserts, nous les voyions deux à deux errer autour de notre tente ou de nos masures: les petits, élevant leurs longs cous hors du nid comme une nichée de serpents, tendent le bec à la mère, qui, suspendue à demi sur ses larges ailes, leur partage la nourriture qu'elle rapporte des marais voisins; et le père, planant immobile à une grande hauteur au-dessus du nid, semble jouir de ce touchant spectacle. Ces beaux oiseaux ne sont nullement sauvages: ils sont les gardiens du toit, comme les chiens sont les gardiens du foyer; ils vivent en paix avec les nuées de tourterelles qui blanchissent partout le dôme des kans et des mosquées et n'effarouchent pas les hirondelles"¹⁵⁵

Cependant on se demande pourquoi Lamartine ne parle pas avec plus de détail des pigeons des mosquées d'Istanbul, spectacle ravissant qui aurait dû charmer son coeur sensible et tendre. Ces milliers de pigeons qui se posent à toute heure sur les cours des mosquées de Sultan Ahmet, de Beyazit ou de Yeni Cami, pour manger les grains que les passants leur donnent et qui, effarouchés au moindre bruit insolite s'élèvent tous en même temps dans les airs, en vous frôlant de leurs ailes soyeuses, est l'un des spectacles les plus pittoresques et les plus caractéristiques d'Istanbul, spectacle qui ne laisse de charmer tous les voyageurs qui visitent la ville.¹⁵⁶

On se demande pour quelle raison Lamartine les passe sous silence, pourquoi lui, qui s'étend si longuement sur les cigognes, ne parle pas des pigeons des mosquées qui auraient dû pourtant retenir son attention.

Avant de finir cette partie, voyons comment Lamartine décrit longuement les caïques d'Istanbul qui ont attiré tout particulièrement son attention, par leur richesse et leur somptuosité. Ces longues et étroites barques orientales dont la forme est si nouvelle pour lui, éveillent sa

¹⁵⁵ cf. (1), pp. 258-259. Tome II

¹⁵⁶ cf. (14), p. 8. Flaubert non plus n'a pas manqué de subir le charme de ce spectacle: "... Nous avons été donner à manger aux pigeons de la mosquée de Bajazet, écrit-il dans une lettre adressée à sa mère. Ils vivent dans la cour de la mosquée par centaine. C'est une oeuvre pieuse que de leur jeter du grain. Quand on arrive, ils s'abattent sur les dalles de tous les côtés de la mosquée, des corniches, des toits, des chapiteaux, des colonnes..."

curiosité et même son admiration; "Leurs caïques note-t-il sont d'étroits canots de vingt à trente pieds de long sur deux ou trois de large, en bois de noyer vernissé et luisant comme de l'acajou. La proue de ces barques est aussi aiguë que le fer d'une lance et coupe la mer comme un couteau. La forme étroite de ces caïques les rend périlleux et incommodes pour les Francs qui n'en ont pas l'habitude; ils chavirent au moindre balancement qu'un pied maladroit leur imprime. Il faut être couché comme les Turcs au fond des caïques et prendre garde que le poids du corps soit également partagé entre les deux côtés de la barque. Il y en a de différentes grandeurs, pouvant contenir depuis un jusqu'à quatre ou huit passagers; mais tous ont la même forme. On en compte par milliers dans les ports de Constantinople, et indépendamment de ceux qui, comme les fiacres sont au service du public à toute heure, chaque particulier aisé de la ville en a un à son usage dont les rameurs sont ses domestiques. Tout homme qui circule dans la ville pour ses affaires, est obligé de traverser plusieurs fois la mer dans sa journée" ¹⁵⁷

D'autre part les bateliers qui conduisent ces barques ne laissent non plus d'éveiller l'admiration de l'écrivain qui nous décrit leurs costumes pittoresques de la manière suivante: "C'est une belle race d'hommes, note-t-il, dont le costume relève encore la beauté. Ils portent un caleçon blanc à plis aussi larges que ceux d'un jupon: une ceinture de soie cramoisie le retient au milieu du corps; ils ont la tête coiffée d'un petit bonnet grec en laine rouge surmonté d'un long gland de soie qui pend derrière la tête; le cou et la poitrine nus; une large chemise de siue écrue à grandes manches pendantes, leur couvre les épaules et les bras" ¹⁵⁸

Voici maintenant la description des caïques impériaux dont le luxe et la somptuosité éblouissent ses regards; le poète a eu l'occasion de les contempler un vendredi, lors de la visite de la mosquée par le sultan, à l'heure de la prière: "... nous entendîmes retentir les coups de canon de la flotte et des forts, qui annoncent tous les vendredis à la capitale que le sultan se rend à la mosquée et nous vîmes les deux caïques impériaux se détacher de la côte d'Asie et traverser le Bosphore comme une flèche. Aucun luxe de chevaux et de voitures ne peut approcher du luxe oriental de ces caïques dorés dont les proues s'élancent, comme des aigles d'or, à vingt pieds en avant du corps du caïque, dont les vingt quatre rameurs, relevant et abaissant simultanément leurs longs avirons, imitent le battement de deux vastes ailes, et soulèvent chaque fois un voile d'écume qui enveloppe les flancs du caïque; et enfin de ce pavillon de soie, d'or

¹⁵⁷ cf. (1), p. 164, Tome II Evidemment depuis la construction du pont de Galata et depuis que les petits bateaux desservent les rives d'Istanbul, les caïques ont beaucoup perdu de leur actualité et de leur importance. Mais au temps où Lamartine écrit ces lignes, le pont et les bateaux à vapeur n'existaient pas encore.

¹⁵⁸ cf. (1), p. 163-164. Tome II

et de plume, dont les rideaux repliés laissent voir le Grand Seigneur assis sur un trône de cachemire, avec ses pachas et ses amiraux à ses pieds

" 159

Ailleurs, il décrira encore le luxe artistique de ces caïques impériaux. Au cours d'une promenade sur le Bosphore, l'écrivain voit devant le palais de Beylerbeyi deux caïques qui attendent le sultan: "deux caïques entièrement dorés et montés de vingt quatre rameurs chacun, étaient à la porte du palais, sur la mer. Ces caïques sont dignes du goût le plus exquis du dessin de l'Europe et de la magnificence de l'Orient: la proue de l'un d'eux, qui s'avançait d'au moins vingt cinq pieds, était formée par un cygne d'or, les ailes étendues, qui semblait emporter la barque d'or sur les flots; un pavillon de soie monté sur des colonnes d'or formait la poupe, et de riches châles de cachemire servaient de siège pour le sultan; la proue du second caïque était une flèche d'or empennée qui semblait voler, détachée de l'arc sur la mer" 160

Or, comme c'est facile à constater de ces exemples, nous voyons que Lamartine a décrit avec beaucoup de minutie et d'exactitude les caïques d'Istanbul dont la forme si nouvelle pour lui, n'avait laissé d'attirer sa curiosité 161. Il les a, en effet, décrits dans toutes leurs variétés, depuis les caïques simples qui servaient de moyens de transport en ce temps-là, jusqu'aux caïques impériaux dont le luxe et la somptuosité artistiques ont ébloui et charmé ses regards.

En effet, le luxe des caïques impériaux était remarquable. Ils avaient à leur proue, comme l'a noté si justement Lamartine, des aigles ou des oiseaux marins sculptés, en bois dorés ou en argent massif. Les lanternes des caïques étaient aussi en argent.

A la fin du XVIe. et au XVII e. siècles, les ornements des caïques impériaux avaient atteint une richesse éblouissante. Ces ornements se faisaient en or, en argent, en écaille ou en nacre et parfois même en pierres précieuses.

C'est ainsi que l'un des caïques de Mahmoud II était blanc avec une lisière dorée. A l'arrière du caïque se trouvait le petit pavillon où le sultan prenait place. Ce pavillon était supporté par quatre colonnes en

¹⁵⁹ cf. (1), pp. 222-223, Tome II.

¹⁶⁰ cf. (1), pp. 208-209, Tome II.

¹⁶¹ Un autre voyageur non moins célèbre, Gustave Flaubert, décrira aussi les caïques d'Istanbul en parlant du danger qu'ils offrent pour les étrangers qui n'y sont pas habitués. Dans une lettre adressée à son oncle Parain il les décrit ainsi: "Figurez-vous des barques de vingt cinq à trente cinq pieds de long sur deux et demi tout au plus de large, pointues comme des aiguilles à l'avant et à l'arrière. On peut y tenir deux dedans. On s'accroupit au fond et il faut rester complètement immobile de peur de chavirer.^{ooo} Quand on est dans une semblable embarcation, que la mer est calme et que les caïdjis sont bons, on vole sur l'eau. cf (14). p. 14, lettre datée du 24 novembre 1850.

bois doré et était garni de rideaux en riche étoffe rouge à franges d'or. Des coussins moelleux de satin vert clair ou de drap rouge garnissaient ce pavillon où le sultan s'asseyait avec sa suite.

Les rameurs étaient vêtus de chemises de soie écruée à larges manches comme l'a si bien observé Lamartine , et ramaient d'un même mouvement de rythme régulier ce qui offrait un spectacle qui, vraiment charmait les yeux.

Comme nous voyons de tous ces détails, là encore Lamartine n'exagère rien quand, séduit par la magnificence de ces caïques, il nous les décrit longuement dans son récit de voyage.

Avec ce dernier trait prend fin la description de la terre de Turquie telle que Lamartine l'a vue. Nous avons vu qu'il a aimé d'emblée la terre d'Asie et surtout Istanbul qui n'ont laissé de le charmer. Il a été séduit dès le premier abord et nous a donné des descriptions charmantes et en même temps souvent vraies et exactes des coins pittoresques du pays.

Dans la partie suivante, nous allons voir comment l'écrivain a vu et jugé le peuple turc, quels sont les vertus, les qualités, et les défauts qu'il lui attribue; quelles sont ses idées sur la religion professée par ce peuple, ainsi que sur la politique suivie par le gouvernement ottoman.

B I B L I O G R A P H I E

Textes originaux relatifs aux deux voyages de Lamartine en Turquie : divers autres écrits du même auteur concernant ces voyages, ainsi que les récits de voyage des autres écrivains sur la Turquie.

(1) Lamartine (A.de) Voyage en Orient Tome I, II, Paris Hachette et Cie Furne Jouvét et Cie éditeurs 1887.

(2) Lamartine (A.de) Nouveau Voyage en Orient, Calmann Lévy édit. Paris 1877.

(3) Lamartine (A.de) Histoire de la Turquie Tome I. VIII Paris, Librairie du Constitutionnel, 1854-1855.

(4) Lamartine (A.de) Les Grands Hommes de l'Orient, Lacroix Verboeckhoven et Cie Paris 1865.

(5) Lamartine (A.de) Correspondance, Hachette Furne Jouvét Cie 1874.

(6) Lamartine (A.de) Vues, Discours et Articles sur La Question d'Orient, Charles Gosselin, Furne et Cie Paris 1840.

(7) Lamartine (A.de) Lettre à Réehid Pacha, Nouvelles littéraires

(8) Lamartine (A.de) Lettres médites, Revue de Paris, 15 Juillet 1936.

(9) Lamartine (A.de) Réponse aux Français résidant à Smyrne. la France Parlementaire Vol. VI, Lacroix Verboeckhoven et Cie, Paris 1865.

(10) Lamartine (A.de) Discours sur la Question d'Orient, La France Parlementaire.

(11) Lamartine (A.de) Nouvelles Confidences, Michel Lévy frères Paris 1856.

(12) Lamartine (A.de) Souvenirs d'Orient, Revue de Paris, Tome III 1834.

(13) Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Jérusalem, Nouvelle édition Paris Garnier frères éditeurs. Mdcclxix

(14) Flaubert (Gustave) Correspondance 2ème série 1850-1854 Eugène Fasquelle éditeur 1905 Paris.

(15) Gautier (Théophile) Constantinople, Nouvelle édition Paris, Michel Lévy frères libraires-éditeurs 1856.

(16) Nerval (Gérard de) Voyage en Orient, Michel Lévy frères 1867.

Ouvrages et Articles divers sur les voyages faits par Lamartine en Turquie :

(17) Bordeaux (Henry) La fin du voyage de Lamartine en Orient Lettres médites. Revue des deux Mondes Tome XXXI 15 Janvier 1926.

(18) Cazenave (J.) Le Centenaire du Voyage de Lamartine en Orient, Revue de l'Enseignement du français hors de France 1933.

(19) Chamborant Lamartine inconnu Librairie Plon Paris 1891.

(20) Delaroière, Voyage en Orient, Paris, Debécourt Libraire édit. 1836.

(21) Doumic (René) Lettres inédites Revue des Deux Mondes 1908

(22) Guillemin (Henri) Le Jocelyn de Lamartine 4 ème, partie Lettre d'un Serviteur de Lamartine pendant le voyage en Orient. Boivin et Cie éditeurs 1935.

(23) Guillemin (Henri) Un Témoin du Voyage de Lamartine en Orient, Revue des Deux Mondes 1er Juin 1937.

(24) Lagarde (Hubert de) Lamartine en Orient, La Patrie 1932.

(25) Lefèvre Pontalis (G.) Lamartine et la Turquie, Le Gaulois 1913.

(26) Refik Bey (Ahmet) Fermes accordées à Lamartine par le Gouvernement turc, Nouvelles littéraires 30 mai 1925.

(27) Ruellan (Charles) Le Voyage de Lamartine en Orient, Action française 30 Août et 6 sept 1932.

(28) Sperco (Willy) Lamartine et son Domaine d'Asie Mineure La Revue de France 1938.

(29) Talmeyr (Maurice) Lamartine Pacha, Figaro Supplément littéraire 22 Octobre 1927.

(30) (Anonyme), Lamartine Propriétaire en Turquie, *Mercure de France* 1er décembre 1912.

Ouvrages critiques sur le Voyage en Orient:

(31) Bernard (Daniel) Nouveau Voyage en Orient par Lamartine L'Union 1877.

(32) Blanc (Louis) Sur le Voyage en Orient par M. de Lamartine, La Nouvelle Minerve Tome I, Paris 1835.

(33) Bonnetty (A.) La Chute d'un Ange de M. de Lamartine, *Annales de Philosophie chrétienne*, Tome XVI 1838.

(34) Bordeaux (Henry) Le Centenaire de Lamartine en Syrie, *Annales de l'Académie de Mâcon* Tome XXVIII, III ème série

(35) Caro.(Edme) Variétés littéraires de M. de Lamartine, Mahomet et l'Islamisme, Hachette 1889.

(36) Caro (Edme) Histoire de la Turquie de Lamartine, *Revue Contemporaine* Tome VI 1854.

(37) Chérisey (René Comte de) *Annales de l'Académie de Mâcon* Tome XXIII, 1922-1923.

(38) Cognets (Jean des) La Vie intérieure de Lamartine, *Mercure de France*.

(39) Deschanel (Paul) Discours prononcé à Bergues, 1913.

(40) Doumic (René) Lamartine en 1830 et le Voyage en Orient *Revue des Deux Mondes* 1908.

(41) Doumic (René) Lamartine, Librairie Hachette (sans date)

(42) Doutrepoint (G.) Du Sentiment religieux chez Chateaubriand, Lamartine et Hugo, Bruxelles Goemare 1906.

(43) Estève (Edmond) Byron et le Romantisme français, librairie Hachette 1907.

(44) Grillet (Claudius) Le Voyage en Orient de Lamartine et sa Marseillaise de la Paix, Le Correspondant 1920.

(45) Grillet (Claudius) Lamartine au retour du voyage, La Bourgogne d'Or 1937.

(46) Guillemin (Henri) Lamartine et le Catholicisme, La Revue de France 1er mai 1934.

(47) Guillibert (Félix) Voyage en Orient, France littéraire Juin 1835.

(48) Herriot (Edouard) Lamartine Homme politique, *Nouvelles littéraires* 1930.

(49) Joatton (Charles) Le Centenaire du Voyage en Orient, *Annales de l'Académie de Mâcon* III ème série, Tome XXVIII 1932-1933.

(50) Jourda (Pierre) l'Exotisme dans la Littérature française depuis Chateaubriand, Boivin et Cie éditeurs Paris 1938.

(51)Legouvé (Ernest) Soixante ans de Souvenirs Tome I Paris 1886.

(52) Le Liboux (Gildas) l'Evolution religieuse de Lamartine, La Revue Augustinienne 15 Août 1908.

(53) Maréchal (Christian) Véritable Voyage en Orient d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale, Documents inédits Lib. Blond et Cie 1908

(54) Mariel (Jean) Carnet d'un Voyageur, le Divan 1913.

(55) Quentin - Bauchart, Lamartine et la Politique étrangère de la Révolution de février, Paris Juven 1907.

(56) Planche (Gustave) Nouveaux Portraits littéraires Tome I, Amyot, Paris 1854.

(57) Ripert (Emile) Le Centenaire du Voyage en Orient, Figaro 1932.

(58) Stendhal, Correspondance inédite, Tome I Paris 1855.

(59) Terrin (Charles) Lamartine en Orient ou Le Nouveau Messie, Le Temps 14 Août 1932.

Sources turques :

(60) Atabinen (Réchid Saffet) Lamartine, fervent Ami des Turcs.

(61) Danişment (İsmail Hami) Cumhuriyet, 25 décembre 1940.

(62) Ethem (Halil) Yedikule Hissarı. Kanaat Kütüphanesi 1932.

(63) Ethem (Halil) Topkapı Sarayı, Kanaat Kütüphanesi 1931.

(64) Nedim Hayrettin, Şehbal, 1 mai 1327.

(65) Refik (Ahmet) Lamartine, Türkiyeye muhaceret kararı, İzmirdeki çiftliği, Orhaniye matbaası İstanbul 1925.

(66) Safa (Halit) Article sur Lamartine, Mektep Tome IV 1311.

(67) Safa (Peyami) Lamartine için, Cumhuriyet ler mars 1940.

(68) Sırrı (Nahid) Tarihi Osmani Encümeni mecmuası Tome I no: 1 Juin- Août 1929.

(69) Sırrı (Nahid) Ülkü Mecmuası vol, 16 no 95, 1941.

(70) Şeref Abdurrahman) Tarihi Osmani Encümeni mecmuası Tome II Ahmet İhsan ve Şürekâsı , 1327.

(71) Uşaklıgil (Halit Ziya) Article sur Lamartine, Son Posta 15 Janvier 1941.

Ouvrages de second plan :

(72) Alix (Roland) Lamartine Voyageur passionné, Nouvelles littéraires, 20 septembre 1930.

(73) Carassuza, Epître à Lamartine au sujet de la Turquie, Garnier 1858.

(74) Darmesteter (Jean) Essais Orientaux, Calmann Lévy 1883.

(75) Dagey (Jean) Le Centenaire du Voyage en Orient, Figaro 27 Août 1932.

(76) Dartois (Yves) Chez Lamartine au Liban, Candide 25 Juillet 1935

(77) Driault (Edouard) Lamartine et la Politique étrangère par Quentin-Bauchart, Revue historique, Tome XCVIII Mai- Août 1908.

(78) Estournel (Comte Joseph d') Journal d'un Voyage en Orient 2. vol. Paris impr. de Crapelet 1844.

(79) Evans (Serge) Voyageurs et Romanciers, Lamartine et son Génie A. Messein 1933.

(80) Guichard (Louis) Le Centenaire du Voyage en Orient, Correspondant 10 Juin 1939.

(81) Fleuriot de Langle (P.) Lamartine et Géramb, Pèlerins d'Orient, Figaro 22 Avril 1933.

(82) Guérin (D.) Les Idées sociales de Lamartine, Revue des Sciences Politiques, Juillet-Sept. 1924.

(83) Yorga (N.) Les Voyageurs français dans l'Orient européen, Boivin et Cie éditeurs J. Gamber éditeur Paris 1928.

